BIBL. COLL.
S. F. XAVERII
VENETENSIS.
N°
N°
MAR 2 3 1993
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Coll a/c

Docteur MAURICET

LES LEÇONS
DE
THALIE.
TOME SECOND.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lesleonsdethalie02alle

LES LEÇONS
DE THALIE
OU
LES TABLEAUX
DES DIVERS RIDICULES
Que la Comédie préſente:

Portraits, Caracteres, Critique des mœurs; Maximes de conduite propre à la Societé.

Lectorem delectando, pariterque monendo.
Hor. Art. Poët.

TOME SECOND

A PARIS, QUAI DES AUGUSTINS;

Chez { NYON Fils, à l'Occaſion.
GUILLYN, du côté du Pont Saint Michel, au Lys d'Or.

M. D C C L I.
Avec Approbation & Privilege du Roy,

Universitas
BIBLIOTHECA

PN
6183
.A4
1751
v.2

Coll. spec.

LES LEÇONS
DE THALIE,
OU
LES TABLEAUX
des divers Ridicules que la Comédie préſente.

GENTILHOMME
DE CAMPAGNE.

Portrait de certains Gentilhommes de Campagne entêtés de leur Seigneurie.

CE Geronte eſt un ſot qui croit avoir reçu,
Toute ſa part d'eſprit en bon ſens prétendu.
De tout uſage antique amateur idolâtre,
De toute nouveauté frondeur opiniâtre.
Homme d'un autre ſiécle & ne ſuivant en tout,

Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût.
Cerveau des plus bornés, qui tenant pour maxime,
Qu'un Seigneur de Parroiſſe eſt un être ſublime,
Vous entretient ſans ceſſe avec ſtupidité,
De ſon Banc, de ſes foins & de ſa dignité.
On n'imagine pas combien il ſe reſpecte,
Yvre de ſon chateau, dont il eſt l'architecte,
De tout ce qu'il a fait ſottement entêté,
Poſſedé du démon de la proprieté,
Il reglera pour vous ſon penchant ou ſa haine,
Sur l'air dont vous prendrez tout ſon petit domaine.
D'abord en arrivant il faut vous préparer,
A le ſuivre par tout, tout voir, tout admirer.
Son parc, ſon potager, ſes bois, ſon avenue,
Il ne vous fera pas grace d'une laituë.
Vous, ſi vous n'approuvez, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroitrez qu'un fat très importun.

Sc. 7. Act. 2. Du Méchant de Greſſet.

GLORIEUX.

Propos d'un homme entêté de ſa condition & bouffi d'orgüeil. Critique fondée qu'il fait des gens de fortune.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je ſerois ſon gendre,

Sa fille étoit ravie & me faiſoit entendre,
Combien à ce diſcours ſon cœur prenoit de part.
Et moi j'ai bien voulu par un tendre regard,
Partager le plaiſir quelle laiſſoit paroître.

PASQUIN *Valet.*

Quel excès de bonté !

LE COMTE.

Si ſon pere eſt le maître,
L'affaire ira grand train, par mon air de grandeur,
J'ai frappé le bon homme il contraint ſon humeur,
Et n'oſe preſque plus me tutayer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'aſſome,
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

C'eſt qu'il eſt vieux & qu'il a pris ſon pli,

PASQUIN.

D'ailleurs il compte fort que ſa richeſſe immenſe,
Eſt du moins comparable à la haute naiſſance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, & pourtant n'en croit rien,
Je vois clair, je ſuis ſur, que malgré tout ſon Bien,

Il ſent qu'il a beſoin de ſe donner du luſtre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illuſtre.
De ces hommes nouveaux, c'eſt-là l'ambition,
L'avarice eſt d'abord leur grande paſſion.
Mais ils changent d'objet dès qu'elle eſt ſatisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune eſt faite.
Liſimon nouveau noble & fils d'un pere heureux,
Qui le comblant de biens n'a pu combler ſes vœux.
Souhaite de s'enter ſur la vieille nobleſſe,
Et ſa fille ſans doute a la même foibleſſe.
Un homme tel que moi flate leur vanité,
Et c'eſt-là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naiſſance,
C'eſt pour les amener à l'humble déférence.
Qu'ils doivent à mon ſang.

Sc. 1. Act. 2. Du Glorieux de Deſtouches.

MEME SUJET.

Excellentes leçons ſur le ridicule d'un ſot orgueil. Ce n'eſt point par les airs de hauteur qu'un homme de grande naiſſance ſe fait reſpecter. Un Seigneur bouffi & enyvré de ſa qualité ſe rend odieux. C'eſt toujours le ſort de ceux qui ont de la morgue. Le véritable honneur & la fauſſe gloire ſont deux choſes très diſtinctes.

ISABELLE *au Comte.*

Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un & l'autre m'anime, & la gloire que j'ai,
Soutient les interêts de l'amour outragé....
Elle n'a pu ſouffrir l'indigne préference,
Dont j'étois menacé même en votre préſence.
Vous dites qu'elle eſt fiere & parle avec hauteur,
Mais qu'eſt-ce que ma gloire, aprés tout ? c'eſt l'honneur.
Cet honneur, il eſt vrai, veut le reſpect, l'eſtime,
Mais il eſt généreux, ſincere, magnanime.
Et pour dire en deux mots quelque choſe de plus,
Il eſt & fut toujours la ſource des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur, je ſuis perſuadée,
Mais a-t'il de ſoi-même une ſi haute idée,
Qu'il la laiſſe éclater en propos faſtueux ?
Le véritable honneur eſt moins préſomptueux.
Il ne ſe vante point, il attend qu'on le vante,
Et c'eſt la vanité qui laſſe de l'attente,
Et qui fiere des droits qu'elle ſçait s'arroger,
Croit obtenir l'eſtime en oſant l'exiger.
Mais loin d'y réuſſir, elle offenſe, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grace, à quel propos cette distinction ?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'aplication,
Et de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence,
Du mérite apparent au mérite parfait,
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre, & sans jamais le croire.
L'un est superbe & vain, l'autre n'a point de gloire.
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater,
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus, les Gens nés d'un sang repectable,
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant, au lieu que la fierté,
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est par tout odieuse importune.
Avec la politesse un homme de fortune;
Est mille fois plus grand, qu'un Grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé.
Traitant avec dédain & même avec rudesse,
Tout ce qui lui paroit d'une moins noble espece.
Croyant que l'on est tout, quand on est de son sang,

Et croyant qu'on n'eſt rien au deſſous de ſon rang.

LE COMTE.

Ce diſcours eſt fort beau, mais que voulez vous dire ?

ISABELLE.

Liſette mieux que moi ſçaura vous en inſtruire.
Je lui laiſſe le ſoin de vous interpréter
Un diſcours qui paroît déjà vous irriter.

Sc. 4. Act. 3. Du Glorieux.

GRONDEUR.

Son portrait. Ce ſont ſouvent certaines ſituations de la vie où les hommes ſe trouvent, qui leur font contracter ce défaut. Une infinité de gens le ſont ſans le ſçavoir, ils prennent le change & croient n'exercer que leur autorité de chef de famille, de Supérieur, ou de Maître. Il leur arrive ſouvent de ſe faire haïr ſans en être plus craints. Les ſubalternes s'accoutument au bruit.

HORTENSE.

Va voir ſi mon Pere eſt revenu.

CATAU.

Bon ! revenu ? & ne l'entendrions-nous pas s'il étoit au logis ? Ceſſe-t'il de crier, de gron-

der, de tempêter tant qu'il y eſt, & les voiſins eux-mêmes ne s'aperçoivent-ils pas quand il entre ou quand il ſort?

HORTENSE.

Pour venir à nos fins aujourd'hui, nous avons réſolu quoi qu'il faſſe de le contenter.

CATAU.

De le contenter? ma foi il faudroit être bien fin, avouez que c'eſt un terrible mortel que Monſieur votre pere.

HORTENSE.

Nous ſommes obligez de le ſouffrir tel qu'il eſt.

CATAU.

Les valets & les ſervantes qui entrent céans n'y demeurent tout au plus que cinq ou ſix jours.

Quand nous avons beſoins d'un domeſtique, il ne faut pas ſonger à le trouver dans le quartier, ni même dans la Ville, il faut l'envoyer querir en un pays où l'on n'ait point oui parler de Mr. Grichard le medecin, le petit Brillon votre frere qu'il aime tant, a changé de Précepteur trois fois, parcequ'ils ne le chatioient pas à ſa fantaiſie, mais je l'entens qui heurte dans la rue; retirons-nous, voici l'orage, la tempête, la

grêle

grêle, le tonnerre & quelque choſe de pis. Sauve qui peut.

Mr. GRICHARD. *en entrant.*

Bourreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte.

L'OLIVE.

Monſieur, je travaillois au jardin, au premier coup de marteau j'ai couru ſi vite, que je ſuis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fuſſes rompu le cou, double chien, que ne laiſſes-tu la porte ouverte.

L'OLIVE.

Eh Monſieur, vous me grondâtes hier à cauſe qu'elle l'étoit: quand elle eſt ouverte vous vous vous fachez, quand elle eſt fermée vous vous fachez auſſi: je ne ſçai plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire Coquin!

ARISTE.

Eh mon frere, laiſſez-là ce valet, & ſouffrez que je vous parle de.....

Mr. GRICHARD.

Monſieur mon frere, quand vous grondez vos

valets, on vous laisse gronder en repos. *A L'Olive.* Comment faire infâme ?

L'OLIVE.

Oh ça, Monsieur, quand vous serez sorti voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

Mr. GRICHARD.

Non.

L'OLIVE.

Voulez-vous que je la tienne fermée ?

Mr. GRICHARD.

Non.

L'OLIVE.

Si faut-il, Monsieur.....

M. GRICHARD.

Encore tu raisonneras yvrogne ?

ARISTE.

Il me semble après tout, mon frere, qu'il ne raisonne pas mal, & l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

Mr. GRICHART.

Et il me semble à moi, Monsieur mon frere, que vous raisonnez fort mal, oui, l'on doit être bien-aise, d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

L'OLIVE.

Morbleu j'enrage d'avoir raison.

Mr. GRICHART.

Te tairas-tu.

L'OLIVE.

Monſieur, je me ferois hacher, il faut qu'une porte ſoit ouverte ou fermée, choiſiſſez, comment la voulez-vous?

Mr. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois Coquin, je la veux.... je la.... mais voyez ce maraut là, eſt-ce à un valet à me venir faire des queſtions? ſi je te prens traitre, je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez je penſe, Monſieur, le Juriſconſulte.

ARISTE.

Moi? point, je ſçai que les valets ne font jamais les choſes comme on leur dit.

Mr. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant donné ce coquin là.

ARISTE.

Je croiois bien faire.

Mr. GRICHARD.

Oh je croiois. Scachez, Monſieur le rieur, que je croiois n'eſt pas le langage d'un homme bien ſenſé.

ARISTE.

Eh laiſſons cela, mon frere, & permettez

que je vous parle d'une affaire bien plus importante dont je ſerois bien aiſe....

Mr. GRICHARD.

Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je ſuis ſervi par ce pendart là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche ſans ſujet. Vous allez voir, vous allez voir : As-tu balayé l'eſcalier ?

L'OLIVE.

Oui, Monſieur, depuis le haut juſqu'en bas.

Mr. GRICHARD.

Et la cour ?

L'OLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

Mr. GRICHARD.

Tu n'as pas fait boire la mule ?

L'OLIVE.

Ah ! Monſieur, demandez-le aux voiſins qui m'ont vû paſſer.

Mr. GRICHARD.

Lui as-tu donné de l'avoine ?

L'OLIVE.

Oui, Monſieur, Guillaume y étoit préſent.

Mr. GRICHARD.

Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

L'OLIVE.

Pardonnez-moi, Monſieur, & j'ai raporté les vuides.

Mr. GRICHARD.

Et mes lettres, les as-tu portées à la poſte? hem.....

L'OLIVE.

Peſte, Monſieur, je n'ai eu garde d'y manquer,

Mr. GRICHARD.

Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon, cependant j'ai entendu ce matin....

L'OLIVE.

Ce matin? ne vous ſouvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pieces?

Mr. GRICHARD.

Je gagerois que ces deux voyes de bois ſont encore....

L'OLIVE.

Elles ſont logées Monſieur; vraiment depuis cela, jai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin; j'ai arroſé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches, & j'achevois l'autre quand vous avez frapé.

Mr. GRICHARD.

Oh, il faut que je chaſſe ce coquin là, ja-

mais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci, il me feroit mourir de chagrin. Hors d'ici.

L'OLIVE.

Que diable a-t'il mangé.

ARISTE *le plaignant.*

Retire toi.

En vérité mon frere, vous êtes d'une étrange humeur : à ce que je vois vous ne prenez pas des domeſtiques pour en être ſervi, vous les prenez ſeulement pour avoir le plaiſir de gronder.

Mr. GRICHARD.

Ah vous voilà d'humeur à jaſer !

ARISTE.

Quoi ! vous voulez chaſſer ce valet à cauſe qu'en faiſant tout ce que vous lui commandez & au delà, il ne vous donne pas ſujet de le gronder, ou pour mieux dire, vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher.

Mr. GRICHARD.

Courage, Monſieur l'Avocat, controllez bien mes actions.

ARISTE.

Eh mon frere, je n'etois pas venu ici pour cela, mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre, quand je vois qu'avec tous les ſujets du monde

d'être content, vous êtes toujours en colere.

Mr. GRICHARD.

Il me plaît ainſi.

ARISTE.

Eh je le vois bien, tout vous rit, vous vous portez bien, vous avez des enfans bien nez, vous êtes veuf, vos affaires ne ſçauroient mieux aller, cependant on ne voit jamais ſur votre viſage cette tranquilité d'un pere de famille qui répand la joye dans toute ſa maiſon, vous vous tourmentez ſans ceſſe, & vous tourmentez par conſéquent tous ceux qui ſont obligez de vivre avec vous.

Mr. GRICHARD.

Ah ceci n'eſt pas mauvais. Eſt-ce que je ne ſuis pas homme d'honneur?

ARISTE.

Perſonne ne le conteſte.

Mr. GRICHARD.

A-t'on rien à dire contre mes mœurs?

ARISTE.

Non ſans doute.

Mr. GRICHARD.

Je ne ſuis je penſe, ni fourbe, ni avare, ni menteur, ni babillard comme vous. Et...

ARISTE.

Il eſt vrai, vous n'avez aucun de ces vices, qu'on a joués juſqu'à préſent ſur le theâtre, & qui frapent les yeux de tout le monde, mais vous en avez un qui empoiſonne toute la douceur de la vie, & qui peut-être eſt plus incommode dans la ſocieté que tous les autres. Car enfin, on peut au moins vivre quelquefois en paix avec un fourbe, un avare & un menteur, mais on n'a jamais un ſeul moment de repos avec ceux que leur malheureux temperament porte à être toujours fachez, qu'un rien met en colere, & qui ſe font un triſte plaiſir de gronder & de criailler ſans ceſſe.

Mr. GRICHARD.

Aurez-vous bientôt achevé de moraliſer, je commence à m'échauffer beaucoup.

ARISTE.

Je le veux bien, mon frere, laiſſons ces conteſtations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

Mr. GRICHARD.

On dit, on dit: de quoi ſe mêle t'on? je voudrois bien ſçavoir, qui ſont ces gens la.

ARISTE.

Ce ſont des gens qui y prennent interêt.

Mr. GRICHARD.

Je n'en ai que faire moi, le monde n'eſt rempli que de ces preneurs d'interét, qui dans le fond ne ſe ſoucient non plus de nous que de Jean de Vert.

ARISTE.

Oh il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc ſe taire.

BRILLON *Fils de Mr. Grichard.*

Mon Pere, mon Pere, j'ai fait aujourd'hui mon thême ſans faute, tenez, voyez.

Mr. GRICHARD *lui jettant ſon cahyer au nez.*

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh! mon Pere, voyez-le à cette heure, je vous en prie.

Mr. GRICHARD.

Je n'ai pas le loiſir.

BRILLON.

Vous l'aurez lu en un moment.

Mr. GRICHARD.

Je n'ai pas mes lunettes.

BRILLON.

Je vous le lirai.

Mr. GRICHARD.

Voilà le plus preſſant petit drôle qui ſoit au monde.

ARISTE.

Vous aurez plutôt fait de le contenter.

BRILLON.

Je vais vous lire le François,& puis je vous lirai le latin. *Les hommes.....* au moins ce n'eſt pas du latin obſcur comme le thême d'hyer, vous verrez que vous entendrez bien celui-ci.

Mr. GRIGHARD.

Le pendart!

BRILLON.

Les hommes qui ne rient jamais & qui grondent toujours ſont ſemblables à ces bêtes feroces qui.....

Mr. GRICHARD *lui donnant un ſoufflet.*

Tien, vas dire à ton ſot de Precepteur qu'il te donne d'autres thêmes.

BRILLON.

Oui, oui, vous me frapez quand je fais bien & moi je ne veux plus étudier.

Mr. GRICHARD.

Si je te prends.

BRILLON.

Peſte ſoit des livres & du latin.

Mr. GRICHARD.

Attens petit enragé, attens

BRILLON.

Oui, oui, attens, qu'on m'y ratrape, tenez voilà pour votre soufflet.

Il déchire son Livre.

Mr. GRICHART.

Le fouet, maraut, le fouet.

CATAU.

Voilà déja un petit Grichard tout craché.

Mr. GRICHARD.

Que marmote tu-là ?

CATAU.

Je dis, Monsieur, que le petit Grichard s'en va bien faché.

Mr. GRICHARD.

Sont-ce là tes affaires impertinente ?

ARISTE.

Mon frere a raison.

Mr. GRICHARD.

Et moi je veux avoir tort.

ARISTE.

Comme il vous plaira. Oh ça, mon frere, revenons, je vous prie à l'affaire dont je viens de vous parler....

MAMURRA. *Précepteur du petit Brillon.*

Monſieur.

Mr. GRICHARD.

Qu'eſt-ce, Monſieur, vous prenez très mal votre tems, Monſieur Mamurra, allez vous-en donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evaſit, erupit.

Mr. GRICHARD.

Brillon s'eſt ſauvé.

MAMURRA.

Oui, Monſieur, *effugit.*

Mr. GRICHART.

Ces animaux là ne ſçauroient s'empêcher de cracher du latin, parle François, ou tais-toi, pédant fiéfé.

MAMURRA.

Puiſque telle eſt votre volonté. *Sit pro ratione voluntas.*

Mr. GRICHARD.

Encore? Eh de par tous les Diables, parle François, ſi tu veux, ou ſi tu peux, excrément de College.

MAMURRA.

Soit. Nous liſons dans Arriaga....

Mr. GRICHARD.

Eh bien Bourreau, dis-moi, qu'a de commun Arriaga avec la fuite de Brillon ?

MAMURRA.

Oh ça, Monſieur, puiſque vous voulez qu'on vous parle François, je vous dirai que vous avez donné un ſoufflet à mon diſciple fort mal à propos, il a laceré, incendié tous ſes livres & s'eſt ſauvé, la correction eſt néceſſaire, *concedo*, mais il n'eſt rien de plus dangereux que de châtier quelqu'un ſans ſujet, on révolte l'eſprit au lieu de le redreſſer, & la ſévérité paternelle & magiſtrale dit *Arriaga*.

Mr. GRICHARD.

Toujours *Arriaga*, tête incurable ! ſors d'ici tout à l'heure & ton maudit *Arriaga*, & n'y remets le pied de ta vie ſi tu ne ramenes Brillon.

De la Sc. 2. 6. 7. 8. 9. du I. Act. Du Grondeur de Brueys.

MEME SUJET.

LOLIVE.

Gare, gare, Monſieur Grichard, gare, gare.

CATAU.

Eſt-il entré ?

LOLIVE.

Non, Guillaume a ramené sa monture.

HORTENSE.

Et mon pere?

LOLIVE.

Un petit accident l'a fait descendre à deux pas d'ici.

CATAU.

Et quel accident!

LOLIVE.

Il passoit avec sa mule devant la porte d'un de nos voisins. Un Barbet à qui sa figure a déplu, s'est mis tout d'un coup à japper. La mule a eu peur; elle a fait un demi tour à droite, & Mr. Grichard un demi tour à gauche sur le pavé.

HORTENSE.

Oh s'est-il blessé?

LOLIVE.

Non; il gronde à cette heure le Barbet, vous l'aurez ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre, j'apprehende sa mauvaise humeur.

Mr. GRICHARD.

Oh parbleu, canaille, je vous apprendrai à

tenir à l'attache votre chien de chien.

CATAU.

Mais auſſi voyez ce maraud de voiſin ; on lui a dit mille fois ; ce coquin ! cet inſolent ! mort de ma vie, Monſieur, laiſſez-moi faire, je lui laverai la tête.

Mr. GRICHARD.

Cette fille a quelque choſe de bon. Brillon n'eſt-il point revenu ?

CATAU.

Non Monſieur.

Mr. GRICHARD.

Ce petit fripon-là me fera mourir de chagrin, & ſon animal de Précepteur.

MONDOR. *qui vient conſulter Mr. Grichard*

Je ſçai, Monſieur, que vous êtes un très-habile homme.

M. GRICHARD.

Point de panegyrique

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun des ſecrets.....

M. GRICHARD.

J'ignore celui de me délivrer des importuns ; eh bien aux ſecrets.

MONDOR.

Vous n'avez pas de tems à perdre.

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

En voilà plus de cent.

MONDOR.

J'ai oüi dire qu'il y avoit des ſecrets pour ſe faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres...

M. GRICHARD.

Comment diable! pour qui me prenez-vous?

MONDOR.

Pour un très-ſçavant & très-honnête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des ſecrets pour vous faire aimer?

MONDOR.

Et non Monſieur, graces à Dieu, la nature y a pourvû que de reſte.

M. GRICHARD.

Ah voici un fat.

MONDOR.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incom-

modent à force d'être entêtées de moi ; j'aime ailleurs à la rage, il y a des secrets pour se faire aimer, apprenez-m'en quelqu'un, je vous prie, pour me rendre indifférent.

M. GRICHARD.

A ces femmes qui vous aiment à la folie.

MONDOR.

Oui Monsieur.

M. GRICHARD.

Prenez...

MONDOR.

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois seulement....

MONDOR.

J'entens.

M. GRICHARD.

Aussi mal votre tems avec elles que vous le prenez avec moi, elles vous haïront plus que tous les diables. Adieu.

Id. Sc. 4. 5. Act. 3. 6.

HONNETE HOMME.

On péche contre le devoir d'un honnête homme, lorsqu'on feint de rechercher en mariage une jeune personne dans la seule vûe de s'en faire aimer. Tel doit être le sentiment d'un homme rempli d'honneur. Certaines gens quoiqu'à la mode, ont des principes contraires; cette Scène les developpe d'une maniere qui peut servir de leçon aux jeunes personnes pour se garder des pieges qu'on tend à leur vertu.

DOLIGNI *jeune homme plein d'honneur.*

Mais Mariane a t'elle attiré votre hommage?

LE MARQUIS *Petit-Maître libertin.*

Mais tout comme d'une autre on peut s'en amuser.

DOLIGNI.

A feindre de l'aimer, c'est lui faire un outrage,
Et si son cœur alloit se laisser abuser?

LE MARQUIS.

Eh bien le pis aller est-ce un si grand dommage?

DOLIGNI.

Comment vous ne feriez ſemblant de l'adorer,
Que pour le ſeul plaiſir de la déshonnorer,
Et d'en rire après ſon naufrage?
Ah Marquis quel projet, quelle malignité!
Si vous réuſſiſſiez dans cette indignité,
A vos remords un jour craignez d'en rendre compte,
Croyez que tôt ou tard ils ne pardonnent rien.
Renoncez à la gloire ou plûtôt à la honte,
D'établir votre honneur ſur le débris du ſien.

LE MARQUIS.

Le monde a cependant des maximes contraires.

DOLIGNI.

Oui, l'on s'y fait un jeu d'un crime accrédité.
Eh que devient la probité?

LE MARQUIS.

Elle n'eſt point requiſe en ces ſortes d'affaires.

DOLIGNI.

Par ma foi ce ſyſtême eſt plein d'abſurdités.
C'eſt un aſſaſſinat que vous prémédités.

Ecole des Meres de la Chauſſée. Sc. 5. Act. 1.

Le même Petit-Maître développe encore plus son système dans l'endroit suivant où il parle à sa mere, dont il est aimé aveuglément.

LE MARQUIS *en entrant & parlant à sa mere.*

Je me jette à vos pieds, je suis réellement
Outré, désespéré de m'être fait attendre,
Je devois tout quitter & ne point m'amuser.
Me pardonnerez-vous ?

Me. ARGANT.

J'aurois à vous parler, je veux de la franchise.

LE MARQUIS.

Mon cœur vous est ouvert. Vous seriez mieux assise.

Me. ARGANT.

Vous passez pour avoir un tendre attachement ;
C'est une beauté rare & qu'on m'a fort vantée,
Mais à qui votre sort ne peut pas être joint,
Vous rougissez, mon fils, & ne répondez point.

LE MARQUIS.

Oui, l'on vous a dit vrai, mais soyez plus tranquile,
C'est un amusement frivole & passager,

Que mon cœur autrement ſans vouloir s'engager,
S'eſt fait depuis peu par la Ville ;
Seulement pour remplir un loiſir inutile,
Pareil attachement, ſi pourtant c'en eſt un,
Ne tient qu'autant qu'on veut, la rupture eſt facile,
Rien n'eſt plus ſimple & plus commun :
De ſemblables Romans n'ont pas pour heroïnes,
Des perſonnes aſſez divines,
Pour fixer ſans retour ceux qui leur font l'honneur,
D'offrir quelque encent à leurs charmes :
C'eſt l'eſpoir aſſuré d'un facile bonheur,
Qui fait que l'on s'abaiſſe à leur rendre les armes ;
Elles n'allument point de véritables feux,
Et l'on eſt leur amant ſans en être amoureux.

M. ARGANT.

Que le mépris que vous en faites
Augmente mon eſtime & mon amour pour vous.

Ecole des Meres. Sc. 2. Act. 2.

HONNETE HOMME

Sous le Perſonnage de Monroſe.

Son Caractère, ſes ſentimens.

On peut trouver dans la Comédie des modeles d'un parfait honnête homme.

MONROSE.

Ma plus grande infortune en cette conjoncture
Vient d'avoir dévancé ma fortune future,
Comptant ſur l'avenir que j'ai trop eſperé,
J'en avois pris l'état, je me ſuis obéré.

DORNANE.

Parbleu qui ne l'eſt pas, ſurtout parmi nous autres ?
Meſſieurs les Créanciers feront comme les autres,
Ils prendront patience, ils ſont faits pour cela.
Ne va pas en payant nous gâter ces gens-là.

MONROSE.

Le deſſein en eſt pris, & j'y reſterai ferme,
Il faut s'exécurer.

DORNANE.

Je n'entends point ce terme.

MONROSE,

Je veux me liberer.

DORNANE.

Te liberer! comment?

MONROSE.

Pour payer, je vendrai jusqu'à mon régiment.

DORNANE.

C'est te couper la gorge.

MONROSE.

Il le faut bien. Que faire?

DORNANE.

Que deviendras-tu?

MONROSE.

Rien. Suis-je si nécessaire?
Faut-il, pour soutenir toujours le même éclat,
A mille malheureux emprunter mon éclat?
A l'abri d'une fausse & coupable importance,
Les forcer de m'aider de leur propre substance,
Et braver à la fois mes remords & leurs cris,
J'aime mieux n'être plus que de vivre à ce prix.

Sc. 9. Act. 2.

Hortense que j'honore est une infortunée,
Que je ne sçai comment mon oncle a ruinée,
Je tenois tout de lui; je n'avois presque rien.

ARAMONT.

Il est vrai.

MONROSE.

Juſqu'ici, j'ai vecu ſur ſon bien
J'ai juſques à ſa mort ſurchargé ſa dépenſe,
Ainſi j'ai partagé les dépouilles d'Hortenſe,
Il me ſeroit affreux de vivre à ſes dépens,
Autant que je pourrai, je dois & je prétens
Réparer en ſecret des pertes auſſi grandes,
Il me reſte une terre, il faut que tu la vendes.

ARAMONT.

Eh ne vons chargez point de ſemblables remords,
S'il falloit réparer les ſottiſes des Morts,
Ma foi, leurs héritiers n'y pourroient pas ſuffire,
Ce n'eſt pas vorre faute, on n'a rien à vous dire.

MONROSE.

L'honnête homme ne doit s'en rapporter qu'à lui;
Il ſe juge lui-même, & jamais par autrui;
Si tôt qu'il ſe condamne on ne ſçauroit l'abſoudre,
En un mot je le veux.

ARAMONT.

Mais...

MONROSE.

Il faut t'y réſoudre:
Voilà

Voilà pour cet effet ma procuration.

Sc. 6. Act. 3. Ecole des Amis de la Chaussée.

HYPOCRITE.

Les hommes qui sont bons naturellement, & qui vont droit leur chemin dans la pratique de la Religion & de l'honneur, sont fort aisément la dupe des Hypocrites. C'est ici l'image d'une prévention aveugle, d'un fol entêtement que l'on a pour un fourbe dont on est la dupe.

ORGON.

Ah mon frere, bon jour.

CLEANTE.

Je sortois & j'ai joye à vous voir de retour,
La Campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

Dorine, mon beaufrere, attendez je vous prie,
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe unpeu de nouvelles d'ici.
Tout s'est-il ces deux jours passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait ceans? comment est-ce qu'on s'y porte ?

DORINE.

Madame eût hier la fiévre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Tartuffe ? il se porte à merveille,
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne put au souper toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il soupa lui seul & devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une partie de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

La nuit se passa toute entiere,
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupiere.
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle, il nous falut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable ;
Il passa dans sa chambre au sortir de la table ;

Et dans ſon lit bien chaud, il ſe mit tout
ſoudain,
Où ſans trouble il dormit juſques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin par nos raiſons gagnée,
Elle ſe réſolut à ſouffrir la ſaignée,
Et le ſoulagement ſuivit tout auſſitôt.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et contre tous les maux fortifia ſon ame
Pour réparer le ſang qu'avoit perdu Madame,
But à ſon déjeuné quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux ſe portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer par avance,
La part que vous prenez à ſa convaleſcence.

CLEANTE.

A votre nez, mon frére elle ſe rit de vous,
Et ſans avoir deſſein de vous mettre en courroux
Je vous dirai tout franc que c'eſt avec juſtice;

A-t'on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui,
A vout faire oublier toutes choses pour lui ?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point....

ORGON.

Alte là mon beaufrère,
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLEANTE.

Je ne le connois pas puisque vous le voulez ;
Mais enfin pour sçavoir quel homme ce peut être....

ORGON.

Mon frere, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.
C'est un homme qui.... ha..... un homme.... un homme enfin,
Qui suit bien ses leçons, goute une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui je deviens tout autre avec son entretien,
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien.
De toutes amitiés il détache mon ame,
Et je verrois mourir frere, enfans, mere & femme,

Que je m'en ſoucierois autant que de cela.

CLEANTE.

Les ſentimens humains ; mon frere que voilà.

ORGON.

Ah ! ſi vous aviez vû comme j'en fis rencontre ;
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre ?
Chaque jour à l'Égliſe il venoit d'un air doux ,
Tout vis-à-vis de moi ſe mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'Aſſemblée entiere ,
Par l'ardeur dont au Ciel il pouſſoit ſa priere ,
Il faiſoit des ſoupirs , de grands élancemens ,
Et baiſoit humblement la terre à tous momens ;
Et lorſque je ſortois il me devançoit vite ,
Pour m'aller à la porte offrir de l'eau-bénite.

CLEANTE.

Parbleu , vous êtes fou , mon frere , que je croi ;
Avec de tels diſcours vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous que tout ce badinage.....

ORGON.

Mon frere ; ce diſcours ſent le libertinage ;
Vous en êtes un peu dans votre ame entiché ;
Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché ,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLEANTE.

Voilà de vos pareils les diſcours ordinaires ,
Ils veulent que chacun ſoit aveugle comme eux.

C'eſt être libertin que d'avoir de bons yeux,
Et qui n'adore pas des vaines ſimagrées,
N'a ni reſpect ni foi pour les choſes ſacrées.
Sc. 5. Act. 1. du Tartuffe de Molieres

MEME SUJET.

Caractère d'un Hypocrite. Ses manieres, ſes propos, ſon libertinage d'eſprit & de cœur.

Rien n'eſt plus capable de donner de l'horreur pour l'hypocriſie que de voir un Hypocrite dans l'action & jouant ſon Rolle.

TARTUFFE *appercevant Dorine.*

Laurent, ſerrez ma haire avec ma diſcipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine ;
Si l'on vient pour me voir, je vais aux Priſonniers
Des aumônes que j'ai, partager les deniers.

DORINE.

Que d'affectation & de forfanterie !

TARTUFFE.

Que voulez-vous ?

DORINE.

Vous dire....

TARTUFFE *tirant un mouchoir de ſa poche.*

Ah ! mon Dieu, je vous prie,

Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment ?

TARTUFFE.

Couvrez ce ſein que je ne ſçaurois voir ;
Par de pareils objets les ames ſont bleſſées,
Et cela fait venir de coupables penſées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair ſur vos ſens fait grande impreſſion ;

TARTUFFE.

Mettez dans vos diſcours un peu de modeſtie,
Ou je vais ſur le champ vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'eſt moi qui vous vais laiſſer en repos,
Et je n'ai ſeulement qu'à vous dire deux mots ;
Madame va venir dans cette Salle baſſe,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

TARTUFFE.

Helas ! très-volontiers.

DORINE *à part.*

Comme il ſe radoucit ;
Ma foi, je ſuis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t'elle bientôt ?

DORINE.

Je l'entends, ce me ſemble;
Oui, c'eſt elle en perſonne, & je vous laiſſe enſemble.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais, par ſa toute bonté,
Et de l'ame & du corps vous donne la ſanté,
Et béniſſe vos jours autant que le déſire:
Le plus humble de ceux que ſon amour inſpire!

ELMIRE.

Je ſuis fort obligée à ce ſouhait pieux,
Mais prenons une chaiſe, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE.

Comment de votre mal, vous ſentez-vous remiſe?

ELMIRE.

Fort bien; & cette fiévre a bientôt quitté priſe.

TARTUFFE.

Mes prieres n'ont pas le mérite qu'il faut,
Pour avoir attiré cette grace d'en haut:
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote inſtance,
Qui n'ait eu pour objet votre convaleſcence.

ELMIRE.

Votre zéle pour moi s'eſt trop inquieté.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chere ſanté,

Et pour la rétablir j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'eſt pouſſer bien avant la charité Chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en ſecret d'une affaire;
Et ſuis bien aiſe ici qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en ſuis ravi de même; & ſans doute il m'eſt doux,
Madame, de me voir ſeul-à-ſeul avec vous.
C'eſt une occaſion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que juſqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'eſt un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre & ne me cache rien.

TARTUFFE.

Et je ne veux auſſi pour grace ſinguliere,
Que montrer à vos yeux mon ame toute entiere;
Et vous faire ſerment que les bruits que je fais
Des viſites qu'ici recoivent vos attraits,

Ne ſont pas envers vous l'effet d'aucune haine ;
Mais plûtôt d'un tranſport de zéle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement.....

ELMIRE.

Je le prends bien ainſi,
Et crois que mon ſalut vous donne ce ſouci.

TARTUFFE *lui ſerrant le bout des doigts.*

Oui, Madame, ſans doute & ma ferveur eſt telle..

ELMIRE.

Ouf, vous me ſerrez trop.

TARTUFFE.

C'eſt par excès de zéle,
De vous faire aucun mal, je n'eus jamais deſſein,
Et j'aurois bien plûtôt.....

Il lui met la main ſur le genou.

ELMIRE.

Que fait là votre main ?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit ; l'étoffe en eſt moelleuſe.

ELMIRE.

Ah ! de grace, laiſſez, je ſuis fort chatouilleuſe.

Elle recule ſa chaiſe, & Tartuffe raproche la ſienne

TARTUFFE.

Mon Dieu, que de ce point l'ouvrage eſt
merveilleux !
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux ;
Jamais en toutes choſes on n'a vû ſi bien faire.

ELMIRE.

Il eſt vrai, mais parlons un peu de notre
affaire.
On tient que mon mari veut dégager ſa foi ;
Et vous donner ſa fille ; eſt-il vrai ? dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots : mais Madame, à vrai
dire,
Ce n'eſt pas le bonheur après quoi je ſoupire ;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la felicité qui fait tous mes ſouhaits.

ELMIRE.

C'eſt que vous n'aimez rien des choſes de la
terre.

TARTUFFE.

Mon ſein n'enferme pas un cœur qui ſoit de
verre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos
déſirs,
Et que rien ici bas n'arrête vos déſirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos ſens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits reflêchis brillent dans vos pareilles;
Mais il étale en vous ſes plus rares merveilles.
Il a ſur votre face épanché des beautés,
Dont les yeux ſont ſurpris & les cœurs tranſportés,
Et je n'ai pû vous voir, parfaite créature.
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'un ardent amour ſentir mon cœur atteint
Au plus beau des portraits où lui-même il s'eſt peint....

ELMIRE.

La déclaration eſt tout-à-fait galante,
Mais elle eſt, à vrai dire, un peu bien ſurprenante,
Vous deviez, ce me ſemble, armer mieux votre ſein,
Et raiſonner un peu ſur un pareil deſſein;
Un dévot comme vous, & que par-tout on nomme...

TARTUFFE.

Ah ! pour être dévot, je n'en ſuis pas moins homme,
Et l'orſqu'on vient à voir vos céleſtes appas,
Un cœur ſe laiſſe prendre & ne raiſonne pas.
Je ſçai qu'un tel diſcours de moi paroît étrange,
Mais Madame, après tout, je ne ſuis pas un bon Ange....
Votre honneur avec moi, ne court point de hazard,
Et n'a nulle diſgrace à craindre de ma part.....

ELMIRE.

Je vous écoute dire, & votre Rethorique
En termes aſſez forts à mon ame s'explique.
N'apréhendez-vous point que je ne ſois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur?
Et que le prompt avis d'un amour de la ſorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte.

TARTUFFE.

Je ſçai que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grace à ma témérité....

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être,
Mais ma diſcrétion ſe veut faire paroître,
Je ne redirai point l'affaire à mon époux,

Mais je veux en revanche une choſe de vous;
C'eſt de preſſer tout franc & ſans nulle chicane,
L'union de Valere avecque Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuſte pouvoir;
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre eſpoir.

HYPOCRITE.

MEME SUJET. Il faut garder un milieu à l'égard des gens qui vivent dans un certain air de réforme ; c'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas être aſſez ſimple pour s'en laiſſer impoſer par des Hypocrites & ne pas tomber dans une défiance exceſſive, & telle que nous nous imaginions, que la plûpart des gens dont l'extérieur annonce une vie très-réguliere, ne ſont pas ſincérement ce qu'ils paroiſſent au dehors.

CLEANTE.

Allez, tous vos diſcours ne me font point de peur,
Je ſçai comme je parle, & le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'eſt point les Eſclaves
Il eſt de faux dévots, ainſi que de faux braves;

Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
Les vrais braves ſoient ceux qui font beaucoup de bruit ;
Les bons & vrais dévots qu'on doit ſuivre à la trace,
Ne ſont pas ceux auſſi qui font tant de grimace.
Eh quoi! vous ne ferez nulle diſtinction,
Entre l'Hypocriſie & la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un ſemblable langage;
Et rendre même honneur au maſque qu'au viſage ?
Egaler l'artifice à la ſincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité.
Eſtimer le fantôme autant que la perſonne,
Et la fauſſe monnoie, à l'égal de la bonne.
Les hommes la plûpart ſont étrangement faits;
Dans la juſte nature on ne les voit jamais....
Que cela vous ſoit dit en paſſant; mon beaufrere.

ORGON.

Oui, vous êtes ſans doute un Docteur qu'on revère,
Tout le ſçavoir du monde eſt chez vous retiré.

CLEANTE.

Je ne ſuis point, mon frere, un Docteur révéré,

Mais en un mot je ſçai pour toute ma ſcience ;
Du faux avec le vrai faire la difference,
Et comme je ne vois nul genre de heros
Qui ſoient plus à priſer que les parfaits dévots ;
Aucune choſe au monde & plus noble & plus belle,
Que la ſainte ferveur d'un véritable zéle ;
Auſſi ne vois-je rien qui ſoit plus odieux,
Que le dehors plâtré d'un zéle ſpécieux,
Que ces francs Charlatans, que ces dévots de place,
De qui la ſacrilège & trompeuſe grimace
Abuſe impunément & ſe joue à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus ſaint & ſacré.
Ces gens qui par une ame à l'interêt ſoûmiſe,
Font de dévotion métier & marchandiſe,
Et veulent acheter crédit & dignités,
A prix de faux clin d'yeux & d'élans affectés ;
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune ;
Qui brulans & prians, demandent chaque jour,
Et prêchant la retraite au milieu de la Cour,
Qui ſçavent ajuſter leur zéle avec leurs vices ;
Sont prompts, vindicatifs, ſans foi, pleins d'artifices,

Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment,
De l'interêt du Ciel leur fier ressentiment,
D'autant plus dangereux dans leur âpre colere,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révére,
Et que leur passion dont on leur sçait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paroître,
Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Ce titre par aucun ne leur est débatu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu.
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine & traitable,
Ils ne censurent point toutes nos actions.
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et laissent la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres,
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui,
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre,

On les voit pour tous ſoins ſe mêler de bien vivre,
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
Il attachent leur haine au péché ſeulement,
Et ne veulent point prendre avec un zéle extrême,
Les interêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens, voilà comme il en faut uſer.
Voilà l'exemple enfin qu'il faut ſe propoſer.....
Sc. 3. Act. 1. Du Tartuffe.

Mais parce qu'un frippon nous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une auſtère grimace,
N'inferons point qu'on ſoit par-tout fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne ſe trouve aujourd'hui;
Laiſſez aux libertins ces folles conſéquences,
Démêlez la vertu d'avec ces apparences,
Ne hazardez jamais votre eſtime trop tôt,
Et ſoyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il ſe peut, d'honorer l'impoſture;
Mais au vrai zéle; auſſi n'allez pas faire injure;
Et s'il vous faut tomber dans une extrêmité,
Péchez plûtôt encore de cet autre côté.
Sc. 1. Act. 5. Tartuffe.

INTENDANT DE MAISON.

Caractère de certains qui font leurs affaires aux dépens de celles de leurs Maîtres. Il eſt bon que la Comédie démaſque de pareilles gens. Les Grands ſe ruinent beaucoup moins par les dépenſes que le luxe a introduit que par ce qu'ils ne veulent point entrer dans le détail de leurs affaires, les uns par pareſſe, les autres par une fierté mal entendue.

EMILIE.

Ah ! Monſieur Tapinois, approchez ; hé bien qu'eſt-ce ?
Venez-vous m'apporter l'état de votre caiſſe ?
Qu'avez-vous à me dire avec tous ces papiers ?

TAPINOIS.

Madame, votre régle eſt qu'à tous les quartiers,
Trois mois finis je vienne au jour de l'écheance,
Vous rendre un compte exact de recette & dépenſe,
Afin que vous puiſſiez voir & toucher au doigt
Tant ce que vous devez, que ce que l'on vous doit ;
Et qu'en le muniſſant de votre ſignature,

J'en puisse sans retour assurer la clôture.

EMILIE.

Ah ! mon Dieu, vos trois mois arrivent bien souvent.

TAPINOIS.

Ils n'arrivent jamais que quatre fois l'année, Madame, & tout au plus c'est une matinée.

EMILIE.

Eh bien, voyons, lisez :

TAPINOIS.

Bien d'autres Intendans
A vous importuner paroîtroient moins ardens,
Ces Messieurs n'aiment pas les comptes qui finissent,
Tandis que dans leurs mains, en repos ils vieillissent,
Le Maître leur laissant leurs biens à gouverner,
N'en touche que la part qu'ils veulent lui donner,
Pendant vingt ou trente ans leur bonté les fait vivre,
Mais l'effet qui s'ensuit & qui doit s'en ensuivre,
C'est de voir à la fin, tout compte expédié,
L'Intendant en Carrosse & le Seigneur à pié.

EMILIE.

Fort bien, mais finissons.

TAPINOIS.

Pour moi, dans les affaires
Mon point fixe eſt toujours que les choſes ſoient claires,
Ma conſcience même, à vous dire le vrai,
Ne s'étend qu'avec peine à trois mois de délai;
J'appréhende toujours & c'eſt là mon ſupplice,
De me tromper, Madame, à votre préjudice.

EMILIE.

Nous ſçavons.....

TAPINOIS.

Ah! Madame, en la place où je ſuis,
Vous ne connoiſſez pas les troubles, les ennuis,
Que tout homme de bien rencontre ſur ſa route,
Quand il ſonge aux devoirs de ſon état.

EMILIE.

Sans doute;
Mais....

TAPINOIS.

Ce qui me ſurprend, c'eſt que dans l'Univers,
Il ſe puiſſe trouver des hommes ſi pervers,
Si lâches, ſi méchans, ſi ſcélerats, ſi traîtres,
Que de vouloir tromper leurs Seigneurs & leurs Maîtres,
Comme s'ils ignoroient, ces cœurs paîtris de fer,
Que la mort les attend, & qu'il eſt un Enfer.

EMILIE.

C'eſt bien dit, mais liſons & quittons la ſornette.

TAPINOIS.

Vous plait-il commencer par l'état de recette ?

EMILIE.

Aſſurément.

TAPINOIS *après avoir lu les articles de recette & une partie de ceux de la dépenſe pourſuit ainſi.*

Item, voici le grand *item.*

Juſqu'à ce préſent jour, pris à la boucherie,
En veau, beuf, & mouton.

EMILIE.

Eh, Monſieur, je vous prie,
De vouloir m'épargner, je vous l'ai déja dit.
De ces comptes bourgeois le ſordide récit,
Tout ce ſale examen me dégoute & m'afflige.

TAPINOIS.

Mais, Madame.

EMILIE.

Eh fi donc.

TAPINOIS.

Il faut bien.

EMILIE.

Fi, vous dis-je.

TAPINOIS.

Le calcul n'eſt pas long, écoutez un moment.

Six pages tout au plus.

EMILIE.

Six pages ! ſeulement.

TAPINOIS.

Au Rotiſſeur.....

EMILIE.

Hé paix.

TAPINOIS.

A l'Epicier.

EMILIE.

Quel homme !

TAPINOIS.

En volailles.....

EMILIE.

Encor ?

TAPINOIS.

Legumes.....

EMILIE.

Il m'aſſome.

Me voilà pour huit jours avec un mal de cœur,
Capable de me faire expirer de langueur.

TAPINOIS.

J'ai cru.....

EMILIE.

Sans m'expoſer à ce dégoût extrême,
N'auriez vous pas dû voir ces comptes-là vous-même ?

TAPINOIS.

Oui, mais.....

EMILIE.

Vous êtes fait, étant mon tréſorier,
Pour les examiner & moi pour les payer.
Que faut-il de plus.... Eſt-ce tout?

TAPINOIS.

A peu près.
Voilà le principal, tout ce qui vient après,
Conſiſte en fractions d'intérêt & de rentes,
Pour l'acquit journalier des ſommes differentes.
Que votre Procureur Monſieur Iſcariot,
Vous fait en vos beſoins trouver au premier mot.
C'eſt un homme obligeant.

EMILIE.

Cela n'eſt pas croyable!
Tout ce qu'on lui demande, il le trouve faiſable.
Et je n'ai qu'à marquer la ſomme qu'il me plaît
En ſignant quatre mots, l'argent ſe trouve prêt.

TAPINOIS.

Voulez-vous calculer colonne par colonne?
Les articles marquez?...

EMILIE.

Ah! bon Dieu, je friſſonne.
Moi des calculs? ô Ciel!

TAPINOIS.

Mais au moins un extrait,

Des

Des menus interêts....

EMILIE.

Eh que vous ai-je fait ?
Pour vouloir que je meure ? ah quelle barbarie !
Des calculs ! eh venons au total, je vous prie.

TAPINOIS.

Eh bien ſoit, puiſqu'il faut contenter vos déſirs.
Total des interêts, achats, menus plaiſirs,
Loüage de maiſon, fournitures & vivres,
Gages & cætera, *vingt mille deux cens livres,*
Onze ſols ſix deniers.

EMILIE.

Onze ſols ſix déniers.
Cela s'entend, donnez, je ſigne volontiers,
Quand les comptes ſont ronds, aiſez, intelligibles.

Sc. 3. Act. 2. Des Ayeux chimeriques de Rouſſeau.

Le même Intendant & Iſcariot Procureur.

TAPINOIS.

J'étouffe & ne ſçais que réſoudre.

ISCARIOT.

Comment donc ?

TAPINOIS.

Vous m'avez frapé d'un coup de foudre

Monsieur Iscariot. Quoi malgré tous nos soins,
Ce procès dans le tems qu'on s'en doutoit le moins.
Se verroit decidé sans pouvoir s'en défendre ?
Et c'est vous qui venez vous-même nous l'apprendre ?
Vous qui promettiez tant quand je vous en parlois,
De le faire durer dix ans si je voulois.

ISCARIOT.

Je l'aurois au besoin fait durer jusqu'à trente,
Mais ce beau Président, ce Tuteur de Dorante,
A par son grand credit mis ma science à bout.
Ces Messieurs là chez eux sont les maîtres de tout ;
Et ma foi vous n'auriez jamais dû pour bien faire,
Ayant cet homme à dos entamer votre affaire.

TAPINOIS.

C'étoit un coup d'Etat, il falloit tout tenter,
L'hymen de son Dorante alloit s'executer.
Et si je n'avois pas employé cette adresse,
Pour rompre la partie & tromper la Comtesse,
Ce maudit Président n'eut pas manqué d'abord,
D'entrer dans cent détails qui nous eussent fait tort.
Tous ces gens de Palais sont pointilleux en Diable,

Et j'ai pour leur commerce une haine effroiable.
Je croiois les voyant bien duëment expulsés,
Dans le cours du procès avoir du tems assez...
Mais ce coup imprévu me met hors de mesure.

ISCARIOT.

Auriez-vous sans cela quelque voye assez sûre
Quelque bon mariage assez à votre main,
Pour pouvoir en attendre un bon succès prochain.

TAPINOIS.

Hélas! occasion ne fut jamais plus belle,
J'avois trouvé mon fait, un Marquis sans cervelle,
Evaporé, badin, de tous soins ennemi,
Et de qui l'Intendant est mon intime ami.
Trois jours de tems l'affaire étoit faite.

ISCARIOT.

Ecoutez.
En ce cas je pourrois encor vous être utile.

TAPINOIS.

Et comment?

ISCARIOT.

Nous avons la Requête civile,
Si nous perdons la cause ainsi que je le crois,
Je puis la faire encor trainer un ou deux mois.

TAPINOIS.

Dites-vous vrai?

ISCARIOT.

L'affaire étant un peu suivie,

J'enfui s fûr.

TAPINOIS.

Ah! mon cher, vous me rendez la vie.
Oui, pourvu que je puiſſe encore en prolongeant...

ISCARIOT.

Il faudra conſigner : avez-vous de l'argent ?

TAPINOIS.

Madame n'en a point, mais j'ai dans ma caſſette,
D'une coupe de bois que pour elle j'ai faite,
Quelque neuf mille francs, ou dix mille environ,
Que je puis lui prêter encor ſous votre nom.
Je vais vous les livrer ſur votre contre-lettre.

ISCARIOT.

Mais, Monſieur Tapinois, voulez-vous me permettre,
De vous repréſenter qu'en quinze mois au plus,
Voilà déjà d'argent plus de vingt mille écus,
Qu'en ſecret ſous mon nom pour cacher votre trame,
A très gros interêts vous prêtez à Madame,
Et que cet argent là ne vous provient pourtant,
Que de ſes revenus, que vous touchez comptant.
Si la choſe éclatoit & que pour me confondre....

TAPINOIS.

Eh bien, que craignez-vous. C'eſt à moi d'en répondre.

ISCARIOT.

Il eſt vrai, vous riſquez encore plus que moi ;
J'en conviens, mais enfin, l'honneur, la bonne foi.....

TAPINOIS.

Oh oh, vous voulez faire ici du bon Apôtre ;
La bonne foi, l'honneur ? en voila bien d'un autre!
Hé taiſez-vous, vos ſoins n'ont pas été forcés ;
Je vous ai bien payé.

ISCARIOT.

Pas tout à fait aſſez.

TAPINOIS.

Comment donc ? un pour cent pour vos droits de courtage.

ISCARIOT.

J'en voudrois bien avoir quelque peu davantage.

TAPINOIS.

Allons, allons, nous ſerons tous contens,
Et vous n'y perdrez rien.

ISCARIOT.

C'eſt comme je l'entends.
Sc. 5. Act. 2.

Suite des mêmes Caracteres.

ISCARIOT.

Le Commis du Greffier m'a de tout éclairci ;

Et je n'ai fait qu'un pas de chez nous jusqu'ici.
Pour finir m'a-t'il dit cette ennuyeuse affaire ;
La Chambre a prolongé sa séance ordinaire.
Et ces Messieurs ravis de s'en débarasser.
Jusques après une heure ont voulu la pousser.
Enfin sur le rapport que m'a fait ce bon homme...

TAPINOIS.

Enfin, c'est un procès perdu.

ISCARIOT.

Oui, tout d'un somme.

TAPINOIS.

Hé bien c'est un malheur facile à réparer,
Et nous avons en main de quoi nous rassurer.
J'en vais donner nouvelle à notre Douairiere ;
Et j'espere tourner son esprit de maniere,
En la piquant d'honneur que nous l'obligerons ;
D'en faire quatre fois plus que nous ne voudrions.
Laissez-moi seulement lui parler tête à tête,
Et courez au plutôt dresser votre requête.
Je vous ai mis en main tout l'argent qu'il nous faut,
Allez, laissez-moi faire, & revenez tantôt.

ISCARIOT.

Je ne m'étonne pas si vous disposez d'elle,
Vous la servez sans doute avec beaucoup de zele,

Mais quelqu'en ait été juſqu'ici le ſuccés,
Vous feriez pourtant bien d'en modérer l'excés.
Nous allons trop grand train, je vous le dis encore,
Et je crains qu'à la fin.....

TAPINOIS.

Bon, c'eſt une Pecore.
Une folle qui court à ſa perte tout droit,
Et veut ſe ruiner à tel prix que ce ſoit.
Sans nous mille fripons dont le monde fourmille,
Engloutiroient bientôt les biens de ſa famille.
Et puiſque de ſes biens l'heritage abſolu,
Au premier occupant ſemble être dévolu,
Autant vaut-il qu'il paſſe à ceux qui le méritent;
Et que d'honnêtes gens comme nous en profitent.

ISCARIOT.

C'eſt très-bien raiſonné.

Des Ayeux chimeriques de Rouſſeau. Act. 4.

IRRESOLU.

Quelques traits de ſon Caractere. Les hommes qui ont ce défaut ſont ſouvent à charge à eux-mêmes, & nuiſent à leurs affaires.

FRONTIN *Valet de Dorante.*

Or ſçachez donc, Monſieur, que ce matin, mon maître,

S'eſt levé tout joyeux. Cher Frontin, m'a t'il dit,
Tes diſcours ont long-tems occupé mon eſprit.
Tout bien conſideré je me trouve en un âge,
Où je dois en effet ſonger au mariage.
Je ne balance plus, le deſſein en eſt pris.

PYRANTE *pere de l'Irréſolu.*

Plus agréablement pouvois-je être ſurpris?
Tien, voilà deux louis pour la bonne nouvelle.

FRONTIN.

Très obligé, je ſors, mon maître me rapelle.
Je l'habille, il ſe taît. Quand il eſt habillé.
Je rêvois, me dit-il, tantôt tout éveillé,
Qui? moi? me marier? ah! je n'ai point d'envie,
D'aller riſquer ainſi le repos de ma vie.

LISIMON.

Je vous l'avois bien dit, qu'il ſe moquoit de vous.

PYRANTE.

Allons Coquin, rends-moi mes deux louis.

FRONTIN.

Tout doux.
Ceci ne finit pas, comme on pourroit le croire.
Ecoutez, s'il vous plaît, la fin de mon hiſtoire.
Il ſort: à ſon retour il paroit tout changé,
Il brule de ſe voir par l'hymen engagé.

D'un ſemblable projet je ne faiſois que rire.
Mais comme il m'a permis de venir vous le dire,
Et de vous aſſurer qu'il ne changera point,
Je crois qu'il ne peut plus reculer ſur ce point,

PYRANTE.

C'eſt bien dit, il me craint, il m'aime, il me reſpecte,
Sa réſolution ne peut m'être ſuſpecte.
Mais dis-moi?

FRONTIN.

Quoi, Monſieur?

PYRANTE.

Je ſerois curieux.
De ſçavoir, s'il n'a point encor jetté les yeux
Sur quelque objet.....

FRONTIN.

Eh oui, c'eſt ce qui fait ſa peine.

PYRANTE.

Comment? a-t'on pour lui du mépris, de la haine?

FRONTIN.

Non, ce n'eſt point cela. La peine où je le vois,
C'eſt qu'il aime, Monſieur, deux belles à la fois.
L'un de ces deux objets eſt une jeune blonde,
Qui paroît à ſes yeux la plus belle du monde.

Et l'autre eſt une brune aux yeux vifs & perçans ;
Dont les charmes ſur lui ne ſont pas moins puiſſans.
Le ſerieux de l'une & ſa langueur touchante ;
Lui diſent qu'elle eſt tendre, & fidele, & conſtante.
Mais l'enjouement de l'autre & ſa vivacité,
Ont un attrait piquant dont il eſt enchanté.
Enfin paſſant toujours de la blonde à la brune ;
Il les veut toutes deux & n'en choiſit acune.
Et quant à moi je crois, que pour le rendre heureux,
Il les lui faudroit faire épouſer toutes deux.

MEME CARACTERE.

DORANTE *l'irréſolu.*

Quand il eſt queſtion, Frontin, de s'engager ;
Par les nœuds de l'hymen, on n'y peut trop ſonger.

FRONTIN.

Mais, ſur tout autre fait comme ſur cette affaire
Vous ne ſçavez jamais ce que vous voulez faire.
Vous rêvez ?...

DORANTE.

Après tout de l'humeur dont je ſuis ;
Je pourrai mieux qu'un autre éviter les ennuis ;

Et tous les accidens dont l'hymen nous menace,
Oui, je ſçai les moyens de parer ma diſgrace;
De faire que pour moi, l'hymen ait des douceurs.
Quand on fait un bon choix, c'eſt le lien des cœurs.
Un mari complaiſant, libéral, jeune & tendre,
Au bonheur d'être aimé peut aiſément prétendre,
Si lorſqu'il ſe marie, il poſſede le cœur,
De celle dont il veut faire tout ſon bonheur.
Son exemple eſt puiſſant ſur l'eſprit de ſa femme,
Vertueux, il ſoutient la vertu dans ſon ame.
Rempli d'égards pour elle, il en eſt reſpecté,
Fidele, il la maintient dans la fidelité.
Mille exemples enfin font aiſément connoître,
Que ſouvent les maris ſont ce qu'ils veulent être.
Malgré les mœurs du tems je veux me rendre heureux,
En bornant à ma femme & mes ſoins & mes vœux.
Et plus amant qu'époux, toujours la politeſſe
Suivra les doux tranſports de ma vive tendreſſe.
Voilà le vrai moien d'être en repos, chéri,
Et de faire au galant préferer le mari.

FRONTIN.

La choſe en ce tems ci me paroît difficile;
Quiconque y réuſſit peut paſſer pour habile;

Mais ce miracle là vous étoit réſervé.

DORANTE.

Oui, je prétends me faire un bonheur achevé.

FRONTIN.

Voyons donc maintenant à choiſir des deux belles,
Votre cœur panche-t'il également pour elles ?

DORANTE.

Si je l'en crois, Frontin, mon choix eſt déjà fait.

FRONTIN.

N'aimez-vous point Julie ?

DORANTE.

Oui, je l'aime en effet.
Son aimable enjouement me ravit & m'enchante,
Quel brillant ! quel éclat !

FRONTIN.

Elle eſt vive & piquante,
Ses yeux quoique muets demandent clairement,
Ce que ſa bouche n'oſe expliquer nettement.

DORANTE.

Je l'avoüe entre nous, dès que je l'enviſage,
Je n'ai plus de raiſons contre le mariage.

FRONTIN.

Je ſuis de même avis. Or donc ſans biaiſer,
Il faut nous dépêcher, Monſieur, de l'épouſer.

DORANTE.

M'y voilà réſolu,.... mais pourtant quand j'y
penſe,

Sa sœur est bien aimable!

FRONTIN.

Elle est d'une indolence...

DORANTE.

Tu nommes indolence un gracieux maintien,
Une douce langueur; un modeste entretien,
Tout ce qui fait enfin que l'on ne peut sans crime,
Lui refuser au moins la plus parfaite estime.
Oui, quoique malgré moi, Julie ait tous mes vœux,
Je sens qu'avec sa sœur je serois plus heureux.

FRONTIN.

Prenons donc celle-ci. *A part* Bon, le voilà qui pense.
Votre choix est-il fait?

DORANTE.

Non, je suis en balance,
Je ne sçai que résoudre & d'une & d'autre part.

FRONTIN.

Ma foi, m'en croirez-vous? Choisissez au hasard, &c.

Sc. 2. Act. 1. De l'irresolu. de Destouches.

JALOUX.

UN homme jaloux à l'excès s'expoſe à de grands tourmens.

Le Comédie offre ſur cette matiere des Tableaux fort amuſans.

UN GASCON *Embraſſant un Gentilhomme de Beauce, jaloux & brutal qui alloit ſe marier.*

Ah ! Monſieur.

LE BEAUCERON.

Et morbleu, d'où vient donc l'embraſſade ?
La peſte vous étouffe avec votre jargon.

LE GASCON.

Monſieur de Courteville....

LE BEAUCERON.

Il eſt vrai, c'eſt mon nom.

LE GASCON, *l'embraſſant bien fort.*

Vous ne connoiſſez plus vos amis.

LE BEAUCERON.

Et de grace,
Laiſſez-moi prendre haleine & vous revoir en face,
Voulez-vous m'étouffer ? enfin je vous connois.

LE GASCON.

Sans doute.

LE BEAUCERON.

Et depuis quand ?

LE GASCON.

Depuis plus de dix mois ;
Vous êtes Beauceron volontiers ?

LE BEAUCERON.

Je le pense ;

bas. C'eſt un Galant qui cherche à faire connoiſſance.

LE GASCON.

J'étois, & vous m'allez connoître aſſurément,
Capitaine & Major dans certain Régiment,
Qui paſſa l'an dernier dedans votre Village.

LE BEAUCERON.

Ah ! oui. Les grands fripons !

LE GASCON.

On fit quelque ravage ;
J'en demeure d'accord, mais je fus des premiers....

LE BEAUCERON.

Vous êtes donc, Monſieur, de ces avanturiers
De ces ames de feu, de poudre & de ſalpêtre

De ces geus avec qui chez soi l'on n'est point maître,
Qui ne suivez en tout que votre passion,
Et qui voulez par-tout être à discrétion,
Dont l'esprit emporté, comme vôtre regarde
Du noble Campagnard, la femme Campagnarde,
Qui vous apprivoisant dès la seconde fois,
Mettez effrontément un honneur aux abois;
N'employez tous vos soins qu'à gâter un ménage,
Et n'êtes point content que le mari n'enrage.

LE GASCON.

Epargnez vos amis.

LE BEAUCERON.

Apprenez que je suis
Ennnemi capital de semblables amis,
Mais enfin ditez-nous quel motif vous amene?

LE GASCON.

Je viens pour des billets * & rencontrant Climene,
J'ai pris occasion.....

LE BEAUCERON.

C'est donc assez jaser.

* *On suppose dans cette Piéce, qu'il se faisoit une Lotterie dans la maison de Climene.*

Qui vient pour des billets ne vient pas pour causer.

LE GASCON.

Morbleu, j'aime le Sexe, & ma joye est extrême
Quand je trouve.....

LE BEAUCERON.

Tout doux.

LE GASCON.

Sçachez...

LE BEAUCERON.

Sçachez vous-même ;
Si vous ne le sçavez, que vous voyez en nous,
Le Cousin de Climene & son futur époux ;
Que je me dois dans peu marier avec elle ;
Et me voir Gouverneur de cette Citadelle ;
Que je veux pour briser toute autre liaison,
Y mettre mon honneur bientôt en garnison ;
Qu'étant noble & Seigneur d'une assez belle Terre,
Mon logement doit être exempt des gens de guerre,
Et qu'enfin je prétens en cette qualité,
Que je puis faire nargue à la majorité.

LE GASCON.

Suffit je vous entends.

LE BEAUCERON.

C'eſt ce que je demande;
Cherchez fortune ailleurs.

LE GASCON.

Je le veux, c'eſt aſſez m'en dire ſur ce point.
Il ſort.

LE BEAUCERON *parlant à Climene.*

Enfin vous voulez donc en tous lieux & toujours,
De votre humeur galante entretenir le cours,
Voir toujours près de vous quelque face choquante,
Pour moi futur époux, de femme trop galante,
Et que je trouve ici toujours malgré ce rang,
Quelque nouveau tranſi qui m'échauffe le ſang,
Quelque diſeur de rien, de qui l'ame coquette
Sçache à brule pourpoint titer une fleurette,
Qui vous ſerre les mains, & qui pour mes péchés,
Vous parle inceſſamment à quatre doigts du nez.

CLIMENE.

Comme je ſuis chez moi, je crois par bienſéance,
Ne pouvoir me parer de quelque complaiſance,

Et principalement lorſque je vois des gens,
De qui la mine & l'air exigent.

LE BEAUCERON.

Je prétends
Qu'on peut payer ces gens malgré la bienſéance,
D'un adieu bien ſuccint, & d'une révérence;
Mais je vois ce que c'eſt, la Belle, vous aimez
Ces Meſſieurs à fracas, ces Galans parfumés;

Suite du même Caractère.

CLIMENE.

Ne voulez-vous ſonger qu'à me perſécuter?
Et n'être ingenieux que pour me tourmenter;
La plus rare beauté veut que l'art la ſeconde, *
Il faut être à la mode ou renoncer au monde;
Outre que je ne vois dans mon ajuſtement,
Rien que de fort modeſte, à parler franchement.
Tout vous choque & ſur tout vous voulez me contraindre.

* *Il venoit de critiquer qu'elle fut parée.*

LE BEAUCERON.

Il eſt vrai, j'ai grand tort, Couſine, de me plaindre,
Je devois, ſans troubler tantôt votre entretien,
Avec ces deux Meſſieurs paſſer ſans dire rien;
Je devois avec eux, pour flatter votre attente,
Laiſſer agoniſer votre pudeur mourante,
Et voir d'un œil tranquile & plus commode enfin,
Un reſte de vertu qui tiroit à la fin.
Je crois que ſur ce pié j'aurois l'heur de vous plaire:
Mais on en diroit trop, ſi je pouvois m'en taire,
Je ſuis ſur ce ſujet difficile à ferrer,
Et ne fais pas façon de vous le déclarer.

CLIMENE.

Des diſcours ſi piquans ont un peu trop de ſuite,
Mais ſur quoi pouvez-vous cenſurer ma conduite?
Ai-je dans mes habits rien qu'on puiſſe blâmer?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Rien dans mes discours qui vous puisse alarmer?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Rien dans l'entretien contre la bienséance?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Sur quoi fondez-vous donc tant de défiance!

LE BEAUCERON.

Voyez-vous les habits, les discours, l'entretien,
Cela, c'est quelque chose, & si cela n'est rien,
C'est votre cœur qui donne entrée à la fleurette,
C'est entre cuir & chair que vous êtes coquette,
Et je voudrois enfin, pour voir mes vœux contens,
Avec moins de dehors, avoir plus du dedans,

CLIMENE.

Je vous entends toujours plaindre de quelque chose.

LE BEAUCERON.

Je trouve auprès de vous toujours quelqu'un qui cause.

CLIMENE.

Puis-je être auprès des gens, & ne leur dire mot ?

LE BEAUCERON.

Et puis-je l'endurer ſans paſſer pour un ſot ?

CLIMENE.

La civilité veut....

LE BEAUCERON.

Afin que ſans ſurpriſe ;
L'amour de notre hymen faſſe un hymen de miſe,
Qui n'ait pour Compagnon jamais le repentir,
De mes goûts & penchans, je veux vous avertir,
Et vous pourrez compter là-deſſus : je vous aime
Trop & trop peu ; deux mots expliquent cet emblême,
Trop pour ne pas vouloir devenir votre époux,
Trop peu, pour ne vouloir que la moitié de vous.....
J ne m'en contrains guére, & même je m'en pique ;
Je ſuis ſouvent chagrin & quelquefois critique ;
Je ſuis vieux, ombrageux, d'aſſez méchante humeur,

Si je ne ſuis pas beau, je ne fais point de peur,
Mais naturellement j'ai de la défiance,
Beaucoup de jalouſie & peu de complaiſance.
Enfin mon plus beau trait, c'eſt quinze mille francs,
Que je mange ou je bois, s'il me plait, tous les ans ;
Cependant je prétends, ſi l'hymen en décide,
Etre de votre cœur ſeul pilote & ſeul guide,
Que dans votre entretien, autre que moi n'ait part,
Rendre votre air coquet un peu plus campagnard,
Et qu'en faveur des ſoins que j'ai pris pour vous plaire,
Votre amour vagabond devienne ſedentaire.
Je veux vous tenir lieu de galant, de mari,
D'Adonis, de Phœbus, de cher, de favori...
En peu de mots, voilà matiere à décider,
Vous verrez ſi cela vous peut accommoder,
Et me direz tantôt quelle eſt votre penſée.

CLIMENE.

Sans attendre....

LE BEAUCERON.

Et cela n'eſt pas choſe preſſée,
Je n'ai pas le loiſir.....

Il ſort.

Du Gentilhomme de Beauce de Montfleuri Sc. 8. Act. 3.

MEME CARACTERE.

C'eſt le tableau de toute l'agitation où doit être un homme qui étant déja extrêmement jaloux par lui-même, découvre des indices certains que la perſonne qu'il veut épouſer en aime un autre que lui.

LE BEAUCERON.

J'ai l'eſprit en ſouci de cette porte ouverte,
Et de notre portier ſur ſon lit endormi,
Peut-être que quelqu'un l'a fermée à demi,
En ſortant du logis, ou c'eſt quelque myſtère,
Il eſt nuit, & je veux me cacher & me taire,
Si l'on me croit dehors, j'en puis être eclairci,
Et voir ſans être vû ce qui ſe paſſe ici:
Quelqu'un vient, écoutons.

BEATRIX *Suivante de Climene.* *

Il eſt nuit, l'heure preſſe,

* *Elle croit n'être entendue de perſonne.*

Et

Et je crois qu'il eſt tems d'avertir ma maîtreſſe,
Et notre Beauceron pourroit bien revenir,
Climene avec Leandre a pû s'entretenir,
Depuis qu'il eſt dehors, ils n'ont bougé d'enſemble.

LE BEAUCERON *à part.*

Quoi ! Léandre eſt ceans ?

BEATRIX.

Quand un hazard aſſemble
Deux amans, que l'amour unit en même tems,
Il ſe paſſe, ma foi, des momens bien plaiſans:
On cajole, on badine, on ne ſonge qu'à plaire,
L'œil devient plus brillant qu'il n'eſt à l'ordinaire
Un certain rouge au tein donne un nouvel éclat,
On a de l'enjoûment, le ſang bout, le cœur bat.

LE BEAUCERON *à part.*

La peſte, quelle en ſçait !

BEATRIX.

Je juge par moi-même,
Du plaiſir que l'on a d'être avec ce qu'on aime,
Le Baſque & moi voyions tantôt nos feux contens,
Nous avons aſſez bien employé notre tems.

C'eſt un plaiſant Garcon, & pas un n'en approche!
Qu'il a plaiſamment fait, ce Monſieur de la Roche!
Et pour faire ſortir d'ici le Beauceron,
Qu'il a bien contrefait ſon viſage & ſon ton!

LE BEAUCERON *bas.*

Ah maſque! c'eſt donc vous qui conduiſez la barque.

BEATRIX.

Par ma foi ce Magot
Mériteroit d'avoir des cornes pour ſon lot.

LE BEAUCERON *bas.*

Avis au Lecteur.

BEATRIX.

Mais il doit ſçavoir, je penſe,
Que l'on l'a pris pour dupe, & j'en ris par avance,
Ce n'eſt qu'entre ſes dents qu'on le verra peſter,
Il eſt trop glorieux pour s'en venir vanter....
Je voudrois bien avoir le plaiſir de l'entendre,
Mais je ne vois venir Climene ni Léandre;
Allons les ſéparer, dedans cet entretien,
Il paſſeront la nuit, ſi l'on ne leur dit rien.

* *De la Lotterie où il avoit mis.*

LE BEAUCERON *seul.*

Ah ah ! chacun ici cajole à tour de rolle,
Léandre eſt ſeul auprès de Climene & le drôle
Avec ceux du logis étoit donc du complot,
Pour me faire acheter l'apparence d'un lot !
Ah megere! ah ſerpent ! oui cette fine mouche,
De l'honneur de Climene eſt la pierre de touche,
Et ne ſe défend pas de garder le manteau,
Pourvû que la traîtreſſe ait ſa part au gâteau:
Maudite Beatrix ! perte d'une famille !
Pernicieux Brulot de l'honneur d'une fille....
Quelqu'un vient, écoutons ſans qu'on nous puiſſe voir.

LEANDRE, BEATRIX, CLIMENE.

Je vois bien qu'il me faut éloigner de Climene,
Mais ſouffre en la quittant que je flatte ma peine,
Laiſſe agir mon reſpect & ma flamme en ce lieu,
Juſqu'au dernier moment de ce funeſte adieu;
Le mortel déplaiſir où cet adieu me plonge,
Me fait enviſager mon bonheur comme un ſonge:
Un demi jour a vu ſa naiſſance & ſa fin
Madame, & cet effet de mon mauvais deſtin,

Me fait appréhender de me voir plus à plaindre;
Qu'un Brutal dont l'ardeur s'efforce à vous contraindre,
Et que je percerois plûtôt de mille coups,
Que de souffrir jamais qu'il devint votre époux.

LE BEAUCERON *bas.*

Ah! le fâcheux rival.

CLIMENE.

Cette plainte m'offense,
Et mon amour vous doit tenir lieu d'assurance;
Ce Cousin de nos coups n'a pû se garantir;
Loin de s'en allarmer, il faut s'en divertir,
Flatter en le jouant notre ardeur mutuelle,
Lui faire chaque jour quelque piéce nouvelle;
C'est un Provincial épais, matériel,
Qui dupe au dernier point, se croit spirituel,
De tous autres enfin son humeur le discerne,
Et de pareils Lourdauts méritent qu'on les berne

LE BEAUCERON *bas.*

C'est encor trop d'honneur : où m'étois-je fourré?

BEATRIX.

Si j'y puis quelque chose, il doit être assuré,
Que nous le bernerons de la bonne maniere,
Et qu'à m'en divertir je serai la premiere.

LE BEAUCERON *bas.*

Je me le tiens pour dit.

CLIMENE.

C'eſt perdre en vains diſcours les momens qui ſe paſſent,
Séparons-nous, la nuit & mon devoir vous chaſſent.

LEANDRE.

Quand nous reverrons-nous?

CLIMENE.

Demain.

LEANDRE.

Où?

CLIMENE.

Dans ce lieu.

BEATRIX.

Vous le ſçaurez du Baſque.

LEANDRE.

Adieu, Madame.

CLIMENE.

Adieu.

LE BEAUCERON *ſeul.*

J'en tiens, ils ont aſſez agité la matiere;
Je ſuis pris pour un ſot de plus d'une maniere;
Je ſuis ſuffiſamment éclairci de leurs feux,
Et je ſerai cocu dès demain ſi je veux:

Je n'ai qu'à l'épouſer, c'eſt une affaire faite,
Ceci ne va pas mal. Ah petite coquette!
Vous m'en donnez d'avance, & ce cœur empaumé
Coupe le nœud d'hymen, avant qu'il ſoit formé.
Sans craindre ni prévoir ma juſte réprimande
Vous laiſſez fourager le pré que je marchande,
Et me croyez d'humeur à vous donner la main,
Quand pour moi votre honneur n'aura que du regain,
Et mon amour pour vous tiendroit encor pied ferme;
Allez, de la vertu vous n'êtes qu'un faux germe,
Vous n'êtes de l'honneur qu'un indigne avorton,
Et vous n'en connoiſſez tout au plus que le nom.
J'ai conçu pour Paris une haine mortelle,
Et mon front vient d'ici de l'échaper trop belle:
Je fuis ce maudit lieu de Coquettes farci,
Et ne ſuis plus ſi ſot que de reſter ici.
Les filles à Paris ſont pour nous trop ſçavantes;
Il faut des gens galans, pour des filles galantes;
Et je m'en tiens au nœud de conſanguinité,
Je vais dire au Pays comme l'on m'a traité.

Le Gentilhomme de Beauce de Montfleuri.

MEME CARACTERE.

Jaloux dès le jour de la nôce. Un tableau de jalousie qui paroît outré, est souvent une bonne leçon pour ceux qui ont ce défaut.

SANSSOUCI, *Valet de Mr. Vilain, Conseiller d'un Présidial.*

Je vous le dis, Monsieur, dûssai-je vous déplaire,
Votre chagrin m'étonne, & je ne puis m'en taire;
Quel déplaisir secret vous rend mortifié,
D'aujourd'hui seulement vous êtes marié.
A peine a-t'on fini cette cérémonie,
Et loin de faire honneur à votre compagnie,
Et d'aller d'un air gai répondre aux complimens,
De ce que vous avez d'amis & de parens;
Quand pour vous embrasser chacun se fait de fête,
Vous vous mordez les doigts & secouez la tête,
Et quoiqu'en votre hymen chacun prenne de part,
Vous ne prenez plaisir qu'à rêver à l'écart.

Quelque ennui pourroit-il troubler un jour de nôces ?

M. VILAIN.

Oui, morbleu je ſuis las de voir tous ces Carroſſes,
Fondre de toutes parts ici plus que jamais,
Et d'en voir débarquer des Courtiſans profés,
Dont l'abord à mes ſoins fourniſſant de matiére,
Joint au fracas de Cour, leur humeur familiere,
Et qui ſans être amis, conviés ni parens,
Accablent ma moitié de leurs ſaluts fréquens.

SANS SOUCI.

Cela n'eſt rien, Monſieur, on ne peut s'en défendre;
Cette civilité ne vous doit pas ſurprendre,
Et ce jour paſſé, rien ne combattra vos feux;
Il ne tiendra qu'à vous de vivre fort heureux,
Si-tôt que vers chez vous, vous aurez fait retraite.
Car Madame a du bien, elle eſt jeune & bien faite.
Vous, le fils d'un Marchand opulent & loyal,
Et Conſeiller de plus d'un bon Préſidial,
Rempli de gens ſçavans, qui ſur quoi qu'on conteſte,

Entendent presque tout le Code & le Digeste,
Et qui, quand il s'agit de décider un point....

M. VILAIN.

Nous ne sommes que sept qui ne l'entendons point,
Mais pour te dire tout ce qui me tient en tête,
C'est que ma femme veut, pour achever la fête,
Avoir la Comédie ici ce soir....

SANS SOUCI.

Tant mieux.

Mr. VILAIN.

Ces fadaises n'ont rien pour moi que d'ennuyeux;
Ce sont amusemens pour le Peuple stupide,
Dont la plaisanterie est toujours insipide;
De plus, la Comédie attirera ceans,
Des Masques importuns, des Coquets fainéans,
Qui croissent mon chagrin, lorsque leur joie augmente.
Ma femme à coquetter a déja quelque pente,
Et quelquefois l'appas d'un discours engageant...
Enfin il seroit bon d'épargner cet argent;
J'imagine un moyen qui pourra m'en défaire,
J'en vais dire à l'instant quatre mots à sa mere,
L'en dégoûter, de peur que si l'on la prévient,
Elle ne soit d'avis, mais je la vois qui vient.

Me. BRIONNET.

Quoi ! Monſieur, quand chacun à danſer s'étudie,
Faire le ſix derriere, & fauſſer compagnie,
Quelle raiſon vous force à vous cacher de nous ?
Allons, je veux danſer les cinq pas avec vous :
Nos Violons ſont bons, leur ſimphonie eſt douce ;
Venez, pour m'imiter, mettre bas votre houſſe ;
Mettre le monde en train de ſe bien divertir.

M. VILAIN.

S'il ſe divertit mal, Madame, il peut ſortir ;
L'hymen a ſes chagrins, & ſa cérémonie
Réduit aſſez ſouvent la joie à l'agonie,
Et nous venons de faire un terrible marché.

Me. BRIONNET.

A quoi bon ce diſcours ? en êtes-vous fâché ?
Vous, dont l'empreſſement d'entrer en ma famille,
Témoignoit tant d'amour & de ſoins pour ma fille.

M. VILAIN.

Madame, ce n'eſt pas faute d'empreſſement ;
Mais je ſuis ſon Epoux, & j'étois ſon Amant ;
Et depuis que ſur moi ce nouveau titre opére,
J'ai bien à ſoutenir un autre caractère ;

Elle eſt jeune, il pourroit n'y faire pas trop sûr,
Et ſa tête eſt un fruit qui n'eſt pas encor mur.

Me. BRIONNET.

Etre femme à quinze ans, n'eſt pas choſe nouvelle,
Quand on me maria, j'étois plus jeune qu'elle.

M. VILAIN.

Quelqu'un peut-être alors vit où la choſe alloit,
Et que dès ce tems-là votre honneur chanceloit.

Me. BRIONNET.

Mon gendre, car enfin je puis vous parler franc,
Cela ne ſied point bien aux gens de notre rang.
Uſez-en comme moi, laiſſez-la la ſatyre.
Je connois vos défauts: quelqu'un m'entend-t'il dire,
Qu'un gendre tel que vous, n'étoit pas bien mon fait,
Que vous êtes choquant, brutal & contrefait,
Que pour être cheval comme ceux que l'on guide,
Il ne vous manque rien que la ſelle & la bride;
Ce ſont des vérités, vous le ſçavez fort bien,
Cependant je les ſçai, & ſi je n'en dis rien,
Imitez ma méthode & que chacun ſe loue.

M. VILAIN.

Votre discrétion est grande, je l'avoue ;
Mais vous m'obligerez, Madame, sur ce point ;
De ne me dire plus que vous n'en parlez point :
Cependant dites-moi, si votre Comédie,
Que votre fille veut avoir, quoiqu'on en die,
Est un régal pour vous, de qui la nouveauté
Ait de quoi régaler votre caducité.

M. BRIONNET.

Pourquoi non ? quoique Vieille, il en est de risibles,
Où les plus sérieux peuvent être sensibles,
Pleines de mots plaisans....

Me. VILAIN.

Du comique, morbleu !
Du Comique chez vous? cela n'est bon qu'au feu:
Ces mots que vous nommez plaisans, sont des sottises,
Qui n'ont point pour témoins des femmes bien apprises.
Les postures des gens, leurs grimaces, leurs tons
Sont à craindre, ceans pour plus de cent raisons.

Me. BRIONNET.

Mais pourquoi ?

M. VILAIN.

Voulez-vous que je m'en désespere

Et qu'au bout de neuf mois, notre épouse très-chere,
Par les impressions que l'Esprit y reçoit,
Nous fasse des Magots comme ceux qu'on y voit.
Est-il rien si contraire aux Jeunes mariées ?

Me. BRIONNET.

Hé bien n'en ayons point, puisque c'est votre avis.

M. VILAIN.

Adieu, c'est m'obliger, je ne sçaurois m'en taire.

Les nouveaux Mariés. Interméde de la Tragédie des amours de Didon & d'Enée, de Montfleuri.

MEME CARACTERE.

Rien n'est plus ombrageux qu'un Jaloux. L'Auteur représente un homme à qui tout fait ombrage & qui ne veut lier connoissance avec personne de peur d'être trompé.

SGANARELLE. *Il se croit seul & ne voit point Valere ni Ergaste.*

N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant,
Que la corruption des mœurs de maintenant.

VALERE.

Je voudrois l'acoster s'il est en ma puissance ;

Et tâcher avec lui de lier connoiſſance.

SGANARELLE.

Au lieu de voir regner cette ſévérité,
Qui compoſoit ſi bien l'ancienne honnêteté.
La jeuneſſe en ces lieux libertine abſolue
Ne prend....

VALERE.

Il ne voit pas que c'eſt lui qu'on ſalue.

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-être eſt de ce côté ci;
Paſſons du côté droit.

SGANARELLE.

Il faut ſortir d'ici.
Le ſejour de la Ville en moi ne peut produire.
Que des.....

VALERE.

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE.

Heu? j'ai cru qu'on parloit. Aux champs graces aux Cieux,
Les ſottiſes du tems ne bleſſent point mes yeux;

ERGASTE.

Abordez-le.

SGANARELLE.

Plait-il? les oreilles me cornent.

Là tous les passe-tems des jeunes gens se bornent...

Valere salue.

Est-ce à nous ?

ERGASTE.

Approchez.

SGANARELLE.

Là nul Godelureau

Ne vient.....

Valere resalue.

Que Diable.....

Ergaste salue de l'autre côté.

Encor ? que de coups de chapeau ?

VALERE.

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être.

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALERE.

Mais quoi l'honneur de vous connoître
M'est un si grand bonheur, m'est un si doux plaisir,
Que de vous saluer j'avois un grand désir.

SGANARELLE.

Soit.

VALERE.

Et de vous venir, mais sans nul artifice ;
Assurer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE.

Je le croi.

VALERE.

J'ai le bien d'être de vos voisins.
Et j'en dois rendre grace à mes heureux destins.

SGANARELLE.

C'est bien fait.

VALERE.

Mais Monsieur, sçavez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la Cour & qu'on tient pour fideles?

SGANARELLE.

Que m'importe ?

VALERE.

Il est vrai, mais pour les nouveautés,
On peut avoir par fois des curiosités.
Vous irez voir, Monsieur, cette magnificence,
Que de notre Dauphin prépare la naissance ?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avouons que Paris nous fait part,
De cent plaisirs charmans qu'on n'a point d'autres part.
Les Provinces auprès sont des lieux solitaires,
A quoi donc passez-vous le tems ?

SCANARELLE.

A mes affaires.

VALERE.

L'eſprit veut du relâche & ſuccombe par fois,
Par trop d'attachement aux ſerieux emplois.
Que faites-vous le ſoir avant qu'on ſe retire ?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALERE.

Sans doute, on ne peut pas mieux dire,
Cette réponſe eſt juſte & le bon ſens paroît,
A ne vouloir jamais faire que ce qui plait.
Si je ne vous croiois l'ame trop occupée,
J'irois par fois chez vous paſſer l'après ſoupée.

SGANARELLE.

Serviteur. *Il ſort.*

VALERE.

Que dis-tu de ce bizard fou ?

ERGASTE.

Il a le repart bruſque & l'accueil loup garoux.

Moliere Ecole des maris.

Un homme jaloux à l'excès eſt capable d'imaginer l'expedient le plus bizarre pour s'aſſurer d'un cœur.

DAMON.

Mais de vos noirs chagrins quel peut être l'objet.

LEANDRE.

Je ſuis jaloux.

DAMON.

Jaloux?

LEANDRE.

Oui, jaloux comme un Diable.

DAMON.

De qui?

LEANDRE.

Du monde entier.

DAMON.

Le trait eſt admirable!

LEANDRE.

Je ſuis ſûr d'être aimé, mais je tremble qu'un jour.....
Souvent le mariage eſt la fin de l'amour.
Les femmes, tu le ſçais ſont foibles, inconſtantes;
On en voit tous les jours cent preuves éclatantes.
J'en ſuis frapé, je crains.... j'en mourrois de douleur,
Si je tombois, ami, dans un pareil malheur.
Car enfin mépriſant la commune méthode,
Je veux aimer ma femme & l'aimer à ma mode.
J'en veux en même tems être amant & mari,
Mais auſſi j'en veux être également chéri.
Pour ſatisfaire donc à ma délicateſſe,
Je prétends de Julie éprouver la tendreſſe;
Avant de l'épouſer je veux être certain,

Que tout autre que moi l'adoreroit en vain.
Que les plus grands efforts d'une ardente pour-
suite,
Que le brillant éclat du plus parfait mérite
Qu'en un mot il n'eſt rien qui la puiſſe engager,
Malgré le goût du ſiecle au plaiſir de changer.
Aſſuré de ſon cœur dès demain je l'épouſe.
Incertain, je me livre à mon humeur jalouſe.
Point d'hymen. Aide-moi dans dans lexecution,
D'un projet d'où dépend ma ſatisfaction,
Mon repos, mon honneur.

DAMON.

Ah! que viens-je d'entendre?
Que dis-tu? que veux-tu? que faut-il entre-
prendre?

LEANDRE.

Il me faut un Rival, & pour un tel emploi,
Ne m'eſt-il pas permis de te choiſir, dis moi?
Sur tout autre que toi ſans être témeraire,
Puis-je me repoſer du ſoin de cette affaire?
En mérite en vertu tu n'as guerre d'égal,
Et quand ma jalouſie en toi prend un Rival,
Je préſente à Julie un moyen infaillible,
De prouver que ſon cœur pour moi ſeul eſt
ſenſible.
Si près d'elle tes ſoins ne trouvent point d'ac-
cès,

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Je craindrai peu qu'un autre ait un meilleur
succés.
Feins donc d'être charmé des beautés de Julie

DAMON.

Moi, je seconderois une telle folie ?
Quitte mon cher ami, ce bizarre dessein.

LEANDRE.

Pour m'en faire changer tu parlerois en vain.
Sers-moi dans ce projet, Damon, je t'en conjure.

DAMON.

Je ne sçaurois commettre une telle imposture.
Qui? moi? j'irois d'un ton faussement langoureux,
Feindre que ta Maîtresse est l'objet de mes vœux ?
Non, à tous mes discours la vérité préside.
Je ne veux point passer pour un ami perfide ;
Et que diroit Julie apprenant mon amour,
Quand je la presserois sur un tendre retour ?
Je suis sûr que mes soins ne pourroient rien
sur elle,
Qu'elle mourroit plutôt que de t'être infidele.
Mais enfin supposons que sensible à mes vœux,
Son cœur peut balancer à choisir de nous deux.
Que ferai-je pour lors, dis-moi, te trahirai-je,
Et quand je le voudrois, Leandre le pourrai-je ?
Il faudra donc paroître au moment d'être aimé,
Trahir le même objet dont je semblois charmé.

Quel procedé honteux !

LEANDRE.

Si Julie eſt conſtante ;
Mes vœux ſerons remplis, j'aurai l'ame contente.
Si ſon cœur peut changer je perdrai ſans douleur,
Un infidele objet qui feroit mon malheur.

DAMON.

Cela tournera mal, de ce que tu médites,
Ami, pour toi, pour moi, j'aprehende les ſuites.

LEANDRE.

Oh ventrebleu c'eſt trop raiſonner ſur ce point,
Je vous crus mon ami, mais vous ne l'êtes point.
Quoi! loin de vous prêter à guérir ma foibleſſe.

DAMON.

Tu le veux donc ? je cede au déſir qui te preſſe.
Je vais pour te ſervir employer tous mes ſoins,
Je n'épargnerai rien, mais ſouviens-toi du moins,
Des efforts que j'ai faits pour ſauver à Julie,
Cette outrageante épreuve où la met ta folie.

Sc. 6. Act. 1. Du curieux impertinent de Deſtouches.

Il eſt bon d'apprendre au Lecteur que le fruit de ce bizarre deſſein fut que Damon ſe fit aimer tout de bon de Julie & l'épouſa.

JALOUSIE.

Tous les mouvemens de jalouſie ne ſont pas blâmables. Il eſt des circonſtances où ils ne peuvent que plaire à l'objet aimé.

ROSALIE.

Vous vous fâchez je croi ?

DARVIANE.

J'ai tort d'être ſenſible,
Et de ne pas avoir cet air toujours paiſible.
Qui montre que pour vous tout eſt indifférent.
Ah! je n'en connois pas de plus déſeſpérant.

ROSALIE.

L'égalité d'humeur fut toujours mon partage.

DARVIANE.

Je ne ſuis pas jaloux d'un ſi triſte avantage :
Si pour vous c'en eſt un quand à moi je le fuis,
Plus je ſens vivement plus je ſens que je ſuis.
L'égalité d'humeur vient de l'indifférence,
Et quoique vous puiſſiez dire pour ſa défenſe,
L'inſenſibilité ne ſçauroit être un bien.
Quoi ! jamais n'être ému, n'être affecté de rien ?
Reſter au même point tout le tems de ſa vie,
Tandis qu'autour de nous, tout change, tout varie ;

Borner ou pour mieux dire anéantir son goût,
Ne voir, ne regarder, & n'envisager tout,
Qu'avec les mêmes yeux, & sous la même forme,
N'avoir qu'un sentiment, qu'un plaisir uniforme,
Etre toujours soi-même ? y peut-on résister ?
Est-ce là vivre ? non, c'est à peine exister.

ROSALIE.

Ainsi votre bonheur est grand.

DARVIANE.

Il devroit l'être,
Enfin je vais partir.

ROSALIE.

Je vous ai fait connoître.
Qu'il le faut.... mais quel est l'état où je vous vois ?
Vous ne me quittez pas pour la premiere fois.
Et vous n'avez jamais eu tant d'inquietude.

DARVIANE.

Hélas ! je vous laissois dans une solitude,
Où vos charmes naissans par moi seul adorés,
De tout ce qui respire étoient presque ignorés.
A ma conquête alors l'amour bornoit les vôtres,
Grands Dieux ! que ce départ est différend des autres ?
Vous restez à Paris. Déjà de tout côté,

On va ſemer le bruit que fait une beauté.
Et ſur quoi voulez-vous que mon repos ſe fonde ?
Je vous vois mille Amans.

ROSALIE.

Qui ſont-ils ?

DARVIANE.

Tout le monde.

ROSALIE.

Mais encore il faudroit me nommer....

DARVIANE.

Eh ce ſont,
Tous ceux qui vous ont vûe & ceux qui vous verront.
Paroîtrez-vous toujours ſurpriſe d'être aimée ?
Ou n'y ſeriez-vous pas encore accoûtumée ?
Apprenez que vos yeux en ſçavent plus que vous,
Vous leur laiſſez parler un langage ſi doux,
Ils ſçavent regarder d'une façon ſi tendre,
Qu'on croit être bientôt en droit de les entendre
Chacun de vos regards paroît un ſentiment,
Qui ſemble autoriſer les déſirs d'un amant.
Mais de ceux que l'amour a mis ſous votre loi,
Vous n'avez jamais ſçu déſeſpérer que moi.

ROSALIE.

Qui vous force à ſouffrir un ſi doux eſclavage ?

DARVIANE

DARVIANE.

Vous à qui l'on ne peut ceſſer de rendre hommage.

ROSALIE.

Que vous ai-je promis ? oſez le reclamer.

DARVIANE.

Ne s'engage t'on pas quand on ſe laiſſe aimer ?

ROSALIE.

Ainſi vous m'apprenez d'une façon diſcrete,
Que naturellement je ſuis un peu coquette.

DARVIANE.

Ah ! ſi vous vouliez l'être il ne tiendroit qu'à vous.

ROSALIE.

Eh ! n'eſt-ce point auſſi que vous ſeriez jaloux ?

DARVIANE.

Qui ſuis-je donc pour être exempt de jalouſie,
Mais la mienne bien loin d'être une freneſie,
N'eſt qu'un ſentiment vif & toujours animé,
Par la crainte de perdre un objet trop aimé.

ROSALIE.

A de fauſſes terreurs, tout vous ſert de matiere,
Vous voulez occuper mon ame toute entiere ;
Chez vous l'inquietude eſt dans ſon élément,
On n'a jamais été plus injuſte en aimant.
En croyant pénétrer le fond de ma penſée,

Helas! combien de fois m'avez vous offenſée?
L'amour dans votre cœur eſt toujours en courroux.

DARVIANE.

Ah! vous me trahirez, je le ſçais mieux que vous.

ROSALIE.

De part & d'autre enfin, laiſſons-là le reproche.

Sc. 5. Act. 1. De Melanide de la Chauſſée.

JEUNES GENS.

Jeune homme poli & rempli de ſentimens d'honneur. Ses manieres. Son langage.

Dans la Scene ſuivante on verra le caractere d'un jeune homme bien né & qui a de la politeſſe. Les jeunes gens devroient ſe convaincre qu'avec la politeſſe ils ſe concilient l'amitié & l'eſtime des hommes, titre néceſſaires pour s'avancer dans le monde, on leur tient déjà compte des dons de la nature qui ne leur ont rien couté & de l'agrément que porte avec ſoi la jeuneſſe, s'ils joignent à ces avantages de la politeſſe, de la douceur, de la prévenance & des ſentimens élevez, ils ſont

preſque aſſurez de gagner les cœurs, & quelque chemin qu'ils prennent dans le monde, on eſt charmé de pouvoir contribuer à leur avancement.

Avant de raporter cette Scene il eſt néceſſaire d'en expoſer le ſujet au Lecteur.

UN Payſan avec ſa femme s'étoient chargés de la nourriture de l'enfant d'un riche négociant qui alloit faire un long voyage en Amerique. Cet enfant parvenu à l'âge de quinze ans ſe ſentant d'autres inclinations que celles d'un Payſan, s'échapa d'eux, ſe mit dans le ſervice & par ſa bonne conduite parvint juſqu'à la majorité d'un Régiment. Thibaut & ſa femme profitant de ſon abſence, formerent le deſſein de ſubſtituer en ſa place un fils qu'ils avoient & du même âge que celui du Négociant. Or il arriva que le pere étant de retour d'Amérique & le fils de l'armée ſe rendirent à Paris. L'un pour revoir ſon fils à qui il avoit donné en partant le nom de Vicomte, & l'autre pour revoir Thibaut & ſa femme qu'il croioit être ſes pere & mere. Il eſt encore bon de ſçavoir que

Thibaut avoit fait prendre le nom de Vicomte à son propre fils, voulant le faire passer pour fils de ce Négociant & qu'il l'avoit amené de son Village à Paris; Almédor (*c'est le nom du Négociant*) lui ayant écrit qu'il vouloit voir son fils.

THIBAUT.

Saluez Monsieur votre pere, Monsieur le Vicomte.

LE VICOMTE *avec l'air & la mine d'un lourdaut & d'un vrai Payſan.*

Serviteur mon * Pere, non, à propos, vous n'êtes pas mon pere.

ALMEDOR *indigné de ſa balourderie.*

Je rougis de l'être.

LE VICOMTE.

Vous êtes, Monsieur, (*à Thibaut.*) n'est-ce pas mon pere?

THIBAULT.

Il m'appelle toujours ainsi par amitié.

LE VICOMTE.

Eh bien, mon pére m'a échapé, n'ai-je pas

* *Il veut dire qu'il auroit dû dire Monſieur, & non pas mon, pere & d'ailleurs il ſçavoit qu'Almedor n'étoit pas ſon pere, mais il avoit promis le ſecret à ſes vrais pere & mere.*

dit auſſi Monſieur, je ſçais bien que je ſuis Vicomte une fois, & que je dois parler comme le beau monde; tatigué, on ne fait ici que me tarabuſter ſur tout; je n'ai jamais eu tant de peine dans notre ferme.

ALMEDOR.

Ah! Madame Thibaut, Madame Thibaut, vous avez eu plus de ſoin de cette ferme que de ce malheureux.

THIBAUT.

Vous m'aviez tant recommandé de cacher qu'il fut votre Fils, que je ne pouvois mieux m'y prendre, il eſt encore jeune, nous en ferons comme de vos terres, & je lui donnerai tant de façons.....

LE VICOMTE.

Ah! mordienne, je commence à être las de celles qu'on me donne depuis que je ſuis ici, j'aimerois mieux être chez nous à mener une de nos charuës.

ALMEDOR.

Quelles inclinations baſſes! mais que cherche ici ce jeune Cavalier? Qu'il a bonne mine!

THIBAUT.

C'eſt Clitandre, la peſte te creve.

CLITANDRE.

Ah mon pere! que je ſuis heureux de vous trouver.

ALMEDOR.

C'eſt votre fils ; Monſieur Thibaut, que vous êtes heureux.

CLITANDRE *à Almedor.*

Monſieur, l'empreſſement que j'avois de ſaluer mon pere, m'a empêché de m'appercevoir qu'il avoit l'honneur d'être avec vous, je ne ſerois pas entré comme j'ai fait, & je ſçais trop le reſpect que je vous dois.

ALMEDOR.

Qu'il a bonne grace !

LE VICOMTE.

Vous parlez de moi, pas vrai? tout le monde me trouve bien avec cet habit.

THIBAUT.

Qu'il eſt venu à la malheure!

CLITANDRE.

J'avois à parler à mon pere d'une affaire preſſante, & dans laquelle il s'agit de mon établiſſement? mais j'attendrai, Monſieur qu'il ait reçu vos ordres, je me retire.

THIBAUT.

Oui, vous ferez bien, ne revenez qu'après le mariage de Monſieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

C'eſt moi, voyez-vous, qui ſuis Monſieur le Vicomte.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis, Monsieur.

Il fait une révérence & veut se retirer.

ALMEDOR.

Attendez, s'il vous plaît, Monsieur, vous pouvez dire à votre pere ce que vous souhaitez, je serai bien aise d'y être présent; j'ai toujours eu de l'amitié pour lui, il est bien heureux d'avoir un fils de votre mérite.

THIBAUT *au Vicomte.*

Retire-toi, donc Misérable, tu paroîtras encore plus sot auprès de Clitandre.

ALMEDOR.

Quelle différence entre ces deux jeunes gens; allons, Monsieur, ouvrez-vous à Monsieur votre pere, ne vous contraignez pas & regardez-moi comme un homme qui prend intérêt à tout ce qui vous touche.

CLITANDRE.

Puisque vous me l'ordonnez, Monsieur, je ne dois plus craindre que mon pere le trouve mauvais.

ALMEDOR.

Non, & si vous avez quelque chose à lui demander, je me servirai de l'autorité que j'ai sur lui pour vous le faire obtenir.

CLITANDRE.

Il eſt vrai que ſi je manquois une occaſion ſi favorable à mon avancement, je ſerois long-tems à la retrouver.

THIBAUT.

Monſieur a bien affaire de cela, parce qu'il eſt bon, faut-il que vous ſoyez indiſcret? allez, allez, quoiqu'il vous diſe, prenez mieux votre tems.

ALMEDOR *à Thibaut.*

Non, vous dis-je, mon cœur me parle pour lui. Vous ne devriez pas traiter ſi durement un auſſi galant homme; ah que mon fils ne lui reſſemble-t'il? (*à Clitandre.*) Courage, Monſieur, parlez hardiment, je me doute à peu près de quoi il s'agit. Les jeunes gens ont des beſoins, ſur-tout ceux qui ſont dans le ſervice.

CLITANDRE.

C'eſt la vérité, Monſieur, & je viens dire à mon pere, que j'ai un beſoin preſſant de deux cens piſtoles.

THIBAUT.

Deux cent piſtoles! Et d'où diantre veut-il que je les tire?

CLITANDRE.

Hélas, mon pere, je ne vous ai rien couté depuis mon enfance; ce que je vous demande eſt non-ſeulement pour mon établiſſement préſent, mais encore un dégré pour me faire monter peut-être a la plus haute fortune. Ce que j'ai fait dans le ſervice, je le dois plus à mon étoile qu'à mon mérite. Il y a trois ans au moins que je ſuis Major de mon Régiment; le Lieutenant-Colonel eſt vieux & caſſé, il conſent de ſe retirer, moyénant quatre cent piſtoles que je lui donnerai, & c'eſt un accommodement dans lequel mon Colonel veut bien entrer pour l'amour de moi: tous mes camarades le ſouhaitent, ils m'aiment &.....

THIBAUT.

Vous ennuyez Monſieur

ALMEDOR.

Bien loin de m'ennuyer, Monſieur, je ſuis charmé de vous entendre; continuez de grace.

CLITANDRE.

Enfin il s'agit de ma fortune: à quel autre puis-je avoir recours qu'à vous, mon pere? Tant que j'ai cru avoir un frere, je ne vous ai point été à charge, mais à préſent que vous n'avez d'autres enfans que moi, qui (j'oſe me

flatter) ne vous fais point de déshonneur, faites un petit effort, de grace, & ne me refusez pas les deux cens piſtoles que je vous demande.

THIBAUT.

Comme il parle de deux cens piſtoles ! ſçais-tu qu'après avoir payé la taille, on ne les trouveroit pas dans toute la Paroiſſe ?

ALMEDOR.

Il me touche. Que n'a-t'il un pere comme moi ?

CLITANDRE.

Je vous en conjure, mon pere, de quatre cens piſtoles dont j'ai beſoin, je ne vous en demande que la moitié, je ferai l'autre de ce que je puis avoir de trop dans mon équipage.

ALMEDOR.

Quelle diſcrétion pour un homme de ſon âge !

CLITANDRE.

Voyez, s'il vous plait, ou cela me mene ? j'ai de l'ambition, j'aime le ſervice, & quand je n'eſpererois pas parvenir à quelque degré plus élevé, je n'en ſervirois pas le Roi avec moins de fidélité & d'exactitude, mais ce ne ſeroit pas, je l'avoue, avec le même plaiſir.

ALMEDOR.

Se peut il que ces beaux ſentimens ſoient dans le fils d'un Payſan, & que le mien en ait de ſi bas?

CLITANDRE.

Puiſque Monſieur me le permet, ſouffrez que je vous attendriſſe. Mon pere, deux cens piſtoles pour me faire Lieutenant-Colonel.

THIBAUT.

Je ne ſerois pas en état de t'en donner vingt; quand ce ſeroit pour te faire Connêtable.

CLITANDRE.

Monſieur vous avez eu la bonté de me promettre que vous employeriez votre autorité en ma faveur.

ALMEDOR.

Je ferai bien plus, Monſieur. Oh, ça Thibaut, Vous dites donc que vous n'êtes pas en état de donner deux cens piſtoles à votre fils?

THIBAUT.

Je n'ai été que votre Fermier en honnête homme, & vous me parlez comme ſi j'avois été votre Intendant.

ALMEDOR.

Je veux croire que vous n'avez pas cet ar-

gent, mais ne ſerez-vous pas bien aiſe que quelqu'un vous le prête ?

THIBAUT

Non, ma foi, ce ſeroit comme dit l'autre, J'avions emprunté, fallit rendre.

ALMEDOR.

En verité, vous êtes trop dur, Thibaut, n'avez-vous pas de honte que l'on ſoit plus attendri que vous pour votre fils ?

THIBAUT.

Chacun a ſes raiſons, vous ne connoiſſez pas le garniment comme moi.

ALMEDOR.

Eh bien je ſçai quelqu'un qui vous prêtera cet argent ſans billet, & même ſans exiger de vous que vous le rendiez ſi vous ne voulez.

THIBAUT.

A la bonne heure, permis, comme on dit au Suppliant de faire le fat à ſes dépens.

ALMEDOR.

Monſieur, pour vous témoigner l'eſtime que j'ai conçue pour vous, je vous prie de conſentir à ce que je vais faire.

CLITANDRE.

Je ſuis prêt à vous obéir aveuglément.

ALMEDOR.

Vous vous feriez quelque délicateſſe de recevoir cet argent de ma main, trouvez bon que j'en faſſe préſent à Thibaut, à condition qu'il vous le donnera ſur le champ en ma préſence. J'ai heureuſement ſur moi dans cette bourſe quatre cens piſtoles, je vous les donne; Thibaut donnez-les tout à l'heure à votre fils. Allez, Monſieur, conclure l'affaire de votre Lieutenance-Colonelle, & gardez le ſurplus de votre équipage.

CLITANDRE.

Ah, Monſieur, quel excès de généroſité! un ſentiment ſecret que je ne puis démêler, quelque choſe de plus fort que la fierté & la délicateſſe que j'ai éprouvé toute ma vie, m'emche de me refuſer à vos bontés. Je les accepte donc, Monſieur, mais avec des tranſports infiniment au-deſſus de ceux de la reconnoiſſance ordinaire: permettez-moi ſeulement, je vous en ſupplie, d'y mettre une condition. Je me flatte, Monſieur, de me conduire de façon à être bientôt en état de vous rendre cette ſomme, & quoique j'eſpere m'acquitter inceſſamment avec vous, cela n'empêchera pas que

je ne demeure pénétré toute ma vie de votre procédé.

ALMEDOR.

Il a bien fait de sortir, j'étois trop attendri, & il me semble qu'il entraine mon cœur avec lui. Ah l'honnête homme! l'aimable homme! quelles manieres! Vous n'êtes guére bon pere, au moins, Thibaut, de le traiter comme vous faites, & vous méritez aussi peu de l'avoir pour fils, que mon malheureux fils de m'avoir pour pere.

THIBAUT.

Si vous me connoissiez! Monsieur, vous verriez que je ne suis pas si mauvais pere que vous croyez.

Sc. 5. Act. 1. de la force du sang de Brueys.

MEME SUJET.

LE VICOMTE.

Ah palasangué, vous ne me retiendrez pas; je veux parler, moi.

il tombe.

CLITANDRE *le relevant.*

Ah! Monsieur, n'êtes-vous point blessé?

ALMEDOR.

Qu'il eſt généreux !

LE VICOMTE.

Qu'eſt-ce que cela vous fait ? mêlez-vous de vos affaires ; eſt-ce que je ne ſçai pas bien me tenir ſur mes jambes ? Jarni.

ALMEDOR.

Il eſt ſot & brutal ; que je ſuis malheureux !

LE VICOMTE.

Mordienne, je viens vous dire que vous n'avez qu'à épouſer votre Angelique, j'aime mieux le petit doigt de Liſette que toute ſa perſonne.

ANGELIQUE.

Belle déclaration !

ALMEDOR.

Ah c'eſt trop de ruſticité, Maraud, vous me pouſſez à bout. (*à Accurſe pere d'Angelique*) Monſieur je vous demande pardon, je vous ferai toute ſorte de ſatisfaction (*à Clitandre*) & vous, Monſieur, vous ſerez auſſi content de moi a votre tour ; mais auparavant, permettez que je me ſatisfaſſe ici moi-même en préſence de tout le monde. Hola, Thibaut.

THIBAUT.

Monsieur

ALMEDOR.

Faites-moi venir tout à l'heure cet homme de Brest, qui doit partir dès ce soir pour aller aux Indes.

THIBAUT.

Et pourquoi si vite cet homme de Brest ?

ALMEDOR.

Je veux qu'il emmene avec lui ce malheureux, & qu'il le laisse aux Indes.

THIBAUT *bas.*

Notre fils aux Indes !

ACCURSE.

Ah mon ami, cela est par trop rude.

LE VICOMTE.

Est-ce bien loin de notre ferme ?

ALMEDOR.

Allez donc vite le chercher, il sera sot tant qu'il lui plaira dans un autre monde.

Me. THIBAUT *bas.*

Mon cher Colas en l'autre monde.

ACCURSE.

Cela est violent.

ALMEDOR.

Je ne le verrai plus ; aussi bien je ne me suis

jamais senti pour lui aucune tendresse, & je ne puis me persuader qu'il soit mon fils. (*à Thibaut*) Vous êtes encore là Maraud ?

THIBAUT.

Monsieur.

ALMEDOR.

Je ferai mieux d'aller moi-même le lui remettre entre les mains. Allons suivez-moi, Misérable.

LE VICOMTE.

En l'autre monde ? jarnigué je n'irai pas. (*à Thibaut.*) Parlez-lui donc, ou je dirai tout.

ALMEDOR.

Si vous ne me suivez pas, je vais vous faire enlever.

THIBAUT *bas.*

Ah je suis perdu !

LE VICOMTE.

Oh tatigué, je n'y veux pas aller, moi, en l'autre monde, envoyez y votre fils, si vous voulez.

ALMEDOR.

Que veut-il dire ?

LE VICOMTE.

Je veux dire moi, que je suis fils de mon

pere, moi, & que je n'irai pas en l'autre monde.

ALMEDOR.

Ah vous réſiſtez ? c'eſt trop de patience ; Hola mes Gens, Lindoſtan, Viſapour, Bengala ; liez & garrotez moi ce malheureux.

THIBAUT & ſa Femme *à genoux.*

Monſieur nous vous crions merci, ce ſot-là eſt notre fils.

ALMEDOR.

Votre fils ? Eh ! miſérable, qu'avez vous fait du mien ?

THIBAUT.

Le voilà, Monſieur.

CLITANDRE.

Qu'entens-je ?

ALMEDOR *courant l'embraſſer.*

Ah ! mon fils ! la force du ſang ne s'eſt jamais démentie en moi. Miſérables !

CLITANDRE.

Trouvez bon, Monſieur, que la premiere grace que je vous demande en qualité de votre fils ſoit le pardon de ces malheureux.

ALMEDOR.

Je n'attendois pas moins de votre généroſité.

CLITANDRE *à Accurſe.*

Puiſque j'ai le bonheur d'être le véritable fils de votre meilleur ami, voudrez-vous bien, Monſieur, avoir pour moi le mêmes bontés que vous aviez pour ſon fils, ſuppoſé.

ACCURSE.

Monſieur, ce n'eſt plus bonté, ni complaiſance, & je ne ſçaurois faire un plus digne choix pour ma fille.

LE VICOMTE.

Je ne ſommes donc plus, Vicomte, mordienne, je ne me ſoucierois de l'être que pour faire Mademoiſelle Liſette Vicomteſſe.

ALMEDOR.

Eh bien je vous marie enſemble, & lui donne la ferme pour ſa dot.

LISETTE.

Grand merci, Monſieur. Viens mon pauvre Colas, tu vaux mieux qu'un Vicomte, pour entretenir la paix du ménage.

Sc. dern. De la force du ſang de Brueys.

JOUEUR.

Son portrait dans le tems qu'il eſt heureux au jeu.

La repréſentation des paſſions eſt offerte aux Spectateurs, pour leur faire voir les excès où elles portent : la paſſion du jeu a cela de propre, qu'elle ne connoît point de bornes ; le ſuccès ne fait que l'enflamer davantage.

VALERE *entre en comptant beaucoup d'argent dans ſon chapeau.*

Mille deux cens cinquante.

HECTOR. *Valet de Valere, continuant de lui rendre compte de ce qui s'eſt paſſé.*

La flotte eſt arrivée avec nos gallions,
Cela va diablement hauſſer nos actions,
J'ai vû pareillement par votre ordre Angelique,
Elle m'a dit...

VALERE *penſant à ſon jeu.*

Morbleu, ce dernier coup me pique,
Sans les cruels revers de deux coups inouis,
J'aurois encor gagné plus de deux cent Louis.

HECTOR.

Cette fille, Monsieur, de votre amour est folle.

VALERE *à part.*

Damon m'en doit encor deux cens sur ma parole.

HECTOR *le tirant par la manche*

Monsieur, écoutez moi, calmez un peu vos sens,
Je parle d'Angelique, & depuis fort long-tems.

VALERE.

Ah d'Angelique! & bien comment suis-je avec elle?

HECTOR.

On n'y peut être mieux; ah, Monsieur, qu'elle est belle!
Et que j'ai de plaisir à vous voir racroché.

VALERE.

A te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

HECTOR.

Comment! quelle froideur s'empare de votre ame,
Quelle glace! tantôt vous étiez tout de flamme,
Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour,
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour
Vous vous sentez en fond, *ergo*, plus de maitresse.

VALERE.

Ah! juge mieux, Hector, de l'amour qui me
presse.
J'aime autant que jamais. Mais sur ma passion
J'ai fait en te quittant quelque réflexion,
Je ne suis point du tout né pour le mariage :
Des parens, des enfans, une femme, un mé-
nage,
Tout cela me fait peur, j'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALERE.

Hector, en vérité!
Il n'est point dans le monde un état plus ai-
mable
Que celui d'un Joueur; sa vie est agréable,
Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nou-
veaux;
Comédie, Opera, bonne chère, Cadeaux;
Il traîne en tous les lieux la joye & l'abon-
dance,
On voit regner sur lui l'air de magnificence,
Tabatiere, Bijoux, sa poche est un trésor,
Sous ses heureuses mains le cuivre devient Or.

HECTOR.

Et l'Or devient à rien.

VALERE.

Chaque jour mille Belles,
Lui font la Cour par lettre: & l'invitent chez elles,
La porte à ſon aſpect s'ouvre à deux grands battans,
Là vous trouvez toujours des gens divertiſſans,
Des femmes qui jamais n'ont pû fermer la bouche,
Et qui ſur le prochain vous tirent à cartouche;
Des oiſifs de métier, & qui toujours ſur eux,
Portent de tout Paris le lardon ſcandaleux
Des Lucreces du tems; là, de ces filles veuves,
Qui veulent impoſer & ſe donner pour neuves,
De vieux Seigneurs toujours prêts à vous cajoler.
Des Plaiſans qui font rire avant que de parler:
Plus agréablement peut-on paſſer la vie?

HECTOR.

D'accord, mais quand on perd, tout cela vous ennuye.

VALERE.

Le jeu raſſemble tout, il unit à la fois,
Le turbulent Marquis, le paiſible Bourgeois.
La femme du Banquier dorée & triomphante,
Coupe orgueilleuſement la Ducheſſe indigente.

Là sans distinction, on voit aller de pair,
Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair;
Et quoiqu'un sort jaloux nous ait fait d'injustices,
De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant
Vous voilà donc en grace avec l'argent comptant,
Tant mieux pour se conduire en bonne politique,
Vous devriez retirer le portrait d'Angelique.

VALERE.

Nous verrons.

HECTOR.

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages;
S'il vous plaisoit du moins de me payer mes gages.

VALERE.

Quoi je te dois...

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous;
Je n'ai pas en cinq ans encor reçu cinq sous.

VALERE.

Mon pere te payra : l'article est au Mémoire.

HECTOR.

HECTOR.

Votre pere ? ah, Monſieur, c'eſt une mer à boire.

Sc. 5. Act. 3. du Joueur.

JOUEUR,

Lorſqu'il a perdu au jeu.

L'exemple d'un Joueur lorſqu'il a perdu tout ſon bien fait comprendre que les hommes portent tôt ou tard la peine des excès dans leſquels leurs paſſions les ont fait tomber.

VALERE.

Non, l'enfer en courroux & toutes ſes furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries,
Je te loue ; ô deſtin de tes coups redoublés,
Je n'ai plus rien à perdre, & tes veux ſont comblés,
Pour aſſouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien ſur moi, cherche une autre victime,

HECTOR.

Il eſt ſec.

VALERE.

Des ſerpens mon cœur eſt dévoré ;

Tout semble en un moment contre moi conjuré ;

Il prend Hector à la gorge.

Parle, as-tu jamais vû le sort & son caprice,
Accabler un Mortel avec plus d'injustice,
Le mieux assassiner ? perdre tous les partis,
Vingt fois le coupe-gorge & toujours premier pris !
Réponds-moi donc bourreau ?

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

VALERE.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
Sort cruel ! ta malice a bien sçu triompher ;
Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer,
Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre,
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou,
Dont vous puissiez, Monsieur, acheter un licou :
Voudriez-vous souper ?

VALERE.

Que la foudre t'écraſe,
Ah ! charmante Angelique, en l'ardeur qui m'embraſe,
A vos ſeules bontés je veux avoir recours,
Je n'aimerai que vous, m'aimerez-vous toujours ?
Mon cœur dans les tranſports de ſa fureur extrême,
N'eſt point ſi malheureux, puiſqu'enfin il vous aime.

HECTOR.

Notre bourſe eſt à fond, & par un ſort nouveau,
Notre amour recommence à revenir ſur l'eau.

VALERE.

Calmons le déſeſpoir où la fureur me livre ;
Approchez ce fauteuil, va me chercher un Livre.

HECTOR.

Quel Livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALERE.

Celui qui te viendra le premier ſous ta main,
Il m'importe peu, prends dans ma Bibliothéque.

HECTOR.

Voilà Seneque.

VALERE.

Lis.

HECTOR.

Que je liſe Seneque?

VALERE.

Oui, ne ſçais-tu pas lire?

HECTOR.

Eh! vous n'y penſez pas.
Je n'ai lu de mes jours que dans des Almanachs.

VALERE.

Ouvre & lis au hazard.

HECTOR.

Je vais le mettre en piéces.

VALERE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

CHAPITRE VI.

Du mépris des richeſſes.

La fortune offre aux yeux des brillans menſongers,
Tous les biens d'ici bas ſont faux & paſſagers;
Leur poſſeſſion trouble, & leur perte eſt légère,
Le ſage gagne aſſez quand il peut s'en défaire;
Lorſque Seneque fit ce Chapitre éloquent,
Il avoit comme vous, perdu tout ſon argent.

VALERE *se levant.*

Vingt fois le premier pris ! dans mon cœur il
s'éleve,
De mouvemens de rage, (*Il s'assied*) allons
poursuis, acheve.

HECTOR.

L'Or est comme une femme, on n'y sçauroit tou-
cher,
Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher,
L'un & l'autre en ce tems si-tôt qu'on les manie
Sont deux grands remoras pour la Philosophie.
N'ayant plus de Maîtresse, & n'ayant pas un sou;
Nous philosopherons mainenant tout le sou.

VALERE.

De mon sort desormais vous serez seule ar-
bitre,
Adorable Angelique. Acheve ton chapitre.

HECTOR.

Que faut-il....

VALERE.

Je bénis le sort & ses revers;
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos
fers.
Finis donc.

HECTOR.

Que faut-il à la nature humaine!

Moins on a de richeſſe, & moins on a de peine,
C'eſt poſſeder les biens, que ſçavoir s'en paſſer.
Que ce mot eſt bien dit, & que c'eſt bien penſer!
Ce Seneque, Monſieur, eſt un excellent homme,
Etoit-il de Paris?

VALERE.

Non il étoit de Rome.

Dix fois à Carte triple être pis le premier!

HECTOR.

Ah! Monſieur, nous mourrons un jour ſur un fumier.

VALERE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre,
J'ai cent moyens, tous prêts pour m'empêcher de vivre,
La riviere, le feu, le poiſon & le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, Monſieur, chanter un petit air,
Votre maître à chanter eſt ici; la muſique
Peut-être calmeroit cette humeur frenétique.

VALERE.

Que je chante?

HECTOR.

Monſieur.

VALERE.

Que je chante bourreau ?
Je veux me poignarder ; la vie eſt un fardeau,
Qui pour moi déſormais devient inſupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable,
Qu'un Joueur eſt heureux, ſa poche eſt un tréſor,
Sous ſes heureuſes mains le cuivre devient or,
Diſiez-vous.

VALERE.

Ah ! je ſens redoutable ma colere.

Sc. 10. *Act.* 4. *Joueur de Regnard.*

JUSTICE.

SUPPOTS DE JUSTICE.

Il en eſt qui prévariquent dans leurs fonctions. C'eſt ſouvent ſous les yeux de la Juſtice que ſe conſomment les plus grandes injuſtices.

LE PRESIDENT.

Ça, Maître Iſcariot. Or ſus, ne vous déplaiſe,
Nous ſommes ſeuls ici, convenez tout de bon?

Que vous êtes, mon cher, un ſignalé fripon.

ISCARIOT.

Ah, ah, Monſeigneur veut ſe divertir, je penſe.

LE PRESID. ARISTE.

Point du tout ; je vous parle en bonne conſcience.

ISCARIOT.

Monſeigneur, ſauf reſpect, je vous crois dans l'erreur.

ARISTE.

Je ſçai, ce que je dis, Monſieur le Procureur,
Vous êtes un fripon. J'en ai preuve certaine,
Et quand il vous plaira, pour vous tirer de peine,
Je vous en ferai voir ſur des faits très-conſtans,
De quoi vous faire pendre en quinze jours de tems.

ISCARIOT.

J'ai toujours exercé ma charge en galant homme,
Et pour homme de bien par-tout on me renomme :
Perſonne n'a jamais attaqué mon honneur.

ARISTE.

Mais ſi je l'attaquois par hazard.

ISCARIOT.

Monſeigneur,
Je crois votre Grandeur trop honnête & trop bonne,
Pour vouloir, ſans ſujet, faire tort à perſonne :
Quand on fait ſon devoir....

ARISTE.

Son devoir malheureux ?
Appellez-vous devoir le miniſtère affreux,
D'un monſtre qui ſe fait comme vous un commerce,
De vendre ſa Partie à la Partie adverſe ;
De retenir chez lui, ſous de feintes raiſons,
Les titres & Contrats des meilleures Maiſons,
Pour leur faire approuver le poignard ſur la gorge,
L'État exorbitant des Comptes qu'il leur forge,
Qui ne rend rien qu'à force, & que le plus ſouvent,
Trafique nos papiers, les ſupprime ou les vend ;
Ou qui nous ſuppoſant, après de longs ſilences,
Des liſtes d'Ecriture & de fauſſes dépenſes,
Nous fait ſouvent ſauter nos terres pour défrais,

Qui nous ſont inconnus, & qu'il ne fit jamais,
Ce ſont là de vos faits, Monſieur, le galant homme,
Que pour homme de bien en tous lieux on renomme ;
Et c'eſt ce qu'on pourra peut-être au premier jour,
Vous faire confirmer par Arrêt de la Cour.

ISCARIOT.

Si j'ai pu m'oublier dans ces cas d'importance,
Ce ſera par hazard ou par inadvertance,
Car pour le fonds du cœur.

ARISTE.

Mon ami, croyez-moi,
Quand vous vous oubliez, vous ſçavez bien pourquoi ;
Mais au Cenſeur public laiſſant cette matiere,
Je veux bien de ma part vous faire grace entiere,
Et vous donner encor par pure charité,
Le tems de devenir homme de probité,
Pourvû que ſans retour, feinte ni politique,
Par votre bouche ici la vérité s'explique.

TAPINOIS.

Monſeigneur eſt le maître, & je tiens à bonheur
De pouvoir obéir en tout à Monſeigneur.

ARISTE.

Fort bien, dites-moi donc franchement, je vous prie,
Avec l'homme qui ſort, quel interêt vous lie,
Quel commerce ſecret fait cette liaiſon ?

ISCARIOT.

Etant le Procureur de toute la maiſon...

ARISTE.

Procureur très-zélé ſans doute & très-fidele,
Mais cette qualité vous autoriſe-t'elle ?
De venir en furet, & vous cachant de tous,
Chercher ces ſacs d'argent que vous portez chez vous,
Et que vous rapportez avec un ſoin extrême,
Souvent le lendemain, quelquefois le jour même,
Quel diable de manege eſt-ce donc que cela ?
Et que machinez-vous avec cet argent-là ?

ISCARIOT.

Ce ſont commiſſions qu'en échange valide....

ARISTE.

Voilà du verbiage, & je veux du ſolide,
Parlons net, & ſongez que de votre rapport,
En ce moment, ſans plus, dépend tout votre ſort

ISCARIOT.

Ah! Monſeigneur; pardon, vous ſçaurez toute chofe,
Pourvû que vos bontés, en qui je me repoſe....

ARISTE.

Oui, je vous l'ai promis, mais ſortez promptement,
On vient; je vous joindrai chez moi dans un moment.

ISCARIOT.

L'eſpoir....

ARISTE.

Suffit, vous dis-je. Allez chez moi m'attendre;
Mais point de verbiage, ou je vous ferai pendre.

Sc. 3. Act. 4. Des Ayeux chimériques de Rouſſeau.

JUSTICE.

Suppôts ſubalternes de Juſtice. Leur caractere. Il eſt des profeſſions où la dureté ſe contracte au point d'annoncer à des gens avec une barbare tranquilité les choſes les plus affligeantes.

Mr. LOYAL.

Bon jour, ma chere ſœur, faites, je vous ſupplie,
Que je parle à Monſieur.

DORINE.

Il eſt en compagnie,

Et je doute qu'il puiſſe à préſent voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne ſuis pas pour être en ces lieux importun,
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaiſe,
Et je viens pour un fait dont il ſera bien aiſe.

DORINE.

Votre nom.

M. LOYAL.

Dites lui ſeulement que je viens
De la part de Monſieur Tartuffe pour ſon bien.

DORINE.

C'eſt un homme qui vient avec douce maniere,
De la part de Monſieur Tartuffe pour affaire.

CLEANTE.

Il vous faut voir
Ce que c'eſt que cet homme & ce qu'il peut vouloir.

ORGON.

Pour nous racommoder il vient ici peut-être,
Quels ſentimens aurois-je à lui faire paroître?

CLEANTE.

Votre reſſentiment ne doit point éclater,
Et s'il parle d'accord il le faut écouter.

M. LOYAL.

Salut, Monſieur, le Ciel perde qui veut vous nuire.

Et vous soit favorable autant que je désire.

ORGON.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement ;
Et présage déjà quelque accomodement.

M. LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chere,
Et j'étois serviteur de Monsieur votre pere,

ORGON.

Monsieur j'ai grande honte & demande pardon
D'être sans vous connoître ou sçavoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie ;
Et suis Huissier à verge en dépit de l'envie.
J'ai depuis quarante ans, grace au ciel le bonheur,
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur.
Et je vous viens Monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine Ordonnance.

ORGON.

Quoi, vous êtes ici....

M. LOYAL.

Monsieur, sans passion,
Ce n'est rien seulement qu'une sommation.
Un ordre de vuider d'ici, vous & les vôtres,
Mettre vos meubles hors & faire place à d'autres.

Sans délai ni remiſe, ainſi que beſoin eſt.

ORGON.

Moi ſortir de ceans ?

M. LOYAL.

Oui, Monſieur, s'il vous plaît.
La maiſon à préſent, comme ſçavez de reſte,
Au bon Monſieur Tartuffe appartient ſans conteſte.
De vos biens déſormais, il eſt maître & Seigneur,
En vertu d'un Contrat duquel je ſuis porteur.
Il eſt en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS.

Certes cette impudence eſt grande & je l'admire.

M. LOYAL.

Monſieur, ie ne dois point avoir affaire à vous,
C'eſt à Monſieur, il eſt & raiſonnable & doux,
Et d'un homme de bien, il ſçait trop bien l'office,
Pour ſe vouloir du tout oppoſer à Juſtice.

ORGON.

Mais.....

M. LOYAL.

Oui, Monſieur, je ſçai que pour un Million,
Vous ne voudriez pas faire rébellion.
Et que vous ſouffrirez en honnête perſonne,
Que j'execute ici les ordres qu'on me donne;

DAMIS.

Vous pourriez bien ici sous votre noir Jupon,
Monsieur l'Huissier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL.

Faites que votre fils se taise, ou se retire,
Monsieur, j'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procés verbal.

DORINE.

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu charger, Monsieur, des pieces
Que pour vous obliger & vous faire plaisir,
Que pour ôter par là le moyen d'en choisir
Qui n'ayant pas pour vous le zele qui me pousse,
Auroient pu proceder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens,
De sortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du tems,
Et jusques à demain je ferai surséance
A l'execution, Monsieur, de l'Ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit,
Avec dix de mes gens sans scandale & sans bruit.

Pour la forme il faudra seulement qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain du matin il vous faut être habile,
A vuider de ceans jusqu'au moindre ustencile.
Mes gens vous aideront, & je les ai pris forts,
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense;
Et comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON.

Du meilleur de mon cœur je donnerois sur l'heure,
Les cent plus beaux Louis de ce qui me demeure.
Et pouvoir à plaisir sur ce mufle asséner,
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLEANTE.

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

Cette audace est trop forte;

J'ai peine à me tenir, il faut mieux que je sorte.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous sieroient pas mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infâmes,
Ma mie, & l'on décrete aussi contre les femmes.

CLEANTE.

Finissons tout cela, Monsieur, c'en est assez;
Donnez tôt ce papier de grace, & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye!

ORGON.

Puisse-t'il te confondre & celui qui t'envoye.

Mol. l'Imposteur.

MARIS.

Mari qui croit sa femme infidelle doit user d'une grande prudence. Ceux qui éclatent en menaces & qui jurent de punir l'affront qui leur est fait, s'exposent à un ridicule certain lorsqu'ils passent pour manquer de courage.

SGANARELLE, *homme qui croit sa femme infidelle.*

Courons donc le chercher ce pendart qui m'affronte,

Montrons notre courage à venger notre honte,
Car l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.
Il se retourne après avoir fait quelques pas.
Doucement s'il vous plait, cet homme a bien la mine,
D'avoir le sang bouillant & l'ame un peu mutine,
Il pourroit bien mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos comme il a fait mon front,
Je hais de tout mon cœur les esprits coleriques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques.
Je ne suis point battant de peur d'être battus,
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense,
Il faut absolument que je prenne vengeance.
Ma foi laissons-le dire, autant qu'il lui plaira,
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera.
Quand j'aurai fait le brave & qu'un fer pour ma peine,
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine:
Que par la Ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi mon honneur en serez vous plus gras?
La biere est un sejour par trop mélancolique,
Et trop mal sain pour ceux qui craignent la colique.

Puisqu'on tient à bon droit tout crime personnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme,
Si nos femmes sans nous ont un commerce infâme,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos,
Elles font la sottise & nous sommes les sots.
C'est un vilain abus, & les gens de Police,
Nous devroient bien regler une telle injustice;
N'avons-nous pas assez des autres accidens,
Qui viennent nous haper en dépit de nos dents?
Mettant la main sur son estomach.
Je me sens là pourtant remuer une bile
Qui me veut conseiller quelque action virile;
Oui le courroux me prend, c'est trop être poltron,
Je veux absolument me venger du larron.
Il sort & revient ensuite armé de pié en cap.
Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur,
Qui sans misericorde a souillé notre honneur.
Dessus ses grands chevaux est monté mon courage,
Et si je le rencontre on verra du carnage.
Oui, j'ai juré sa mort, rien ne peut l'empêcher
Ou je le trouverai, je le veux dépêcher.

Au beau milieu du cœur, il faut que je lui donne.

LELIE.

A qui donc en veut-on ?

SGANARELLE.

Je n'en veux à perſonne.

LELIE.

Pourquoi ces armes là ?

SGANARELLE.

C'eſt un habillement
Que j'ai pris pour la pluye.

A part.

Ah ! quel contentement
J'aurois à le tuer ; prenons-en le courage.

LELIE.

Hé !

SGANARELLE.

Je ne parle pas.

Il ſe donne des coups de poingt ſur l'eſtomach pour s'exciter.

A part. Ah, poltron dont j'enrage,
Lâche, vrai cœur de poule.....

Tandis que Lelie parle avec Celie.

Courage, mon enfant, ſois un peu vigoureux ;
Là, hardi, tâche à faire un effort genereux,
En le tuant tandis qu'il tourne le derriere.

Lelie faisant deux ou trois pas sans dessein fait retourner Sganarelle qui s'approchoit pour le tuer.

LELIE *parlant à Celie qu'il croioit être la femme de Sganarelle.*

Puisqu'un pareil discours émeut votre colere,
Je dois de votre cœur me montrer satisfait.
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CELIE.

Oui, oui, mon choix est tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LELIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE.

Sans doute elle fait bien de défendre mes droits.
Cette action, Monsieur, n'est point selon les loix,
J'ai raison de m'en plaindre & si je n'étois sage,
On verroit arriver un étrange carnage.

LELIE.

D'où vous naît cette plainte, & quel chagrin brutal?

SGANARELLE.

Suffit, vous sçavez bien où le bât me fait mal.
Mais votre conscience & le soin de votre ame,
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme est ma femme,

Et vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'eſt pas du tout agir en bon Chrétien.

LELIE.

Un ſemblable ſoupçon eſt bas & ridicule ;
Allez deſſus ce point n'ayez aucun ſcrupule, &c.

Une ſuivante vient qui par les queſtions qu'il fait aux uns aux autres tire d'erreur Sganarelle & les autres.

De Sganarelle de Moliere.

MARI

HONTEUX DE L'ETRE.

Un eſprit ſingulier ou Philoſophe ſe rend ridicule d'avoir honte d'être marié. Il obtient rarement le ſecret qu'il demande ſur un pareil fait. Toute la Philoſophie eſt à bout vis-à-vis d'une femme dont on eſt épris, & ſon pouvoir eſt au deſſus de celui d'un Philoſophe.

Finette ſuivante demeurant chez Ariſte, ſorte d'eſprit Philoſophe, vient pour lui parler ; elle le trouve les yeux attachés ſur un livre.

FINETTE *à part.*

Toujours lire! Monſieur, Madame votre femme...

ARISTE.

Crie encore plus haut.

FINETTE.

Très-volontiers. Madame
Notre.....

ARISTE.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fut prononcé céans.
Ne t'en souvient-il pas ?

FINETTE.

Oui, mais quand je l'oublie,
Quel tort vous fait cela, Monsieur, je vous
supplie ?

ARISTE.

Premierement, celui de me désobéir.

FINETTE.

Passe.

ARISTE.

Secondement.....

FINETTE.

J'enrage, à vous ouir.
On s'imagineroit que c'est faire un grand crime,
De donner à Madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette.

FINETTE.

Quoi, Monsieur ?

ARISTE.

Il faudroit m'écouter
Quand je parle.

FINETTE.

FINETTE.

Ah! vraiment qui voudroit s'arrêter,
A tous vos beaux discours & les suivre à la lettre
Ne cesseroit jamais.....

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre,
Que je dise deux mots?

FINETTE.

Quatre si vous voulez.

ARISTE.

Vous sçavez qu'un secret....

FINETE.

Deux ans sont écoulez,
Depuis que nous menons une vie équivoque,
Je n'y puis plus tenir, le secret me suffoque.

ARISTE.

Ma patience enfin pourroit bien se lasser.

FINETTE.

C'est conscience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers des femmes à se taire,
Pour moi, j'aimerois mieux vivre en un Monastere.
Jeûner, prier, veiller, & parler tout mon sou.

ARISTE.

Parlez, morbleu, parlez, je ne suis pas si fou,
Que de vouloir tenir vos langues inutiles,

Sur un point seulement quelles soient immobiles.
Ce n'est point sur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui, mais ce point, Monsieur, c'est le fruit défendu,
Et voilà justement ce qui nous affriande.
Parmi vingt bons ragouts, la plus grossiere viande,
Que l'on me défendroit constamment de goûter,
Seroit le seul morceau qui pouroit me tenter.
Jugez après cela si je n'ai pas la rage
De parler librement sur votre mariage ?

ARISTE.

Quel travers ! quel esprit de contradiction !
Quel fond d'intemperance & d'indiscrétion !
Voilà les femmes.

FINETTE.

Sois. Mais telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts, nous gouvernons les hommes.
Même les plus huppés, & nous sommes l'écueil,
Où viennent échouer la sagesse & l'orgueil,
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes.
Vous avez la raison & nous avons les charmes.
Le brusque Philosophe en ses sombres humeurs,
Vainement contre nous éleve ses clameurs.

Ni son air refrogné, ni ses cris, ni ses rides,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science & ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions.
Une Belle paroît, lui sourit, & l'agace,
Crac, au premier assaut elle emporte la place.

ARISTE *à part.*

Voilà precisément mon histoire en trois mots.

FINETE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots,
Braillant au tour de vous, & vous-même en cachette,
Jouant à cache, cache, ou bien à climussete.

ARISTE *à part.*

La friponne a raison de rire à mes dépens,
Et ses discours malins sont remplis de bons sens.

A Finette.

Faisons trêve de grace à tout ce badinage,
Je veux encore un tems cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la succession
D'un oncle dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi! vous ambitieux? je vois qu'un Philosophe,
Est fait comme un autre homme & de la même étoffe.
Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentimens?

Que vous nous étaliez, Monsieur, à tous momens.
Le comble disiez-vous, de toutes les foiblesses,
C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
Que cette hydropisie a fait de malheureux!
Mais pour moi ma fortune a surpassé mes vœux,
Un trésor de vertus est le seul ou j'aspire,
Et mon cœur pour l'avoir cederoit un empire.
Et Zeste, si quelqu'un vous pouvoit prendre au mot,
Vous diriez serviteur, je ne suis pas si sot.

ARISTE.

Tu te trompes, je suis dans les mêmes maximes,
Mais je sçais leur donner des bornes légitimes.
Et je serois maudit un jour par mes enfans,
Si j'étois Philosophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer quand on veut être sage,
Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Le motif est louable, il faut vous y tenir,
Mais, Messieurs, vos enfans sont encore à venir.
Peut-être viendront-ils, cependant....

ARISTE.

Quoi!

FINETTE.

J'augure,
Que vous n'aurez jamais grande progeniture.

ARISTE.

Finette a de l'eſprit & s'en ſert joliment,
Il faut faire réponſe à ſon doux compliment.
On ſouffre un tems les airs d'une fille ſuivante,
Que trop de bonté gâte & rend impertinente.
Elle offenſe, elle aigrit ſans s'en embarraſſer,
Un jour elle conclud par ſe faire chaſſer.
Je penſe que finette eſt aſſez raiſonnable,
Pour prendre en bonne part cet avis charitable.
Et pour en profiter avec attention,
Sinon gare l'inſtant de la concluſion.

FINETTE.

Ce conſeil aigre doux mérite une replique,
Je vois qu'un Philoſophe eſt mauvais politique.
Puiſqu'il n'obſerve pas que c'eſt être indiſcret,
Que de chaſſer quelqu'un qui ſçait notre ſecret;
Sur-tout, ſi quelqu'un eſt d'un ſexe qui panche
Au plaiſir de jaſer & d'avoir ſa revanche.

ARISTE.

Ta réplique eſt très-juſte, & les maîtres prudens,
Doivent au poids de l'or, payer leurs Confidens.

Il lui donne de l'argent.

à part.

Voici pour t'appaiſer & t'impoſer ſilence,

Mon lot eſt de ſouffrir & d'avoir patience.

FINETTE.

Votre ſecret, Monſieur, grandement me peſoit,
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit,
Par vos riches leçons, je me ſens plus diſcrete;
Repetez-les ſouvent, & je ſerai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter ſur toi.

FINETE.

Tant que vous payrez bien, je vous réponds de moi.
Mais à propos vraiment j'oubliois de vous dire,
Que votre femme..... non, que Madame déſire.....

ARISTE.

Madame?

FINETTE.

Ma Maîtreſſe. Ah j'y ſuis Dieu merci;
Que ma maîtreſſe donc voudroit venir ici,
Pour vous entretenir ſur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour ſont fort peu néceſſaires.
Nous aurons cette nuit le tems de nous parler;
De grace, empêchez-là de venir me troubler,

Pendant une heure ou deux, il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

ARISTE *appercevant sa femme.*

Comment, c'est vous ?

MELITE.

Mon Dieu ! d'où vient cette frayeur ?
Est-ce donc que ma vûe inspire tant d'horreur ?

ARISTE.

Eh non, vous m'êtes chere autant qu'on puisse l'être,
Mais dans mon Cabinet devriez-vous paroître ?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MELITE.

Oui, mais j'avois dessein de vous entretenir,
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez, rien ne vous fait démordre.

MELITE.

Devez-vous me blâmer si je cherche à vous voir ?
Je contente mon gout, & je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme eſt d'être complaiſante.

MELITE.

Tranchez-le mot, mon cher, dites obéiſſante,
Vous n'aimez d'un mari que ſon autorité,
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'eſt point queſtion d'un pareil ſacrifice,
Me traiter de Tyran, c'eſt me faire injuſtice:
J'exige des égards & non pas des reſpects,
Cachez notre ſecret par des ſoins circonſpects,
C'eſt tout ce que je veux de votre complaiſance,
Et vous obtiendriez tout de ma reconnoiſſance.

MELITE.

Vous diſtraire un moment, eſt-ce vous offenſer?

ARISTE.

Si quelqu'un ſurvenoit, que pourroit-il penſer?

MELITE.

Eh, mais il penſeroit.... après tout que m'importe?

ARISTE.

Ciel! Peut-on de ſang froid m'aſſommer de la ſorte?
Que vous importe? eh quoi! pouvez-vous oublier,
Le motif qui m'engage à ne rien publier?....

Que dis-je ? qui me force à tout mettre en uſage
Pour ôter tout ſoupçon de notre mariage ?

MELITE.

Cela ne ſe peut pas.

ARISTE.

Non, ſi vous en parlez.

MELITE.

Pour moi, je m'aſſervis à ce que vous voulez ;
Mais comment empêcher que le monde ne voye ?

ARISTE.

Tout va ſe découvrir.

MELITE.

Que j'en aurois de joye !

ARISTE.

Toujours contrarier !

MELITE.

Vous avoir pour époux,
Eſt un bonheur pour moi, ſi touchant & ſi doux,
Il me flatte à tel point, j'en ſuis ſi glorieuſe,
Que s'il étoit connu, jen ſerois trop heureuſe :
Si je ſuis criminelle en marquant ce déſir,
Mon crime, je l'avoue, eſt mon plus grand plaiſir.

ARISTE *à part.*

Me voilà désarmé pour être trop sensible ;
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MELITE.

Vous me voulez du mal, & je ne sçai pourquoi.

ARISTE.

Non ; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MELITE.

La raison, s'il vous plait ?

ARISTE.

D'avoir eu la foiblesse
De vous croire discréte & femme de promesse,
Car vous m'aviez promis très-solemnellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,
Que tant que je voudrois qu'on en fit un mystère,
Votre sœur en seroit seule dépositaire.

MELITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grace à vos soins prudens,
Nous avons aujourd'hui nombre de Confidens.

MELITE.

Accusez-en ma sœur, dont la langue indiscréte,

Ne peut tenir long-tems une affaire ſecrette ;
Jamais ſur ce ſujet je ne vous ai trahi,
Je n'ai juſqu'à préſent que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en répentez-vous ?

MELITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en eſt la cauſe ?

MELITE.

A d'indignes ſoupçons, votre ſecret m'expoſe,
Nous demeurons enſemble, & j'apprends tous les jours,
Que cela fait tenir d'impertinens diſcours ;
Je n'en murmure pas : de ma ſeule innocence,
Je me fais un rempart contre la médiſance ;
Et ſacrifiant tout à mon affection,
Je laiſſe déchirer ma réputation ;
Mais puiſqu'à cet excès il faut que j'obéiſſe,
Je demande le prix d'un ſi dur ſacrifice.

ARISTE.

Eh quoi !

MELITE.

C'eſt que du moins le Marquis de Lauret ;
Ou par vous, ou par moi ſçache notre ſecret.

ARISTE.

Le Marquis ? pouvez-vous me tenir ce langage ?
C'eſt l'homme à qui je veux me cacher davantage :
Quoiqu'il ſoit Courtiſan & qu'il n'en ſçache rien,
C'eſt un Sage caché ſous un joyeux maintien,
Et qui ne connoît pas de plus grande foibleſſe,
Que de prendre une femme, & même une maîtreſſe,
Soutenant qu'il n'eſt point d'autre félicité,
Que d'être à tous égards en pleine liberté :
Faut-il vous dire plus ? cent fois en ſa préſence,
J'ai défendu ſa théſe avec tant d'imprudence,
Que s'il ſçait une fois que je ſois marié,
Par ſes traits en tous lieux, je ſerai décrié.

MELITE.

Quoi donc ! doit-on rougir des nœuds du mariage ?

ARISTE.

On doit rougir du moins de changer de langage,
De principes, d'humeur, ou ſoutenir l'affront
D'être timpaniſé : je n'en ai pas le front.

MELITE.

Cependant, il faut bien vaincre cette foibleſſe,
Et tout dire au Marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous preſſe,
De lui déclarer tout?

MELITE.

Un jour vous le ſçaurez;
Et ce ſera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sçachons donc ce motif.

MELITE.

Il eſt très-raiſonnable;
Et pour ne rien celer, il eſt indiſpenſable.

ARISTE.

Pourquoi? vous m'étonnez.

MELITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Pourſuivez, je le veux.

MELITE.

Vous le voulez? eh bien,
Ce ſage Courtiſan, ce railleur ſi terrible,
Qui croit qu'on n'eſt point ſage, à moins qu'être inſenſible,
Quand il ſort de chez vous, ne paſſe pas un jour,
Sans venir me chercher, pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous ?

MELITE.

A moi.

ARISTE.

Melite ?

MELITE.

Eh bien.

ARISTE.

Quelle apparence
Que.....

MELITE.

J'avois réſolu de garder le ſilence ;
De peur de vous commettre avec lui, mais enfin
Sa pourſuite me cauſe un violent chagrin :
Pour la faire ceſſer, le moyen le plus ſage,
Eſt de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu ;
Qui de vous ou de moi lui fera cet aveu.
Je vous laiſſe un moment rêver à cette affaire,
Mais ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

ARISTE *ſeul.*

Attendez.... elle fuit. Quel embarras maudit !
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit ?

Cela ne peut pas être ; & le Marquis... je gage
Qu'elle invente ce trait pour.... non, elle eſt
trop ſage,
Et je lui ferois tort d'oſer la ſoupçonner,
Mais enfin que conclure & que déterminer ?
Le Marquis amoureux ! dans le fond de mon
ame,
Je ſuis ravi..... de quoi ? qu'il en conte à ma
femme ?
Cela n'eſt point plaiſant : mon honneur effrayé...
Mon honneur !..... qu'on eſt ſot quand on eſt
marié !
Allons voir le Marquis tâchons avec adreſſe,
De lui faire moi-même avouer ſa foibleſſe ;
Plus elle ſera grande, & moins je la craindrai ;
Enſuite il faudra voir quel parti je prendrai.

Du Philoſophe marié de Deſtouches. Act. 1.

MARIS.

Ils ne doivent point rougir de l'amour qu'ils ont pour leurs femmes. Leçons de la Comedie sur ce sujet.

Le Préjugé qui regne, & selon lequel un mari n'oseroit paroitre, dans ce qu'on appelle le beau monde, amoureux de sa femme, n'a d'autre source que la corruption des mœurs : elle est sans doute extrême lorsque les hommes rougissent d'être dans la ligne du devoir. Une morale en action, telle qu'on la voit dans les Scènes suivantes, fait plus d'impression que tous les préceptes directs.

DURVAL.

Mes inclinations, Ami, sont bien changées,
Mes infidélités vont être bien vengées.
J'aime.... helas ! que ce terme exprime foiblement,
Un feu qui n'est pourtant qu'un renouvellement.

DAMON.

Je ne veux point entrer en cette confidence.

DURVAL.

Je puis t'en informer sans aucune imprudence ;
Cet objet si charmant dont je reprends les loix,
Mais que je crois aimer pour la premiere fois ;

Cette femme adorable à qui je rends les armes,
Qui du moins à mes yeux a repris tant de charmes...
C'eſt la mienne.

DAMON.

Conſtance ?

DURVAL.

Elle-même.

DAMON.

Ah ! Durval,
A mon raviſſement rien ne peut être égal ;
N'eſt-ce point un dépit, un gout foible & volage ?
Un accès peu durable, un retour de paſſage ?

DURVAL.

Tu le crains, & Conſtance en pourra craindre autant.
Qu'il eſt triſte d'avoir été trop inconſtant !...
Le véritable amour ſe prouve de lui-même :
Déja pour l'aſſurer de ma tendreſſe extrême,
J'ai par mille moyens qu'invente mon amour,
Raſſemblé les plaiſirs dans cet heureux ſéjour.
Apprends donc que je ſuis cet Amant qu'on ignore,
Qui procure ſans-ceſſe à l'objet que j'adore,
Tous ces amuſemens imprévûs & nouveaux,

Dont tout le monde ici ſoupconne des rivaux ;
Aſſez vains pour nourrir une erreur ſi groſſiere ;
Je lui fais des préſens de la même maniere....
On s'attache encor plus par ſes propres bienfaits,
Je le ſens, je l'en veux accabler déſormais.
On s'enrichit du bien qu'on fait a ce qu'on aime.

DAMON.

Mais tu dois lui cauſer un embarras extréme ;
Que peut-elle penſer ?... Durval y ſonges-tu ?

DURVAL.

Oui, je viens de jouir de toute ſa vertu ;
J'ai vu le trouble affreux dont ſon ame eſt atteinte,
Cependant je feignois en écoutant ſa plainte,
J'affectois un air libre, & vingt fois j'ai penſé ;
Me déclarer.... tu vas me traiter d'inſenſé.
Malgré tout cet amour dont je t'ai rendu compte,
Je me ſens retenu par une fauſſe honte,
Un préjugé fatal, au bonheur des Epoux,
Me force à lui cacher un triomphe ſi doux ;
Je ſens le ridicule où cet amour m'expoſe.

DAMON.

Comment du ridicule ?..... & quelle en eſt la cauſe ?

Quoi ! d'aimer ſa femme ?

DURVAL.

Oui, le point eſt délicat ;
Pour plus d'une raiſon, je ne veux point d'éclat,
Je n'ai déja donné ſur moi que trop de priſe...
Ce racommodement devient une entrepriſe...

DAMON *froidement.*

Tout bien examiné, vous verrez qu'un mari
Ne doit jamais aimer que la femme d'autrui.

DURVAL.

Tu ris ? ſuis-je venu pour mettre la réforme ?

DAMON *ironiquement.*

Le ſerment de s'aimer n'eſt donc que pour la forme,
L'interêt le fait faire, il ne tient qu'un moment :
Dis-moi, trahirois-tu tout autre engagement ?
Oſerois-tu produire une excuſe auſſi folle ?
Au dernier des humains tu tiendrois ta parole,
Il ſçauroit t'y forcer auſſi bien que les loix ;
Tendrement.
Mais une femme n'a, pour ſoutenir ſes droits,
Que ſa fidélité, ſa foibleſſe & ſes larmes :
Un époux ne craint point de ſi fragiles armes.

Ah ! peut-on faire ainſi, ſans le moindre remord,
Un abus ſi cruel de la loi du plus fort ?

DURVAL.

Je ſuis déſeſperé, mais je céde à l'uſage,
Suis-je le ſeul ?..... Tu ſçais que l'homme le plus ſage,
Doit s'en rendre l'eſclave....

DAMON.

Oui, lorſqu'il ne s'agit
Que d'un goût paſſager, d'un meuble ou d'un habit,
Mais la vertu n'eſt poinr ſujette à ſes caprices,
La mode n'a point droit de nous donner des vices,
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs.
Il ſuffit qu'un uſage intereſſe les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime,
L'exemple ne peut pas autoriſer un crime.

DURVAL.

Mais ſi Conſtance apprend un triomphe ſi doux,
Si ma femme me voit tomber à ſes genoux,
Comment daignera-t'elle uſer de ſa victoire ?

Je crains de lui donner moins d'amour que de gloire,
Je crains que sa fierté ne surcharge mes fers.
On en voit tous les jours mille exemples divers.

DAMON.

On en trouve toujours de toutes les espèces,
Sur-tout lorsque l'on cherche à flatter ses foiblesses,
Ce soupçon pour Constance est trop injurieux.

DURVAL.

Tu ne le connois pas, ce sexe imperieux,
Dans notre abaissement il met son bien suprême,
Il veut regner, il veut maîtriser ce qu'il aime,
Et ne croit point jouïr du plaisir d'être aimé,
S'il n'est pas le tyran du cœur qu'il a charmé.

DAMON.

Ce reproche convient à l'un tout comme à l'autre;
Eh pourquoi voulons-nous qu'il soit soumis au nôtre?
Mais le traitons-nous mieux, quand nous l'avons séduit?
Notre empire commence où le sien est detruit,

Nous plaindrons-nous toujours ? injuſtes que nous ſommes,
De ce ſexe qui n'a que le défaut des hommes ?
Quel ridicule orgueil nous fait méſeſtimer ?
Ce que nous ne pouvons nous empêcher d'aimer ?

DURVAL.

C'en eſt fait pour jamais, ma honte eſt aſſervie....
Sois content : mon cœur céde & ſe rend à l'amour ;
Viens être le témoin du plus tendre retour...
* Que le ſort d'être aimé ſera digne d'envie !
Non il n'eſt point d'état plus heureux dans la vie,
Pour ceux que la raiſon & l'amour ont unis,
L'hymen ſeul peut donner des plaiſirs infinis :
On en jouit ſans peine & ſans inquietude ;
On ſe fait l'un pour l'autre une heureuſe habitude,
D'égards, de complaiſance & des ſoins les plus doux :
S'il eſt un ſort heureux, c'eſt celui d'un époux,

* *Les Vers ſuivans ſont dits dans une Scène où Conſtance eſt préſente.*

Qui rencontre à la fois dans l'objet qui l'enchante,
Une épouse cherie, une amie, une amante.
Quel moyen de n'y pas fixer tous ses désirs ?
Il trouve son devoir dans le sein des plaisirs.

CONSTANCE *tendrement.*

Je sens que ce portrait devroit être fidele.

DURVAL *du même air.*

Madame ; on en pourroit trouver plus d'un modele.

Act. 1. & 2. du Préjugé à la mode de M. de la Chaussée.

Sur ce que des amis de Durval tournoient en ridicule devant lui, un homme dont on parloit dans le monde, & qui étoit fort passionné pour sa femme, Damon lui parle ainsi.

DAMON.

Pour qui donc cette Histoire est elle si risible ?
Pour des évaporés, des gens avantageux,
Qui croiroient composer tout le Public entr'eux,
Et qui ne sont pour lui qu'un sujet de scandale ;
Mais, je vous crois, Messieurs, un peu plus de morale ;
Non, vous ne pensez pas ce que vous avancez
A tout autre qu'à vous, à des gens moins sensés
Je dirois, indigné de tout ce badinage,
Si l'amour du devoir n'est pas à votre usage,
Laissez-le pratiquer sans y prendre interêt ;

Oui, laiſſez la vertu du moins pour ce qu'elle eſt

C'eſt la même eſpèce de gens, que Florine, ſuivante de Conſtance caractériſe à ſa maniere dans les Vers ſuivans.

Tels ſont parmi le monde un tas de ſots plaiſans,
Gens de même acabit, perſonnages frivoles,
Fiers d'avoir peut-être eu le cœur de quelques folles,
Etourdis par inſtinct & par réflexion,
Effrontés ſans ſuccès & ſans confuſion.
Impudens, toujours pleins d'un eſpoir téméraire,
Qu'on éconduit toujours, ſans pouvoir s'en défaire,
Satisfaits ſans ſujet, indiſcrets ſans faveurs,
Jaloux de nos vertus, ravis de nos malheurs,
Scélerats en amour, dont les langues traitreſſes
Nous font bien plus de tort que toutes nos foibleſſes:
Voilà les compagnons dont le couple indiſcret
M'a vingt fois confié leur riſible ſecret.

Préjugé à la mode Act. 4. Sc. 4.

Sentimens de Durval ſur le compte de ſa femme, dont il craint de n'être pas aimé comme il le ſouhaitoit. Réponſe de Damon ſon ami.

En renouant des nœuds pour moi ſi pleins d'appas,
Retrouverai-je

Retrouverai-je encor ſa premiere tendreſſe,
Cette conformité, cette même foibleſſe,
Ce penchant naturel, ce rapport enchanteur,
Que le Ciel pour moi ſeul avoit mis dans ſon cœur,
Et que je trouve encor dans le fond de mon ame;
J'ai ceſſé trop long-tems d'entretenir ſa flamme,
Et dequoi ſon amour ſe ſeroit-il nourri?
Dans le fond de ſon cœur il doit avoir peri.
Ce ſoupçon eſt fondé ſur trop de circonſtances,
Voi, comme elle a ſouffert toutes mes inconſtances?
Non, de ſi grands chagrins ne ſont point ſi ſecrets,
Ils s'exhalent en pleurs, en ſoupirs & regrets,
M'a-t'elle ſeulement honoré de ſes larmes?
En a-t'elle perdu le moindre de ſes charmes?

DAMON.

Ah! ne t'y trompe pas : c'eſt un calme apparent,
Et d'un cœur vertueux c'eſt l'effort le plus grand:
On ménage un ingrat qu'on trouve encore aimable,
Peut-être que d'ailleurs cette Epouſe eſtimable,
Ne ſçait pas à quel point ſes malheurs ont été:

Tous tes égaremens n'ont point trop éclaté ;
Une femme ſenſée eſt fort peu curieuſe ;
De ce qui peut la rendre encor plus malheureuſe.
En tout cas ſa vertu te répond....

DURVAL.

Quel eſpoir !
Quel amour que celui qu'on ne doit qu'au devoir.....
Mais n'importe, achevons cette grande entrepriſe.

Sc. 8. Act. 3.

Durval ayant conçu des ſoupçons injurieux ſur le compte de ſa femme, lui fait des reproches à ce ſujet : Conſtance s'évanouit, & laiſſe tomber un paquet de lettres, dont ſon mari ſe ſaiſit. Ayant repris ſes eſprits, elle prie ſon mari de ne pas jetter les yeux ſur ces lettres, lui diſant qu'elles n'étoient injurieuſes que pour elle, & qu'il s'épargne cette confuſion ; Durval n'en eſt que plus porté à croire ſa femme coupable ; mais dans l'éclairciſſement qui ſe fait enſuite devant pluſieurs perſonnes, & entr'autres ſon beaupere, il ſe trouve que ces lettres ſont celles de Durval lui-même, & qu'il écrivoit à des femmes coquettes. Sur quoi Argant ſon beaupere dont l'humeur étoit bruſque, & qui diſoit ſans façon ſon ſentiment, lui parle ainſi, d'une maniere aſſez plaiſante, mais pleine de ſens.

ARGANT

Vous avez fait, mon cher, une rude mepriſe,
Vous n'y reviendrez plus, votre biſque eſt mal priſe;
Pour convaincre une femme il faut bien du bonheur,
Rarement un époux en vient à ſon honneur,
Quand on veut s'embarquer dans ces ſortes d'affaires,
On ne ſçauroit avoir des preuves aſſez claires;
Et par malheur pour vous, vous ne les avez point.
Les femmes ſont d'ailleurs terribles ſur ce point,
Elles ne s'aiment pas, mais, accuſez-en une,
L'émeute eſt générale, & la cauſe eſt commune.
Vous verrez auſſi-tôt le Peuple feminin,
S'élever à grands cris, & ſonner le Tocſin.
Protéger l'Accuſée, & s'enflammer pour elle,
Se prendre aveuglément de tendreſſe & de zéle,
Paſſer de la pitié juſques à la fureur,
Et traiter un Epoux de Calomniateur....
Tenez, voilà pourquoi, ſans accuſer la vôtre,
J'ai toujours cru ma femme auſſi ſage qu'une autre:
Je vous plains, mais que faire? elle a barre ſur vous,

Il faut en enrageant ſe taire & filer doux.

Ibid. Act. 4. Sc. 14.

MARIAGE.

La maxime que le bien eſt le principal avantage qu'on doit rechercher en ſe mariant a un très-juſte fondement, mais les hommes la prennent trop à la lettre, lorſqu'ils bornent la félicité de l'hymen à ce ſeul avantage, & qu'ils comptent pour rien les vertus qui contribuent à la ſolidité d'une union. Virtus poſt nummos.

DOLIGNI *pere.*

L'amour dans un Jeune homme eſt toujours romaneſque,
J'aurois été moi-même aſſez extravagant,
Pour épouſer auſſi ma premiere amourette,
Si l'on n'eût retenu ma jeuneſſe indiſcrete.

DOLIGNI *fils.*

Mais je ne connois point Mademoiſelle Argant.

DOLIGNI *pere.*

Ni moi ; mais elle aura vingt mille écus de rente.

DORIGNI *fils.*

Cela ſe peut ; Eh quand elle en auroit quarante.

DOLIGNI *pere.*

Ce ſeroit encor mieux.

DOLIGNI *fils.*

N'avez-vous pas du bien ?

DOLIGNI *pere.*

Il le faut augmenter, ſinon il vient à rien.

DOLIGNI *fils.*

J'ignore comme elle eſt d'eſprit & de figure.

DOLIGNI *pere.*

Elle eſt riche. A l'égard de l'eſprit, je t'aſsûre,
Qu'une femme à la longue en a toujours aſſez ;
Elle eſt jeune au ſurplus; & tout ce que j'en ſcais,
C'eſt qu'à quinze ou ſeize ans, on eſt du moins jolie,

DOLIGNI *fils.*

Qui ſçait ſi le rapport des humeurs....

DOLIGNI *pere.*

Autre folie,
En tout cas tu feras comme les autres font :
Qui s'embarque, eſt-il sûr de faire un bon voyage ?
A quoi ſert l'examen avant le mariage ?
A rien. Ce n'eſt qu'après qu'on ſe connoit à fonds;
Las de ſe compoſer avec un ſoin extréme,
Le naturel caché prend alors le deſſus,
Le maſque tombe de lui-même,

Et malheureuſement on ne le reprend plus :
Mais enfin le Bien reſte, & cet ami fidele,
Sans compter quelquefois la raiſon qui s'en mêle.
Entre Epoux qui pourroient ſe brouiller ſans retour,
Sert de médiateur au défaut de l'amour.

Act. Sc. 1. *Ecole des Meres de la Chauſſée.*

MARIAGE.

Propos d'une femme ſur cette matiere.

Tout homme qu'on recherche en abuſe toujours,
Se rencherit d'abord ſans valoir davantage,
Et de rien qu'il étoit s'érige en perſonnage.
Leur fatuité vient du cas que l'on en fait,
Il faut les maîtriſer, malgré que l'on en ait.
Se les aſſujettir, les faire à ſon caprice,
Nous perdons leur eſtime en leur rendant juſtice.
Nous nous aviliſſons ſi nous ſentons leur prix,
Et la moindre indulgence attire leur mépris.

Ecole des Meres de la Chauſſée.

MARIAGE.

Fine Critique contre les gens d'un âge avancé qui ſe marient à de jeunes perſonnes. Tableau des mœurs du ſiécle.

Quoique les paſſions faſſent faire des folies en tout tems, un homme eſt moins excuſable d'en faire dans un âge avancé, ſur-tout lors qu'il eſt d'un état qui l'aſſujettit aux uſages du beau monde. Elles expoſent à de cruels repentirs & elles troublent toute cette tranquilité dont la vieilleſſe a tant de beſoin.

JACINTE.

Vous mariez, dit-on contre toute apparence,
Le bon homme Pamphile à votre fille Hortence,

ALBERT.

Sans doute, & voudroit-on blâmer ce deſſein là;

JACINTE.

Comment vous ſongeriez en effet à cela ?

ALBERT.

Pourquoi non ?

JACINTE.

Vous auriez réſolu dans votre ame;

De lui donner demain votre fille pour femme ?

ALBERT.

Demain je l'ai promis ; ce n'eſt point un ſecret.

JACINTE.

Le pauvre homme ! ah ! Monſieur, qu'eſt-ce qu'il vous a fait ?

ALBERT.

Comment donc ? mais vraiment, l'équivoque eſt gentille,
Je ſuis ſon ennemi de lui donner ma fille.

JACINTE.

Sans doute, n'eſt-ce pas s'il faut parler ſans fard,
Vouloir couper la gorge à ce pauvre vieillard ?
Avez-vous oublié ce joli trait d'hiſtoire,
Qui preſque tous les jours vous revient en mémoire ?
Et dont vous nous avez tant de fois endormis,
D'un Grec qui pour punir un de ſes ennemis,
Ayant mis vainement toute choſe en uſage,
A la fin lui donna ſa fille en mariage.

ALBERT.

Hom.... effectivement à dire vérité,
Leur âge peut avoir quelque diſparité.
Mais l'inconvenient de cette différence,
Tombera beaucoup moins ſur lui que ſur Hortenſe.

JACINTE.

Au contraire, Monſieur, elle ne riſque rien ;
C'eſt un bonheur pour elle, un ſûr & vrai moyen.
De lui faire trouver une ſource féconde,
Des divertiſſemens les plus jolis du monde.
Si pour un pareil nœud vous euſſiez préferé,
Quelque jeune homme aimable & qui fut à ſon gré.
Quelque amant diſtingué, par exemple, Valere,
Elle ſe borneroit à l'aimer, a lui plaire ;
Ne vivroit que pour lui, ne voudroit voir que lui,
A tout autre plaiſir trouveroit de l'ennui ;
Dans les pleurs loin de lui vivroit enſevelie ;
Rien n'eſt plus languiſſant qu'une ſemblable vie.
Mais en lui choiſiſſant comme vous avez fait ;
Un époux ſuranné, haïſſable, mal fait ;
Ce ne ſeront que jeux, bals, Cadeaux, ſerenades,
Viſites, paſſe-tems, entretiens, promenades.
Tout ce qu'on voit ici de Jeunes gens galans,
Se feront auprès d'elle honneur de leurs talens.
Mille plaiſirs nouveaux s'offriront devant elle,
Chacun à qui mieux mieux y montrera ſon zele.

L'un la régalera d'un ſuperbe cadeau,
L'autre l'entretiendra d'une fête ſur l'eau.
Et ſi vous voulez joindre à cette Centurie,
Tous les revenans bons de la galanterie.
Fleurettes, petits ſoins, billets doux, tendres vœux,
Agréables tranſports, ſoupirs reſpectueux,
Vous m'avoüerez, Monſieur, que femme dans la vie,
Ne peut jouir d'un ſort plus propre à faire envie.

ALBERT.

La peſte! ce n'eſt pas ainſi que je l'entens.

JACINTE.

Mais quant à ſon Epoux les cas ſont différens,
Contre lui les Galans armés d'antipaties,
Ont ſoin de l'écarter de toutes les parties,
Et l'on ne l'y reçoit qu'à titre d'Intendant,
Pour régler le mémoire & payer le Marchand.
Dû reſte nul commerce, on le fuit, on le quitte,
Comme un peſtiféré tout le monde l'évite.
Equipages à part, lit, table, appartement,
On ne s'informe pas quel il eſt ſeulement.
Et tel qui tous les jours chez Madame voiſine,
Ne connoît pas, Monſieur ſeulement à la mine,
Et venant à le voir de jour ſur l'eſcalier,

En le gracieuſant d'un ſouris Cavalier,
Lui dira, mon Ami, va t'en voir, je te prie,
Si ta belle Maîtreſſe eſt encore endormie?

ALBERT.

Diable! je ſerois donc à ce compte un franc fat,
Si j'allois pour l'hymen troquer mon celibat.

JACINTE.

Je ne dis pas cela, Monſieur, le Ciel m'en garde,
C'eſt Pamphile & non vous, que ce diſcours regarde.

ALBERT.

Pamphile? & palſambleu, de quel droit aujourd'hui,
Suis-je d'un pareil ſort exempt plutôt que lui.

JACINTE.

Je ne ſçais, mais pourtant l'affaire eſt differente,
Pamphile a cinquante ans.

ALBERT.

Morbleu j'en ai ſoixante.

JACINTE.

La barbe lui blanchit.

ALBERT.

J'ai les cheveux tous gris.

JACINTE.

Il a mauvaiſe mine.

ALBERT.

Et ſuis-je un Adonis ?

JACINTE.

Et moi mettant à part tout frivole hyménée,
Je voudrois de moi ſeul tenir ma deſtinée.
Vivre toujours garçon ſans ſouci, ſans emploi,
N'avoir dans mon logis d'autre maître que moi.
Et ſans déſavouer mon antique ſageſſe,
Laiſſer le mariage à la folle jeuneſſe.

ALBERT.

Oui, c'eſt bien dit, je vois que ton ſens eſt fort bon,
Pamphile eſt un vieux fou dépourvû de raiſon.
Il reviendra tantôt : je veux en cas qu'il vienne,
Lui rendre ſa parole & retirer la mienne.

Sc. 6. Act. 2 Du Capricieux de Rouſſeau.

MARIAGE.

Excellentes leçons ſur le Mariage. Sentiment d'un eſprit Philoſophe ſur ce ſujet.

Le raport des humeurs & du Caractere doit être fort conſidéré dans le projet d'un mariage. Critique des mœurs du ſiécle.

POLEMON.

Quoi, mon fils ! quand chez vous la Compagnie abonde,

Vous êtes ici seul & fuyez tout le monde?

LISIDOR *Pere de la personne promise à Leandre.*

Depuis plus d'un quart d'heure on court pour vous trouver,
Et vous vous retirez à l'écart pour rêver.
C'est faire voir aux gens une humeur bien sauvage!

POLEMON.

Il rêvoit à Clarice. A quand le mariage?

LEANDRE.

A quand?

POLEMON.

Oui.

LEANDRE.

Je ne sçai.

LISIDOR.

L'aimable complimem!

LEANDRE.

Est-ce qu'on se marie aussi subitement.

LISIDOR.

C'est la bonne méthode.

LEANDRE.

Elle est impertinente:
L'affaire la plus grave & la plus importante
Qu'on puisse avoir jamais, se conclut-elle ainsi?

LISIDOR.

Et d'où venez-vous donc ? vous n'êtes pas d'ici ;
Je croi. Vous êtes riche, auſſi bien que ma fille,
C'eſt tout, le reſte n'eſt qu'une pure vetille.

LEANDRE.

Oh bien, ce reſte là, que vous mépriſez tant,
Suivant ce que je penſe eſt le plus important.
Il faut que les Eſprits, les mœurs, les caracteres,
Se conviennent.

LISIDOR.

Parbleu voilà bien des myſteres !

LEANDRE.

Je veux avoir le cœur en recevant la foi,
Pour l'article du Bien, c'eſt ma vetille à moi.

POLEMON.

Tout franc, il a raiſon, du tems de ma jeuneſſe,
On cherchoit le mérite autant que la richeſſe.
Un hymen ſans amour paroiſſoit dangereux,
Quand je me mariai j'étois fort amoureux.

LISIDOR.

Pour moi, je n'étois point amoureux de ma femme,
Lorſque je l'épouſai. De plus la bonne Dame,
M'aimoit encore moins. Toute fois en dix ans,
Nous ne laiſſâmes pas d'avoir nombre d'enfans.
Bien conditionnez. Sans ſe rendre incommode,

Chacun de nous penſoit & vivoit à ſa mode.
Nous aillions, nous venions ſans nous chercher jamais,
Et voilà le ſecret d'être toujours en paix.
Mes Ayeux comme moi reſpectoient fort les Dames,
Mais tous de pere en fils, nous n'aimons point nos femmes.
Je vois que notre mode a paru de bon ſens;
Car elle a prévalu, c'eſt la mode du tems.
Et juſqu'au Bourgeois même il faut que tout y vienne.

LEANDRE.

Je jure que jamais ce ne ſera la mienne.

POLEMON.

Mais tant pis, car enfin je goute ſes raiſons;
Et ſens qu'on a bien fait d'abreger les façons.
Il faut qu'un bon eſprit ſe conforme à l'uſage,
L'avis du plus grand nombre eſt toujours le plus ſage.

LEANDRE.

L'avis du plus grand nombre eſt ſouvent le moins bon,
Et rarement conforme à la droite raiſon.
Mille faux préjugés entrainent le Vulgaire,
Qui marche aveuglément dans la route ordinaire.

Et qui ſans réfléchir ſur le parti qu'il prend
Croit ne point s'égarer quand il ſuit un torrent.
Contre les préjugés un bon eſprit en garde,
Sur la foi du Public, jamais ne ſe hazarde.
De l'exacte raiſon il conſulte la voix,
Elle ſeule l'éclaire & lui dicte des loix.
Et que dit la raiſon touchant le mariage?
Que de deux cœurs unis c'eſt un ſaint aſſemblage,
Que forment de concert l'amour & la vertu,
Tel eſt mon ſentiment aujourd'ui combattu:
Par l'attrait odieux d'un interêt ſordide.
A ce lien ſacré, c'eſt ce Dieu qui préſide,
Et qui fait un commerce infâme & malheureux,
De ce qui doit former les plus aimables nœuds.

POLEMON.

Ma foi, c'eſt fort bien dit, voilà comme je penſe,
Vous devez m'obéir, mais je vous en diſpenſe.
Car vous êtes au fond plus éclairé que nous.
Mon grand pere autrefois me parloit comme vous.
Il faut en revenir aux anciennes Rubriques.

LISIDOR.

Moi, je mépriſe fort les maximes Gothiques;
Chacun vit pour ſon ſiécle & doit s'y conformer.....

Tous ces beaux argumens ne ſçauroient m'imposer.
Je ſoutiens qu'un bon fils ne doit point s'opposer,
Sous de prétextes vains à ce qu'un pere ordonne,
Qu'en fait de mariage il faut qu'on s'abandonne
Au choix de ſes parens & ſur tout au hazard,
Qui dans l'évenement à la meilleure part,
Et qui le plus ſouvent contre toute apparence,
Nous conduit mieux cent fois que notre prévoyance.

POLEMON.

Il eſt vrai, je comprens cette maxime là.
Qu'avez vous s'il vous plait, à répondre à cela?

LEANDRE.

Qu'il faut être imprudent, étourdi, téméraire,
Pour commettre au hazard une ſi grande affaire.
Je ſçai bien qu'aujourd'hui la perſonne n'eſt rien,
Et qu'il eſt du bon air de ne ſonger qu'au Bien.
Mais un homme d'honneur qui penſe qui raiſonne,
A peu d'égard au Bien & ſonge à la perſonne.
Parce qu'il veut trouver ſon plaiſir, ſon bonheur,
Dans celle à qui ſa foi doit engager ſon cœur.

POLEMON.

Il n'a pas tort, au moins, j'admire ſa ſageſſe.

LISIDOR.

Ne rougiſſez-vous point d'avoir tant de foibleſſe ?

Sc. 2. Act. 1. Des Philoſophes amoureux de Deſtouches.

MEME SUJET.

C'eſt témoigner qu'on eſt rempli de ſentimens d'honneur, & qu'on a de la vertu que de refuſer un parti pour lequel on n'eſt porté d'aucune inclination, quelque avantageux qu'il ſoit du côté du bien. Tableau d'un hymen ou les Epoux s'aiment réciproquement. Tableau de celui où ils ſe haïſſent.

RONDON *Pere de Liſe.*

Ne ſçais-tu pas que le devoir t'oblige,
A lui* donner tout ton cœur.

LISE.

Je ſçai, mon pere, à quoi ce nœud ſacré,
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je ſçai qu'il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe.
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le Ciel nous réfuſe en beauté :
Etre au dehors diſcrete & raiſonnable,

* *A celui à qui il vouloit la marier.*

Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable,
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point.
Les ſentimens ne ſe commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'eſclavage,
De mon époux le reſte eſt le partage.
Mais pour mon cœur on doit le mériter,
Ce cœur au moins difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par l'ordre d'un pere,
Ni par raiſon, ni par devant Notaire.

Suite des mêmes ſentimens.

MARTHE.

Vous frémiſſez en voyant de plus près,
Tout ce fracas; ces nôces, ces apprêts.

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'eſſaye,
Plus de ce joug la peſanteur m'effraye.
A mon avis, l'hymen & ſes liens,
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
Point de milieu: l'état du mariage,
Eſt des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des eſprits & des cœurs,
Des ſentimens, des gouts & des humeurs
Serrent ces nœuds tiſſus par la nature,
Que l'amour forme, & que l'honneur épure.
Dieux! quels plaiſirs, d'aimer publiquement,

Et de porter le nom de ſon Amant.
Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée.
Et vos enfans ces gages précieux,
Nez de l'amour en ſont de nouveau nœuds.
Un tel hymen, une union ſi chere,
Si l'on en voit, c'eſt le Ciel ſur la terre.
Mais triſtement vendre par un Contrat,
Sa liberté, ſon nom, & ſon état,
Aux volontés d'un maître deſpotique,
Dont on devient le premier domeſtique,
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joye à table, & la nuit ſans amour.
Trembler toujours d'avoir une foibleſſe,
Y ſuccomber, ou combattre ſans ceſſe;
Tromper ſon maître, ou vivre ſans eſpoir,
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gemir, ſécher dans ſa douleur profonde:
Un tel hymen eſt l'enfer dans ce monde.

MARTHE.

En vérité, les filles comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'eſprit.
Que de lumiere en une ame ſi neuve!
La plus experte & la plus fine Veuve.
Qui ſagement ſe conſole à Paris,
D'avoir porté le deuil de trois maris,

N'en eut pas dit ſur ce point davantage,

Sc. 1. Act. 2. de l'Enfant Prodigue de Voltaire.

MARIAGES.

Doivent ſe faire entre des gens de même condition. Raiſonnement d'un Bourgeois qui refuſe de marier ſa fille à un homme d'un rang élevé.

CLEON.

Malgré l'éloignement que vous avez pour moi,
Je ne ceſſerai point.....

GERONTE.

Je ſçai ce que je dois
Au ſang dont vous ſortez, au rang qui vous éleve,
Je me connois auſſi, mais s'il faut que j'acheve,
La naiſſance & le rang que je reſpecte en vous,
Font que je n'aime point que vous hantiez chez nous.

CLEON.

Mais ſongez, s'il vous plait, que l'uſage autoriſe.....

GERONTE.

Diſpenſez-moi, Monſieur, de faire une ſottiſe,
Et ſoyez informé pour une bonne fois,

Que je veux m'en tenir à l'étage bourgeois.
Je prétens que mon gendre aime à vivre en famille,
Je veux qu'il conſidere & chériſſe ma fille.
Qu'il ſoit doux, complaiſant, ſincere, officieux,
Qu'il ne puiſſe parler, ni de rang, ni d'ayeux;
Que de me ménager il ſe faſſe une affaire,
Et ſe tienne honoré de m'avoir pour beau pere.
Or ſi j'étois le vôtre, avouez franchement,
Monſieur, que tout cela tourneroit autrement.
Ma famille à vous voir n'oſeroit pas prétendre,
Je ſerois obligé de reſpecter mon gendre.
Et même ſi j'oſois l'appeller de ce nom,
On me commanderoit de regler mieux mon ton.
Vous hairiez ma fille & d'un vain titre ornée,
Elle viendroit chez moi pleurer ſa deſtinée.
Tandis qu'on vous verroit briller à mes dépens,
Et rire du Bonhomme avec les courtiſans.

Sc. 5. Act. 2. De l'ingrat de Deſtouches.

MARIS ET FEMMES,

Les marques extérieures d'amitié ſont déplacées dans des gens mariez depuis long-tems : les exiger eſt un ridicule que le monde regarde en pitié.

Dans cette Scene Cleanthis femme de Soſie croit que Mercure qui a pris la figure de Soſie eſt ſon mari lui-même.

CLEANTHIS.

Quoi ! c'eſt ainſi que l'on me quitte ?

MERCURE.

Et comment donc, ne veux-tu pas,
Que de mon devoir je m'acquite,
Et que d'Amphitrion j'aille ſuivre les pas ?

CLEANTHIS.

Mais avec cette bruſquerie,
Traitre de moi te ſéparer !

MERCURE.

Le beau ſujet de fâcherie !
Nous avons tant de tems enſemble à demeurer.

CLEANTHIS.

Mais quoi ! partir ainſi d'une façon ſi brutale
Sans me dire un ſeul mot de douceur pour regale.

MERCURE.

Diantre, où veux-tu que mon esprit,
T'aille chercher des fariboles ?
Quinze ans de mariage appaisent les paroles ;
Et depuis un long-tems nous nous sommes tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, Traître, Amphitrion,
Vois combien pour Alcmene il étale de flâme,
Et rougis là dessus du peu de passion,
Que tu témoigne pour ta femme.

MERCURE.

Eh, mon Dieu, Cleanthis, ils sont encore amans.
Il est certain âge, où tout passe,
Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens,
En nous vieux mariez auroit mauvaise grace,
Il nous feroit beau voir attachés face à face,
A pousser les beaux sentimens.

CLEANTHIS.

Quoi ? suis-je hors d'état, perfide d'esperer,
Qu'un cœur auprès de moi soupire ?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire,
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer,
Et je ferois crever de rire.

CLEANTHIS.

CLEANTHIS.

Mérites tu, pendart, cet insigne bonheur,
De te voir pour épouse une femme d'honneur?

MERCURE.

Mon Dieu! tu n'es que trop honnête,
Ce grand honneur ne me vaut rien,
Ne sois point si femme de bien,
Et me romps un peu moins la tête.

CLEANTHIS.

Comment! de trop bien vivre on te voit me blâmer!

MERCURE.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme.
Et ta vertu fait un vacarme,
Qui ne cesse de m'assommer.

CLEANTHIS.

Comment? tu souffrirois sans nulle répugnance,
Que j'aimasse un galant avec toute licence?

MERCURE.

Oui, si je n'etois plus de tes cris rebattu,
Et qu'on te vit changer d'humeur & de méthode,
J'aime mieux un vice commode,
Qu'une fatigante vertu,
Adieu Cleanthis, ma chere ame,
Il me faut suivre Amphitrion.

CLEANTHIS,

Pourquoi ? pour punir cet infâme,
Mon cœur n'a-t'il assez de résolution.

Sc. 4. Act. 1. Amphit.

MARI ET FEMME.

Image de leurs petites dissensions sur la différente maniere de penser dans un âge avancé.

ORPHISE.

C'est vous Monsieur Geronte ; où courez-vous si vite ?
Eh de grace, un moment.

GERONTE.

A votre appartement je me suis fait écrire,
Si vos gens sont exacts, ils pourront vous le dire.

ORPHISE.

Certes pour un époux, l'accueil est très-galant,
Après un mois d'absence, il est fort consolant.

GERONTE.

Nous nous retrouverons, & plûtôt dix fois qu'une,
Ne nous imposons point une gêne importune,
Ni ces empressemens follement amoureux,
Ridicules à l'âge où nous sommes tous deux.

ORPHISE.

Monſieur, parlez du vôtre.

GERONTE.

Oui, dans l'âge où nous ſommes
Vous croiez que le tems ne vieillit que les hommes ?

ORPHISE.

Autrefois.....

GERONTE.

Eſt paſſé pour ne plus revenir.

ORPHISE.

Et vous anticipez toujours ſur l'avenir.
Monſieur, entendons-nous une fois dans la vie...

GERONTE.

La femme eſt une eſpéce à qui rien ne reſſemble,
C'eſt tout bien ou tout mal, & tous les deux enſemble,
Eſt-elle vertueuſe, elle l'eſt à l'excès,
La ſageſſe devient un véritable accès.
La modération lui paroît inſipide,
C'eſt toujours à l'extrême où ſon penchant la guide,
Ses moindres mouvemens ſont des convulſions,
La vertu dans ſon cœur ſe change en paſſions.
Dégénere en faux zele & devient fanatique.

ORPHISE.

Ah! vous voilà, Monsieur, dans votre humeur critique.

GERONTE.

Ne vous chagrinez pas d'un portrait si flatté,
Une femme à tout âge est un enfant gâté.

ORPHISE.

Le mépris pour le sexe est un air qu'on se donne,
Qui n'est en vérité convenable à personne.

GERONTE.

Madame je suis juste & sans prévention,
On peut, je le sens bien, faire une exception.

De la fausse Antipatie.

MERES.

Mere Grondeuse perpetuelle.

Les peres ou les meres trop difficiles sur le choix d'un gendre ou d'une bru nuisent à leurs enfans & leur font manquer leur établissement. Une mere grondeuse s'attire la haine de toute une famille.

VALERE.

Quoi? toujours opposée à toute une famille?

Me. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne voulez point marier votre fille?

Me. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Quand on vous en parle on vous met en courroux.

Me. GROGNAC.

Oui.

VALERE.

Vous ne prendrez point de ſentimens plus doux?

Me. GROGNAC.

Non.

VALERE.

Fort bien, non, oui, non, beau diſcours, vos répliques,
Me paroiſſent pour moi tout à fait laconiques.
Mais pour mieux raiſonner avec vous là deſſus,
Et pour rendre un moment le diſcours plus diffus,
Dites-moi, s'il vous plaît, la véritable cauſe
Qui vous fait rejetter les partis qu'on propoſe.
Ce fameux partiſan, par exemple, pourquoi?

Me. GROGNAC.

Eh fi donc, Monſieur, vous radotez, je croi;
Il eſt trop riche.

VALERE.

Ah! ah! nouvelle eſt la maxime.

Me. GROGNAC.

Gagne-t'on en cinq ans un million ſans crime ?
Je hais ces fort vêtus, qui malgré tous leur bien,
Sont un jour quelque choſe & le lendemain rien.

VALERE.

Et ce jeune Marquis, cet homme d'importance,
Vous ne lui pouvez pas reprocher ſa naiſſance.
Il a les airs de Cour, parle haut, chante, rit,
Il eſt bien fait, il a du cœur & de l'eſprit.

Me. GROGNAC.

Il eſt trop gueux.

VALERE.

Fort bien, la réponſe eſt honnête;
Et vous avez toujours quelque défaite prête.
Il s'offre deux partis, vous les chaſſez tous deux,
Le premier eſt trop riche & le ſecond trop gueux,
Dans vos bruſques humeurs je ne puis vous comprendre,
Comment prétendez-vous que ſoit fait votre gendre ?

Me. GROGNAC.

Je prétens qu'il ſoit fait comme on n'en trouve point;

Qu'il ſoit poſé, diſcret, accompli de tout point,
Qu'il ait avec du bien une honnête naiſſance;
Qu'il ne faſſe point voir ces traits de petulence,
Ces actions de fou, ces airs évaporez,
Dignes productions des cerveaux mal timbrez:
Qu'il ait auprès du ſexe un peu de politeſſe
Qu'il mêle à ſes diſcours certain air de ſageſſe
Qu'il ne ſoit point enfin, pour tout dire de lui,
Comme les jeunes gens que je vois aujourd'hui.

VALERE.

Cet homme à rencontrer ſera très difficile,
Et ſi vous le trouvez je vous tiens fort habile.

Me. GROGNAC.

Mais Leandre eſt l'époux que je veux lui donner.

VALERE.

Leandre?

Me. GROGNAC.

Ce parti ſemble vous étonner?
Mais c'eſt un fait, Monſieur, dont peu je me ſoucie,
Et je le trouve moi, ſelon ma fantaiſie.....
Leandre aime ma fille & ma fille fera,
Lorſque j'aurai parlé, tout ce qu'il me plaira.

VALERE.

Il faut que ſur ce point nous la faſſions parler
Son cœur s'expliquera ſans rien diſſimuler.

Me. GROGNAC.

D'accord, Liſette, hola, Liſette? de la vie,
On ne vit dans Paris femme ſi mal ſervie.
Liſette.

LISETTE.

Hé bien, Liſette! eſt-ce fait? me voilà.

Me. GROGNAC.

Que fait ma fille?

LISETTE.

Quoi, ce n'eſt que pour cela?
Vous avez bonne voix, quel bruit? A vous entendre,
J'ai cru qu'à la maiſon le feu venoit de prendre.
Vous plairoit-il vous taire & finir vos diſcours?

LISETTE.

Oh vous grondez ſans ceſſe.

Me. GROGNAC.

Et vous parlez toujours.
Répondez ſeulement à ce que l'on ſouhaite.
Que fait ma fille?

LISETTE.

Elle eſt Madame, à ſa toilette.

Me. GROGNAC.

Toujours à ſa toillette & devant un miroir,
Voilà tout ſon emploi, du matin juſqu'au ſoir.

LISETTE.

Vous parlez bien à l'aiſe avec votre cenſure,
Il m'a fallu trois fois réformer ſa coëffure.
Je vais vous l'amener.

VALERE.

N'allez pas la gronder,
Ni par votre air ſevere ici l'intimider.

Me. GROGNAC.

Mon Dieu, je ſçais aſſez comme il faut ſe conduire,
Et je ne dirai rien que ce qu'il faudra dire.
La voilà, vous verrez quels ſont ſes ſentimens,
Venez, Mademoiſelle, & ſaluez les gens.

Iſabelle fait la révérence.

Me. GROGNAC.

Plus bas, encor plus bas. O Ciel, quelle ignorance !
Ne ſçavoir pas encore faire la révérence.
Depuis trois ans & plus qu'elle apprend à danſer!

LISETTE.

Son maître tous les jours vient pourtant l'exercer.
Mais que peut-on apprendre en trois ans ?

Me. GROGNAC.

A ſe taire.

LISETTE.

Elle a bien aujourd'hui l'esprit atrabilaire.

Me. GROGNAC.

Levez la tête, encor. Soyez droite, approchez,
Faut-il tendre toujours le dos quand vous marchez?
Paroissez avec grace & baissez cette épaule.

LISETTE.

C'est du soir au matin un éternel controlle.

Me. GROGNAC.

Avancez, s'il vous plaît, & répondez à tout,
Parlez, le mariage est-il de votre goût?
Isabelle rit.
Quoi vous avez le front de rire devant nous?
Vous ne rougissez pas quand on parle d'époux?

ISABELLE.

J'ignorois qu'une fille au mot de mariage,
D'une prompte rougeur dût couvrir son visage.
Je dois vous obéir, & quand je l'entendrai,
Puisque vous le voulez, d'abord je rougirai.

LISETTE.

Quel heureux naturel!

Me. GROGNAC.

Les époux sont bisarres,
Brutaux, capricieux, impérieux, avares.
On devroit s'en passer si l'on avoit bon sens.

ISABELLE.

N'étoient-ils pas ainsi tous fait de votre tems?

Vous n'avez pas laiſſé d'en prendre un étant fille.

Me. GROGNAC.

Vous êtes dans l'erreur, Rodillard de Choupille,
Noble au bec de Corbin, grand Gruyer de Berri,
Et qui fut votre pere étant bien mon mari,
M'enleva malgré moi, ſans cela de ma vie,
De me donner un maître il ne m'eut pris envie.

LISETTE.

La même choſe un jour pourra nous arriver.

ISABELLE.

On ne fait donc point mal à ſe faire enlever ?

Me. GROGNAC.

Eh bien vit on jamais un eſprit plus reptile ?
Puis-je avoir jamais fait une telle imbecille ?
C'eſt une groſſe bête & qui n'eſt propre à rien.

LISETTE.

Elle eſt bien votre fille & vous reſſemble bien.

Me. GROGNAC.

Eh plait-il !

LISETTE.

Vous m'avez ordonné le ſilence.

Me. GROGNAC.

Vous pourriez à la fin laſſer ma patience.

VALERE.

Avec elle, Madame, agiſſons ſans aigreur,
Ça dites-moi, quelqu'un vous tiendroit il au cœur ?

ISABELLE.

Le Chevalier me plaît, il me jure qu'il m'aime,
Ah! si vous le voyez, vous l'aimeriez de même.

Me. GROGNAC.

De quel front, s'il vous plaît, sans mon consentement,
Osez-vous bien penser à quelque attachement?
Vous êtes bien hardie & bien impertinente.

VALERE.

L'amour du Chevalier pourroit être innocente.

Me. GROGNAC.

L'amour du Chevalier n'est point du tout mon fait,
J'ai fait pour son mari choix d'un autre sujet,
Et je vous défend, moi, de le voir de la vie.

ISABELLE.

Je ne le verrai point, vous serez obéie,
Mes yeux trop curieux n'iront point le chercher.
Mais lui, s'il veut me voir, puis-je l'en empêcher?

Me. GROGNAC.

A ces simplicités qui sortent de sa bouche,
A cet air si naïf, croiroit-on quelle y touche?
Mais c'est une eau qui dort dont il faut se garder.

ISABELLE.

Vous êtes avec moi toujours prête à gronder,

Je parois toute ſotte alors qu'on me querelle,
Et cela me maigrit.

Me. GROGNAC.

Taiſez-vous Perronelle.
Rentrez, & là dedans, allez voir ſi j'y ſuis?

VALERE.

Si vous vouliez pourtant écouter quelque avis,

Me. GROGNAC.

Je ne prens point d'avis, je ſuis indépendante.

VALERE.

Je le ſçais, mais.....

Me. GROGNAC.

Adieu, je ſuis votre ſervante.

VALERE.

Mais, Madame, entre nous, il eſt de la raiſon,

Me. GROGNAC.

Mais, Monſieur, entre nous, quand de votre façon,
Vous aurez s'il ſe peut encor garçon ou fille,
Je n'irai point chez vous regler votre famille.
De vos enfans alors vous pourrez diſpoſer,
Tout à votre plaiſir ſans que j'aille y gloſer..
Allons vîte, rentrez, faites ce qu'on ordonne.

Sc. 1. 2. 3. 4. de l'Act. 1. Du Diſtrait de Regnard.

MEME CARACTERE

Mere entiere dans ſon opinion, grondeuſe éternelle, impérieuſe, injuſte envers ſes enfans.

Une autorité de mere n'eſt pas ſans bornes. Il eſt des meres dont l'amour aveugle pour un de leurs enfans les rend injuſtes & cruelles envers les autres.

LAURENCE.

Je veux être maîtreſſe en jaſe qui voudra,
De deux filles que j'ai, je prétends que l'aînée,
Au Seigneur Dom-Jobin pour femme ſoit donnée.
Et quand à la cadette, il eſt très-aſſuré,
Qu'elle aura pour époux un cloître bien muré.
Mon Bien pourra, je penſe, enrichir un menage,
Mais ce ne ſera rien, s'il faut qu'il ſe partage.
Et quoi que l'on en cauſe, en un mot j'aime mieux,
En voir dans ma famille un bon qu'en gâter deux.

ELVIRE.

Votre eſprit prévenu de tendreſſe de mere,
Fait remarquer en tout ſa prudence ordinaire.

Ma sœur. & ce partage, est si judicieux.

LAURENCE.

Eh merci Dieu, laissons ces détours ennuieux.

ELVIRE.

D'accord, vous voulez donc, puisqu'il faut qu'on s'explique,
Mettre dans un Couvent votre fille Angelique?

LAURENCE.

Oui, je l'entens ainsi.

ELVIRE.

Mais dites-moi, ma sœur,
Avez-vous pris le soin de consulter son cœur?
Car la raison voudroit.....

LAURENCE.

Il n'est raison qui tienne,
Chacun vit à sa guise & je vis à la mienne.

ELVIRE.

Mais sçavez-vous que c'est par là forcer son cœur,
Sur un choix d'où dépend sa joye & son bonheur?
C'est nous vendre bien cher le chagrin qu'on nous donne,
Que nous assujettir à ce quon nous ordonne.
Quoi ma sœur sur l'appas d'un motif d'interêt,
Voulez-vous sans pitié prononcer son arrêt?
Et faire, ne prenant de conseil que le vôtre,
De l'une des deux sœurs, la victime de l'autre.

N'attirez point sur vous, ayant pû le prévoir,
Les malédiction d'une ame au déſeſpoir.

LAURENCE.

La langue vous demange & le ſang vous petille,
Tous les jours vous venez controler ma famille.
De ſalpêtre moral tous vos diſcours ſont pleins.
Bon ſoir & bonne nuit.

Elvire s'en va.

Marine qu'en dis-tu? parle? puis-je mieux faire,
Que mettre en un couvent?

MARINE *ſuivante.*

Eh!

LAURENCE.

Quoi? parle.

MARINE.

Une mere.
Ne doit avoir jamais ſur rien le démenti.

LAURENCE.

Trouvant pour mon aînée un très-riche parti,
Dois-je rien négliger pour la mettre à ſon aiſe?

MARINE.

Non, ſi vous lui donnez un époux qui lui plaiſe.

LAURENCE.

Dom Jobin n'eſt-il pas un époux à ſouhait?
Que lui manqueroit-il? il eſt ſage & bienfait.
Sur-tout riche.

MARINE.

Oui, je fais grand cas de ſa richeſſe.
Mais avec tout ſon bien & toute ſa ſageſſe,
Si vous me permettez de vous ouvrir mon cœur,
Madame, en vérité, c'eſt un vilain Monſieur.
Il lui faut un mari fait d'un autre modele,
Elle eſt jeune & ce ſinge a quarante ans plus qu'elle.
Elle aime la dépenſe, il n'eſt pas liberal,
Elle a de l'enjoûment, il eſt ſombre, & brutal.
Elle a de la beauté, l'air bon, lui l'air d'un drille,
Et ce n'eſt point enfin le fait de votre fille.
Et telle que je ſuis, s'il étoit à mon choix,
Et qu'il eût plus de bien qu'il n'en a quatre fois,
J'aimerois encor mieux demeurer malheureuſe.
Que l'avoir pour mari.

LAURENCE.

Voyez un peu la Gueuſe,
Voilà ſon portrait fait en trois coups de pinceau.
Enfin donc ce Mari ne vous ſemble pas beau.

MARINE.

Si Dom Jobin attend cette belle alliance,
Il attendra long-tems.

LAURENCE.

Voyez l'impertinente!

MARINE.

Il ſera ſon mari tout comme il eſt le mien,
Ni plus, ni moins.

LAURENCE.

Pourquoi n'en ſera t'il donc rien?

MARINE.

C'eſt qu'elle n'en veut point, puiſqu'il faut qu'on s'explique.

LAURENCE.

De qui le ſçavez-vous? gazette domeſtique,
Ma fille n'en veut point! Qui vous l'a dit? pourquoi?
Oh, oh, depuis un mois vous demeurez chez moi,
Et déjà là-deſſus vous jaſez comme un livre.

MARINE.

Mais, Madame.....

LAURENCE.

Ecoutez, votre caquet m'enyvre.
Et ſi vous prétendez être long-tems ici,
A tous vos longs diſcours il faut faire un trouci,
Réſerver votre langue à de meilleurs uſages,
Et ne parler qu'autant que vous avez de gages.
Entendez-vous, ma mie?

MARINE.

Oui, Madame, mais ſi.....

LAURENCE.

Mes filles ſont là haut, envoyez-les ici.

Détalez, vous diriez encore quelque ſottiſe.
Mais je les vois venir.....

Ses filles lui font une grande révérence.

Que chacune de vous pour m'écoûter s'avance;
Ça, je vous fais credit de votre révérence.
Vous la ſçavez bien faire, & c'eſt à mes dépens;
Mais quoiqu'on me la doive, elle eſt à contre tems,
Je diſpenſe vos ſoins de grimaces pareilles;
Et ne veux occuper de vous que vos oreilles.
Et pour ne faire point d'inutiles diſcours,
Je prétens vous pourvoir toutes deux en deux jours.
Je veux de ce plaiſir régaler ma vieilleſſe,
J'aurois pris vos avis, mais comme la jeuneſſe,
Qui par des viſions laiſſe éblouir ſes yeux,
Fait rarement le choix qui lui convient le mieux
J'examine, je cherche, enfin je conſidere,
Depuis vingt & deux ans que je ſuis votre mere,
L'état où vous ſeriez plus propres & je crois,
Sçavoir tout ce qu'il faut pour faire bien ce choix.

A Leonor.

Je ſçais premierement que vous, quoique l'aînée,
A vous voir coquetter paſſeriez la journée.
Que votre bel eſprit qu'on vous vante ſouvent,

A travers de ce timbre a bien pris de l'évent,
Que vous aimez le faſte & que pour vous voir leſte,
L'habit le plus coquet vous ſemble trop modeſte.
Ma fille, en quatre mots, tout cela ramaſſé,
Je trouve qu'il vous faut un mari bien ſenſé.
Et pour vous dire à quoi ce diſcours ſe termine,
Dom Jobin eſt l'époux à qui je vous deſtine;
C'eſt votre fait....

LEONOR.

Mais ſi je ne ſens....

LAURENCE *à Angelique.*

Quant à vous;
Vous aimez le repos, vous avez l'eſprit doux.
Des défauts qu'on lui voit votre humeur garantie,
A moins d'ambition & plus de modeſtie.
Je vois dans votre eſprit à la vertu porté,
Plus de ſoumiſſion & moins de vanité.
Enfin je trouve en vous, ma fille, de quoi faire,
Une Religieuſe à peindre comme mere
Qui ſçait ce qu'il vous faut; je prétens dès demain,
Vous, vous voir au Couvent, & vous, à Dom Jobin.
Adieu, pour y ſonger, je vous laiſſe à votre aiſe.

ANGELIQUE.

Mais ſongez.....

LAURENCE.

Paix.

LEONOR.

Le cœur ſe doit-il ?.....

LAURENCE.

Qu'on ſe taiſe.

Je n'ai pas prétendu par un tel entretien,
Demander votre avis, mais vous dire le mien.
Je le trouve fort bon & n'en veux point démordre,
On vous garde une place au Couvent par mon ordre.
Pour vous, à Dom Jobin, j'ai donné mon aveu,
Et vous m'obéirez, ou vous verrez beau jeu.

De la Dupe de ſoi-même de Montfleury.

VIEILLE-MERE.

Les perſonnes fort âgées ſont ſujettes à gronder ſouvent à tort & à travers, & elles reviennent difficilement de leurs préventions.

Me. PERNELLE.

Laiſſez, ma bru laiſſez, ne venez pas plus loin,

Ce ſont toutes façons dont je n'ai pas beſoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquite.

DAMIS.

Mais ma mere, d'où vient que vous ſortez ſi vîte ?

Me. PERNELLE.

C'eſt que je ne puis voir tout ce menage ci,
Et que de me complaire on ne prend nul ſouci.
Oui, je ſors de chez vous fort mal édifiée,
Dans toutes mes leçons je ſuis contrariée.
On n'y reſpecte rien, chacun y parle haut,
Et c'eſt tout juſtement la Cour du Roi Petaut.

DORINE.

Si.....

Me. PERNELLE.

Vous êtes ma mie, une fille ſuivante,
Un peu trop forte en gueule & fort impertinente.
Vous vous mêlez ſur-tout de dire votre avis.

DAMIS.

Mais.....

Me. PERNELLE.

Vous êtes un ſot, en trois lettres, mon fils,
C'eſt moi qui vous le dis, qui ſuis votre grand'mere,

Et j'ai prédit cent fois à mon fils votre pere.
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je croi.....

Me. PERNELLE.

Mon Dieu, ſa ſœur, vous faites la diſcrete,
Et vous n'y touchez pas tant vous ſemblez doucette;
Mais il n'eſt, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort.
Et vous menez ſous chape un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais ma mere.....

Me. PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaiſe,
Votre conduite en tout, eſt tout à fait mauvaiſe.
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mere en uſoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépenſiere, & cet état me bleſſe,
Que vous alliez vétue ainſi qu'une Princeſſe.
Quiconque à ſon mari veut plaire ſeulement,
Ma bru, n'a pas beſoin de tant d'ajuſtement.

CLEANTE.

Mais Madame, après tout.

Me. PERNELLE.

Pour vous, Monsieur son frere
Je vous estime fort, vous aime & vous révére.
Mais enfin, si j'étois de mon fils son époux,
Je vous prierois fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc, mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Votre Monsieur Tartufle est bienheureux sans doute,

Me. PERNELLE.

C'est un homme de bien qu'il faut que l'on écoute,
Et je ne puis souffrir sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un Cagot de critique,

Vienne

Vienne uſurper ceans un pouvoir tirannique.
Et que nous ne puiſſions à rien nous divertir,
Si ce beau Monſieur là n'y daigne conſentir?

DORINE.

S'il le faut écouter & croire à ſes maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne faſſe des crimes.
Car il controlle tout, ce Critique zélé.

Me. PERNELLE.

Et tout ce qu'il controlle eſt bien controllé.
C'eſt au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire,
Et mon fils à l'aimer vous devroit tous induire.

DAMIS.

Non, voiez-vous, ma mere, il n'eſt pere ni rien,
Qui me puiſſe obliger à lui vouloir du bien.
Je trahirois mon cœur de parler d'autre ſorte,
Sur ſes façons de faire à tous coups je m'emporte.
J'en prévois une ſuite, & qu'avec ce pied plat,
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'eſt une choſe auſſi qui ſcandaliſe,
De voir qu'un Inconnu ceans s'impatroniſe.
Qu'un Gueux qui quand il vint n'avoit pas de ſouliers,

Et dont l'habit entier valoit bien ſix déniers.
En vienne juſques là que de ſe méconnoître,
De contrarier tout & de faire le maître.

Me. PERNELLE.

Eh merci de ma vie, il en iroit bien mieux,
Si tout ſe gouvernoit par ſes ordres pieux.

DORINE.

Il paſſe pour un ſaint dans votre fantaiſie,
Tout ſon fait croiez-moi, n'eſt rien qu'hypocriſie.

Me. PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui non plus qu'à ſon Laurent,
Je ne me fierois, moi, que ſur un bon garant.

Me. PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le ſerviteur peut être,
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal & ne le rebutez,
Qu'à cauſe qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'eſt contre le péché que ſon cœur ſe courrouce,
Et l'intérêt du Ciel eſt tout ce qui le pouſſe.

DORINE.

Oui, mais pourquoi ſur-tout, depuis un certain tems,
Ne ſçauroit-il ſouffrir qu'aucun entre ceans?

En quoi bleſſe le Ciel une viſite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête.
Veut-on que là deſſus, je m'explique entre nous,
Je croi que de Madame il eſt ma foi jaloux.

Me. PERNELLE.

Taiſez-vous, & ſongez aux choſes que vous dites,
Ce n'eſt pas lui tout ſeul qui blâme ces viſites.
Tout ce tracas qui ſuit les gens que vous hantez,
Ces Carroſſes ſans ceſſe à la porte plantés,
Et de tant de Laquais le bruyant aſſemblage
Font un éclat fâcheux dans tout le voiſinage.
Je veux croire qu'au fond il ne ſe paſſe rien,
Mais enfin on en parle & cela n'eſt pas bien.

CLEANTE.

Eh voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cauſe ?
Ce ſeroit dans la vie une fâcheuſe choſe,
Si pour un ſot diſcours où l'on peut-être mis,
Il falloit renoncer à ces meilleurs amis.
Et quand même on pourroit ſe réſoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à ſe taire?
Contre la médiſance il n'eſt point de rempart,
A tous les ſots caquets n'ayons donc nul égard.

Me. PERNELLE.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru, l'on eſt chez vous contrainte de ſe taire.
Mille caquets divers s'y font en moins de rien.
Et comme l'autre jour un Docteur dit fort bien,
C'eſt véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille & tout du long de l'aulne,
Et pour conter l'hiſtoire où ce point l'engagea...
Voilà t'il pas Monſieur, qui ricane déjà?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
Et ſans..... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour ceans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau tems quand j'y mettrai le pied.

Donnant un ſoufflet à Flipote.

Allons, vous, vous rêvez & bayez aux Corneilles.
Jour de Dieu, je ſçaurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe, marchons.

De l'Impoſteur de Moliere.

VIEILLE MERE.

Bonne vieille Mere qui eſt encore de belle humeur. La gayeté eſt de tous les âges quand on eſt doué d'un heureux temperament.

AGATHE *en vieille faiſant la folle.*

Bon jour mes doux amis, Dieu vous gard mes enfans,
Hé bien! qu'eſt-ce? Comment paſſez-vous votre tems?
Que le Ciel pour long-tems la ſanté vous envoye,
Vous conſerve gaillards & vous maintienne en joye.
Le chagrin ne vaut rien & ronge les eſprits,
Il faut ſe divertir, c'eſt moi qui vous le dis.

ERASTE.

Je la trouve charmante, & malgré ſa vieilleſſe;
On trouveroit encore du retour de jeuneſſe.

AGATHE.

Oh! vous me regardez! vous êtes ébobis,
De me trouver ſi fraiche avec des cheveux gris;
Je me porte encore mieux que vous tant que vous faites,

Je fais quatre repas & je lis ſans lunettes.
Je ſirotte mon vin, tel qu'il ſoit, vieux, nouveau,
Je fais rubis ſur l'ongle & n'y mets jamais d'eau.
Je vuide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE.

Peſte!

AGATHE.

Oüi, vrayment, de Champagne encor, ſans qu'il en reſte.
On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents,
J'ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt dix-huit ans
Vienne la Saint Martin.

LISETTE.

La Jeuneſſe eſt complette,
Tout autant: mais je ſuis encor verdelette.
Et je ne laiſſe pas à l'âge où me voilà,
D'avoir des ſerviteurs, & qui m'en content, da.
Mais vois-tu, mon ami, veux-tu que je te diſe,
Les hommes d'aujourd'hui, c'eſt pietre marchandiſe.
Ils ne valent plus rien, & pour en ramaſſer,
Tiens je ne voudrois pas ſeulement me baiſſer.

ERASTE *à Albert.*

Da, les vapeurs ſouvent eſt-elle travaillée?

ALBERT.

Hélas! jamais, il faut qu'on l'ait enſorcellée.

AGATHE.

A mon âge, je vaux encor mon péſant d'or,
Les enfans cependant m'ont beaucoup fait de tort,
Je ne paroîtrois pas la moitié de mon âge,
Si l'on ne m'avoit mis à treize ans en ménage.
C'eſt tuer la jeuneſſe, à vous en parler franc,
Que la mettre ſi-tôt à un péril ſi grand.
Je ne me ſouviens pas d'avoir preſque été fille,
A vous dire le vrai, j'étois aſſez gentille.
A vingt ſept ans j'avois déjà quatorze enfans.

LISETTE.

Quelle fecondité! quatorze!

AGATHE.

Oui, tous groüillans.
Et tous garçons, encor, je n'en avois point d'autres,
Et n'en voiois aucun tournez comme les nôtres.
Mais ce ſont des fripons, & qui finiront mal,
Les malheureux voudroient me voir à l'hopital.
Croiriez-vous que depuis la mort de feu leur pere,

s m'ont juſqu'à préſent chicanné mon douaire ;
Un douaire gagné ſi légitimement !

ALBERT.

Hélas ! peut-on pouſſer plus loin l'égarement !

Sc. 3. Act. 13. Folies. Amour... de Regnard.

MISANTROPE.

Son Caractere. Une trop grande rigidité à l'égard des défauts des hommes eſt un ridicule outré dans la ſociété.

PHILINTE.

Je ſuis donc bien coupable, Alceſte, à votre compte ?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte.
Une telle action ne ſçauroit s'excuſer,
Et tout homme d'honneur s'en doit ſcandaliſer.
Je vous vois accabler un homme de careſſes,
Et témoigner pour lui les dernieres tendreſſes,
De proteſtations, d'offres, & de ſermens,
Vous chargez la fureur de vos embraſſemens.
Et quand je vous demande après, quel eſt cet homme,
A peine pouvez-vous dire, comme il ſe nomme.
Votre chaleur pour lui tombe en vous ſéparant,

Et vous me le traitez à moi d'indifférent.
Morbleu c'eſt une choſe indigne, lâche, infâme,
De s'abaiſſer ainſi juſqu'à trahir ſon ame:
Et ſi par un malheur j'en avois fait autant,
Je m'irois de regret pendre tout à l'inſtant.

PHILINTE.

Je ne vois pas pour moi que le cas ſoit pendable,
Et je vous ſuplirai d'avoir pour agréable,
Que je me faſſe un peu grace ſur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Non, non, il n'eſt point d'ame un peu bien ſituée,
Qui veuille d'une eſtime ainſi proſtituée,
Et la plus glorieuſe a des regals peu chers,
Des qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'Univers.
Sur quelque préference une eſtime ſe fonde,
Et c'eſt n'eſtimer rien, qu'eſtimer tout le monde.
Puiſque vous y donnez dans ces vices du tems;
Morbleu, vous n'êtes pas pour être de mes gens.
Je refuſe d'un cœur la vaſte complaiſance,
Qui ne fait de mérite aucune différence.

Je veux qu'on me distingue & pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait,

PHILINTE.

Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on rende,
Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devroit châtier sans pitié,
Ce commerce honteux de semblant d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, & qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre;
Que ce soit lui qui parle, & que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

PHILINTE.

Il est bien des endroits, où la pleine franchise,
Deviendroit ridicule, & seroit peu permise;
Et par fois n'en déplaise à votre austere honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos & de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?

Et quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point.
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessez, & la Cour & la Ville,
Ne m'offrent rien qu'objet à m'échaufer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve par tout que lâche flaterie,
Qu'injustice, interêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, & mon dessein,
Et de rompre en visiere à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin Philosophe est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès ou je vous envisage,
Le monde par vos soins ne se changera pas,
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,

Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Par tout où vous allez donne la comedie.
Et qu'un ſi grand couroux contre les mœurs du tems,
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu, tant mieux, c'eſt ce que je demande,
Ce m'eſt un fort bon ſigne & ma joye en eſt grande :
Tous les hommes me ſont à tel point odieux,
Que je ſerois fâché d'être ſage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature Humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroiable haine.

PHILINTE.

Tout les pauvres mortels ſans nulle exception,
Seront envelopés dans cette averſion ?
Encor en eſt-il bien dans le ſiécle où nous ſommes.

ALCESTE.

Non, elle eſt générale, & je hais tous les hommes,
Les uns parce qu'ils ſont méchans & malfaiſans,
Et les autres pour être aux méchans complaiſans.

Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuſes,
Que doit donner le vice aux ames vertueuſes,
De cette complaiſance on voit l'injuſte excès,
Pour le franc ſcelerat avec qui j'ai procès.
Au travers de ſon maſque on voit à plein le traitre,
Par tout il eſt connu pour tout ce qu'il peut être.
Et ſes roulemens d'yeux & ſon ton radouci,
N'impoſent qu'à des gens qui ne ſont pas d'ici.
On ſçait que ce pié plat digne qu'on le confonde,
Par de ſales emplois s'eſt pouſſé dans le monde;
Et que par eux ſon ſort de ſplendeur revêtu,
Fait gronder le mérite & rougir la vertu.
Cependant ſa grimace eſt par tout bien venue,
On l'accueille, on lui rit, par tout il s'inſinue.
Et s'il eſt par la brigue un rang à diſputer,
Sur le plus honnête homme on le voit emporter.
Tètebleu, ce me ſont de mortelles bleſſures,
De voir qu'avec le vice on garde des meſures;
Et par fois il me prend des mouvemens ſoudains,
De fuir dans un déſert l'approche des humains.

PHILINTE.

A force de ſageſſe on peut-être blâmable,
Il faut parmi le monde une vertu traitable.

La parfaite raiſon fuit toute extrémité,
Et veut que l'on ſoit ſage avec ſobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges,
Heurte trop notre ſiécle & les communs uſages.
Elle veut aux mortels trop de perfection,
Il faut flechir au tems ſans obſtination;
Et c'eſt une folie à nulle autre ſeconde,
De vouloir ſe mêler de corriger le monde....
Contre votre Partie éclatez un peu moins,
Et donnez au Procès une partie de vos ſoins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'eſt une choſe dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez vous donc qui pour vous ſollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? la raiſon, mon bon droit l'équité.

PHILINTE.

Aucun Juge par vous ne ſera viſité?

ALCESTE.

Non, eſt-ce que ma cauſe eſt injuſte ou douteuſe?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord, mais la brigue eſt facheuſe.

Et.....

ALCESTE.

Non, J'ai réſolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raiſon.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remûrai point.

PHILINTE.

Votre partie eſt forte,
Et peut par ſa cabale entrainer....

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromprez.

ALCESTE.

Soit, j'en veux voir le ſuccès.

PHILINTE.

Mais.....

ALCESTE.

Jaurai le plaiſir de perdre mon procès

PHILINTE.

Mais enfin.....

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie,
Si les hommes auront aſſez d'effronterie.
Seront aſſez méchans, ſcelerats & pervers,

Pour me faire injuſtice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme !

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coutât-il grand choſe,
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cauſe.

PHILINTE.

On ſe riroit de vous Alceſte, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

SUITE DU MEME CARACTERE.

Image d'un homme trop difficile à contenter. Il ne faut être ni trop ſevere Cenſeur, ni fade Adulateur.

ORONTE.

Comme votre eſprit a de grandes lumieres,
Je viens à vous, Monſieur.....
Vous montrer un ſonnet que j'ai fait depuis peu,
Et ſçavoir s'il eſt bon qu'au Public je l'expoſe.

ALCESTE.

Monſieur, je ſuis mal propre à décider la choſe,
Veuillez m'en diſpenſer.

ORONTE.

Pourquoi?

ALCESTE.

J'ai le défaut.
D'être un peu plus ſincere en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'eſt ce que je demande & j'aurois lieu de plainte,
Si m'expoſant à vous pour me parler ſans feinte.
Vous alliez me trahir & me déguiſer rien.

ALCESTE.

Puiſqu'il vous plaît, ainſi, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet.

C'eſt un Sonnet. L'*Eſpoir*..... c'eſt une Dame,
Qui de quelque eſpérance avoit flaté ma flamme.
L'*Eſpoir*.... Ce ne ſont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres & langoureux.

A toutes ces interruptions il regarde Alceſte.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'*eſpoir*.... Je ne ſçai ſi le ſtile
Pourra vous en paroître aſſez net & facile,
Et ſi du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, Monſieur.

ORONTE.

Au reſte vous ſçaurez,
Que je n'ai demeuré qu'un quart-d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voions, Monſieur, le tems ne fait rien à l'affaire.

ORONTE.

L'eſpoir il eſt vrai, nous ſoulage,
Et nous berce un tems notre ennui,
Mais Philis, le triſte avantage,
Lorſque rien ne marche après lui!

PHILINTE.

Je ſuis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE *bas.*

Quoi! vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

Vous eûtes de la complaiſance,
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépenſe,
Pour ne me donner que l'eſpoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galans ces choſes-là ſont miſes.

ALCESTE *bas.*

Morbleu vil complaiſant, vous louez des ſottiſes?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle,
Pouſſe à bout l'ardeur de mon zele,
Le trépas ſera mon recours,
Belle Philis on déſeſpere,
Alors qu'on eſpere toujours.

PHILINTE.

La chûte en eſt jolie, amoureuſe, admirable,

ALCESTE *bas.*

La peſte de ta chûte! empoiſonneur, au Diable.
En euſſes-tu fait une à te caſſer le nez.

PHILINTE.

Je n'ai jamais oui des vers ſi bien tournés.

ALCESTE.

Morbleu....

ORONTE.

Vous me flattez, & vous croiez peut-être...

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.....

ALCESTE *bas.*

Et que fais-tu donc, Traitre?

ORONTE.

Mais pour vous, vous ſçavez quel eſt notre traité?
Parlez-moi, je vous prie, avec ſincerité?

ALCESTE.

Monsieur, cette matiere est toujours délicate;
Et sur le bel Esprit nous aimons qu'on nous flate:
Mais un jour à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disois en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire,
Sur les demangeaisons qui nous prennent d'écrire.
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressemens,
Qu'on a de faire éclats de tels amusemens:
Et que par la chaleur de montrer ses ouvrages;
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là,
Que j'ai tort de vouloir....

ALCESTE.

Je ne dis pas cela;
Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme;
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme,
Et qu'eut-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs mechans côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon Sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela, mais pour ne point écrire.
Je lui mettois aux yeux comme dans notre tems,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, & leur ressemblerois-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela, mais enfin, lui disois-je?
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croiez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au Public ces occupations,
Et n'allez point quitter de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la Cour vous avez d'honnête homme.
Pour prendre de la main d'un avide Imprimeur,
Celui de ridicule & misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre,

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, & je crois vous entendre,
Mais ne puis-je ſçavoir ce que dans mon Sonnet..

ALCESTE.

Franchement, il eſt bon à mettre au cabinet,
Vous vous êtes reglé ſur de méchans modeles,
Et vos expreſſions ne ſont point naturelles,
Qu'eſt-ce que *Nous berce un tems notre ennuy*,
& que *Rien ne marche après lui*,
Que ne vous pas mettre en dépenſe,
Pour ne me donner que l'eſpoir?
Et que *Philis on déſeſpere*,
Alors qu'on eſpere toujours?
Ce ſtile figuré dont on fait vanité,
Sort du bon caractere & de la vérité.
Ce n'eſt que jeux de mots, qu'affectations pures,
Et ce n'eſt point ainſi, que parle la nature.
Le méchant goût du ſiécle en cela me fait peur,
Nos Peres tous groſſiers l'avoient beaucoup meilleur.
Et je priſe bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanſon que je m'en vais vous dire.
Si le Roy m'avoit donné,
Paris ſa grand'Ville,
Et qu'il me fallut quitter,

L'amour de ma Mie,
Je dirois au Roi Henry,
Reprenez votre Paris-,
J'aime mieux ma mie au gué,
J'aime mieux ma mie.

La rime n'eſt pas riche & le ſtile en eſt vieux,
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux,
Que ces colifichets dont le bon ſens murmure,
Et que la paſſion parle là toute pure.
Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris,
Oui, Monſieur le rieur, malgré vos beaux Eſprits,
J'eſtime plus cela que la pompe fleurie, *
De tous ces faux brillans ou chacun ſe récrie.

ORONTE.

Et moi je vous ſoutiens que mes vers ſont fort bons,

ALCESTE.

Pour les trouver ainſi vous avez vos raiſons,
Mais vous trouverez bon que j'en puiſſe avoir d'autres,
Qui ſe diſpenſeront de ſe ſoumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me ſuffit de voir que d'autres en font cas,

* *A Oronte.*

ALCESTE.

C'eſt qu'ils ont l'art de feindre & moi je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croiez-vous donc avoir tant d'eſprit en partage?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage,

ORONTE.

Je me paſſerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît que vous vous en paſſiez.

ORONTE.

Je voudrois bien pour voir que de votre maniere,
Vous en compoſaſſiez ſur la même matiere.

ALCESTE.

J'en pourrois par malheur faire d'aſſez méchans,
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, & cette ſuffiſance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi, cherchez qui vous encenſe.

ORONTE.

Mais mon petit Monſieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE,

ALCESTE.

Ma foi, mon grand Monſieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE *ſe mettant entre deux.*

Eh! Meſſieurs, c'en eſt trop, laiſſez cela, de grace.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, & je quitte la place,
Je ſuis votre valet, Monſieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je ſuis, Monſieur, votre humble ſerviteur.

Miſantrope. Act. 1. Sc. 2.

MEME CARACTERE.

Contraſte entre le Caractère d'un Miſantrope & celui d'une perſonne qui flatte & qui loue les gens.

ARSINOÉ.

En vérité les gens d'un mérite ſublime,
Entrainent de chacun & l'amour & l'eſtime.
Et le vôtre ſans doute a des charmes ſecrets,
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrois que la Cour par un regard propice,
A ce que vous valez rendit plus de juſtice.
Vous avez à vous plaindre & je ſuis en courroux,

Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous,

ALCESTE.

Moi, Madame? & sur quoi pourrois-je en rien prétendre?
Quel service à l'Etat est-ce qu'on m'a vû rendre?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la Cour qu'on ne fait rien pour moi?

ARSINOÉ.

Tous ceux sur qui la Cour jette des yeux propices,
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion ainsi que le pouvoir:
Et le mérite enfin que vous nous faites voir
Devroit.....

ALCESTE.

Mon Dieu! laissons mon mérite de grace,
De quoi voulez-vous là que la Cour s'embarasse?
Elle auroit fort à faire & ses soins seroient grands,
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre lui-même,
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas extrême.
Et vous sçaurez de moi qu'en deux forts bons endroits,

Vous fûtes hier loué par les gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Eh ! Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le ſiécle par là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout eſt d'un grand mérite également doué,
Ce n'eſt plus un honneur que de ſe voir loué.
D'éloges on régorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de Chambre eſt mis dans la gazette.

ARSINOÉ.

Pour moi je voudrois bien que pour vous montrer mieux,
Une charge à la Cour vous pût frapper les yeux.

ALCESTE.

Eh ! que voudriez-vous, Madame, que j'y fiſſe ?
L'humeur dont je me ſens veut que je m'en baniſſe.
Le Ciel ne m'a point fait en me donnant le jour,
Une ame compatible avec l'air de la Cour.
Je ne me trouve point les vertus néceſſaires,
Pour y bien réuſſir & faire mes affaires.
Etre franc & ſincere eſt mon plus grand talent,

Je ne sçais point jouer les hommes en parlant.
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense,
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
Hors de la Cour sans doute on n'a pas cet appui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui.
Mais on n'a pas aussi perdant ses avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages.
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de Messieurs tels.
A donner de l'encens à Madame une telle,
Et de nos francs Marquis essuyer la cervelle.

Du Misantrope Act. 2. Sc. 5.

MOEURS DU SIECLE.

Usages du tems. Ridicule que la Comédie jette sur certains usages. L'oppulence se croit tout permis, elle affecte les airs d'appareil qui ne sont dans leur véritable place que chez les Grands, mais les gens de fortune veulent être leurs singes jusques dans les cérémonies de la table & l'ordonnance des repas.

M. ARGANT.

Depuis trente ans au plus que dépourvu de biens,

Je m'en fus à la Martinique,
Où j'épousai Madame Argant,
Il faut que mon esprit soit devenu Gothique;
Ou Paris bien extravagant.

M. DOLIGNI.

Ami, c'est l'un & l'autre après trente ans d'absence,
A peine revenu depuis six mois en France,
Dont vous avez passé le tiers hors de Paris,
Tout vous paroît nouveau, ne soyez pas surpris.
Si vous ne sçavez plus les êtres.

M. ARGANT.

Je le vois bien. Il faut qu'au sujet du dîner,
Je vous fasse un aveu naïf & véritable,
Excepté le rôti je n'ai pu deviner,
Le nom d'aucun des plats qu'on a servis à table.

M. DOLIGNI.

Je n'en ai pas non plus reconnu la moitié,
Tout change de nature à force de mélange.

M. ARGANT.

Il faut être Sorcier pour sçavoir ce qu'on mange;
C'est encore au dessert, où j'ai ri de pitié,
De nous voir assommés d'un fatras de verrailles,
Garni de marmousets & d'arbuste confus,
Qui font un bois taillis où l'on ne se voit plus
Qu'au travers de mille broussailles.

Et tout cet attirail piece à piece apporté,
Par un maître valet par d'autres escorté,
Est une heure à ranger sur le lieu de la Scène;
Et tient en attendant tout le monde à la gêne.
Quels convives d'ailleurs ! je veux être pendu,
Oui, si j'ai rien compris, si j'ai rien entendu
A l'étrange jargon qu'ils parloient tous ensemble.
Tous les foux de Paris étoient de ce repas.

M. DOLIGNI.

Doucement, vous n'y pensez pas.
Ce sont de beaux esprits que le Marquis rassemble,
Et qui dans votre Hôtel ont ouvert leur bureau.

M. ARGANT.

Miséricorde ! quel fleau !
Quel déluge, maudit d'insectes incomodes !
Rien n'y manque. J'en dois remercier mon fils.
Je ne m'attendois pas à trouver mon logis,
Pleins de Chevaux, de Chiens, d'Auteurs & de Pagodes.

Ecole des meres Act 3. Sc. 1.

MONDE.

Idée qu'on peut prendre du monde, maximes pour s'y conduire. Il faut être indulgent à l'égard des défauts des hommes quand on veut s'avancer dans le monde. Un jeune homme qui commence d'y entrer se rendroit ridicule de faire le Censeur des mœurs de son siecle.

LE PRESIDENT.

Mon fils a grand besoin de l'école du monde,
Philosophe un peu jeune & même trop ardent,
Il s'abandonne trop à son zele imprudent.
Ami de la franchise, il croit que la soupleſſe,
Est indigne d'un homme & taxe de bassesse
Ces égards mutuels dont la nécessité,
A forgé les liens de la société.
Que sert une sagesse âpre & contrariante ?
Heureuse la vertu, douce, aimable, liante,
Dont les ris & les jeux accompagnent les pas !
La raison même a tort quand elle ne plaît pas.
La sienne se ressent des défauts de son âge,
Le tems adoucira ce qu'elle a de sauvage.
Espérons, mais je crains qu'il n'ait été trop loin,
Tel est des jeunes gens le malheureux besoin,

Qu'il faut pour les polir risquer de les corrompre.

Sainville arrive sur la Scene.

Dites vos sentimens, que pensez-vous du monde?

SAINVILLE.

Avec sincerité, s'il faut que je réponde,
J'ai vu que l'impudence est la Reine du monde.
Et qu'il faut quand on veut y faire son chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain.
Que l'art d'en imposer est le seul art utile,
Qu'une louange aride, une estime sterile,
Est tout ce qu'on accorde à peine au gens de bien.

LE PRESIDENT.

En exagerant tout, on ne définit rien.
Brisons-la, mais d'ailleurs, dites-moi, je vous prie,
Vous avez fréquenté la bonne compagnie?

SAINVILLE.

La bonne compagnie! & croiez-vous aussi,
A cette rareté que l'on appelle ainsi?
J'ai tout vu, j'ai par tout cherché cette merveille,
Dont le nom resonnoit sans cesse à mon oreille.
Mais ce n'est qu'un grand mot nouvellement admis,
Qui n'a rien de réel, que l'usage a transmis;

Par l'organe des ſots dans la langue ordinaire ;
Qui ſert à déſigner un être imaginaire:
Ouvrage de l'orgueil & de la vanité.
Tout cercle, quel qu'il ſoit, toute ſociété,
Croit en être de droit la véritable Sphere.
Du bien, de la naiſſance & tel autre chimere,
De la fatuité, des airs & du jargon,
Voilà tout ce qu'il faut pour uſurper ce nom.
Quant à moi, j'en appelle, elle eſt mal définie,
Ce ſont les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRESIDENT.

Quand tout le monde a tort, tout le monde a raiſon.
Pourquoi ſe diſtinguer ? Quand j'entrai dans le monde,
Je le vis à peu-près des mêmes yeux que vous,
Chacun m'y déplaiſoit & je déplus à tous.
Ne faiſant point de grace, on ne m'en fit aucune,

SAINVILLE.

On s'en paſſe.

LE PRESIDENT.

L'on prit ma franchiſe importune,
Pour un fiel répandu par la malignité,
D'autres ne la taxoient que de ruſticité.
Et chacun s'élevoit ſur mes propres ruines,
Où l'on cueilloit des fleurs je cueillois des épines.

Ainſi par un ſcrupule un peu trop rigoureux ;
J'otois à la vertu le droit de rendre heureux.
Alors par une erreur qui n'eſt que trop commune,
J'imputois mes malheurs à l'aveugle fortune,
J'en faiſois ſon forfait, loin de m'en accuſer,
L'expérience enfin ſçut me déſabuſer.
Je rompis mon humeur, rompez auſſi la vôtre,
Nos beſoins nous ont fait eſclaves l'un de l'autre.
Il faut porter ce joug qui ſe revolte à tort,
Et devient l'artiſan de ſon malheureux ſort.
Scachez donc vous ſoumettre à cette dépendance,
L'uſages des vertus a beſoin de prudence,
Dans un juſte milieu la raiſon l'a borné :
D'ailleurs il faut toujours que leur front ſoit orné
Des graces & des fleurs qui ſont à leur uſage.
Quand la vertu déplaît c'eſt la faute du ſage.
Sçachez la faire aimer, vous ſerez adoré....

SAINVILLE.

Son attrait lui ſuffit....

LE PRESIDENT.

Mon fils, je vous préviens,
Que bien loin de trouver après moi de grands biens.
Vous ſerez étonné d'un ſi foible partage,

Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage.
Et vous ne le pouvez qu'en cherchant un parti,
Qui par le rang, le bien vous puiſſe être
assorti.....

SAINVILLE *ſeul.*

Qui? moi, pour mandier les biens les plus
frivoles,
J'irois de porte en porte encenſer des idoles.
Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris?
La plus haute fortune eſt trop chere à ce prix.
Ah! mon pere, en effet, quelle erreur eſt la
vôtre?
Mon bonheur dépend-il d'être au deſſus d'un
autre?
De briller dans le monde un peu plus, un peu
moins?
Eh bien mon exiſtence aura moins de témoins.
Eſt-ce un ſi grand malheur de n'éblouir perſonne?
De n'avoir que l'éclat que la probité donne?
Quoiqu'il en ſoit, enfin, je ſerai dans le cas,
Et c'eſt un être heureux qu'on ne connoîtra pas.

Sc. 5. Act. 1. De la gouvernante de la Chauſſée.

NOBLES DE PROVINCE.

Leur Caractere, leur propos. Il eſt aſſez ordinaire que bien des Gentilhommes ſoient entêtés de leur Nobleſſe. Vivre à la Campagne, ne voir pas des gens au deſſus de ſoi, s'enrouiller dans l'oiſiveté, eſt un chemin qui conduit à ce défaut.

LOISONNIERE *Gentilhomme Campagnard.*

L'interêt du couſin nous a tous mis ſur pié,
On ſe fait voir ami dans les grandes affaires.

FLORINE *ſervante de Monſieur de Fatencour chez qui les Gentilhommes s'aſſembloient.*

Vous êtes tous ſur pied, mais vous n'avancez gueres.
Pourquoi par un accord ne pas tout terminer?
Plutôt que d'être prêts ſans ceſſe à dégainer.
Tant de Gentilhommeaux à nourrir embarraſſent.

LOISONNIERE.

Ce ſont des points d'honneurs, Florine, qui te paſſent.

FLORINE.

Ma foi, le point d'honneur qui vous anime tous,

C'eſt de venir ici boire comme des trous.
Vous trouvez votre compte à vous voir néceſſaires,
Et ſeriez bien fâchez d'abreger les affaires.
Sur la moindre raiſon, pour vous toujours de poids,
Vous accourez ici cinq ou ſix à la fois.
Deux mots ſur la querelle & quatre heures à table.

LOISONNIERE.

Tout le monde n'eſt pas d'un ſentiment ſemblable,
Les avis differens donnent à raiſonner.

FLORINE.

Et le tout n'aboutit jamais qu'à bien dîner.
Ce ſont raiſonnemens éternels que les vôtres,
Pour deux qui s'en iront, il en revient ſix autres.
Et vous faites bien moins la guerre tour à tour,
A Monſieur de Fondnid qu'à notre baſſe cour.
Ces véritez, chez nous un peu trop ſe connoiſſent,
Dès que vous paroiſſez, nos poulets diſparoiſſent.
Et vous voir arriver diſpos, frais & gaillards,
C'eſt un arrêt de mort pour nos meilleurs canards.
Lapins, dindons, brochets, carpes, tout vous redoute.

LOISONIERE.

Cela coute au couſin quelque choſe ſans doute.
Auſſi pour le ſervir, il a de braves gens,
Tous prêts à s'égorger quand il en ſera tems,
Comme au champ de bataille, ils courent tous en hâte,

FLORINE.

Et cependant de peur que notre vin ſe gâte,
Ils l'entonnent toujours à bon compte ; pour moi
Je ſens que tout me choit, ſi-tôt que je les voi :
L'un avalant d'abord trois ou quatre lampées,
Parle de piſtolets, de fuſils & d'épées.
L'autre en ſon jeune tems aſſure qu'il a mis,
Plus de breteurs à bas que tué de perdrix.
Celui ci grand jureur faiſant le diable à quatre,
Lorſqu'il ne voit perſonne, enrage de ſe battre.
Sçavez-vous ce qu'on dit ?

LOISONNIERE,

Moi ? non.

FLORINE.

On dit tout franc,
Que tous vos conſeils vont à répandre du ſang.
Que vous êtes fâchez quand on ſe raccomode,
Sans faire quelque playe.

LOISONNIERE.

Oui, c'eſt là ma méthode.

Pour temperer les gens qui prennent trop l'eſſort.

Dee Nobles de Province de Haute Roche.

NORMAND.

Plaideur Normand. Son Caractere. Ses Propos.

FALAISE.

Pardonnez ;
Si ma figure impoſe à vos yeux étonnés,
Falaiſe, c'eſt mon nom ; ſi ma langue éloquente,
Si les tours les plus fins du langage Normand,
Réuſſiſſoient autant dans mon langage en grand,
Qu'en petits plaidoyés brillans de médiſance,
Je haranguerois mieux que harangueur de France.
Ce Pyrante fameux, ce grand médiateur,
Reconciliateur & pacificateur.
Phœnix dans le pays des Noiſes & Caſtilles,
Où l'on vous conſtitue arbitre des familles.

PYRANTE.

Mon ami, vous m'avez l'air d'être un peu diffus.

FALAISE.

J'en ai l'air, je le ſuis, & j'avoûrai de plus,
Qu'étant nourri, ſtilé dans la baſſe chicane

Dans les discours fleuris je perds la tramontane;
Au Mans je fus jadis Substitut d'un Sergent,
Du Sieur de Procinville, ici je suis l'Agent.

PYRANTE.

Vous me venez parler de sa part?

FALAISE.

Patience.

Il viendra demain, mais, je l'égale en science.
Nous avons de jeunesse ensemble plaidaillé;
Et je ne suis enfin avec tout mon acquis,
Au Mans que maître Clerc de Monsieur le Marquis.

PYRANTE.

Plus de disgressions, allons au fait.

FALAISE.

J'abrege.

Mais de mon maître il faut vous dire e manege,
Du couple fraternel il a gagné le cœur,
Au frere il écrivoit qu'il haissoit la sœur.
A la sœur il disoit qu'il haissoit le frere.

PYRANTE.

Ce que tu me dis là m'éclaircit un mystere.

FALAISE.

Aussi suis-je chargé de vous bien mettre au fait.
Pour les rapatrier; ce manege secret,
Comme vous allez voir étoit très nécessaire.

Car pour vexer la sœur le très rancuneux frere;
A mon maître a promis la niece, & le procès,
La sœur pour chagriner le frere donne exprès,
A mon maître sous main le procès, & la niece;
C'est ainsi que tous deux croiant se faire piece,
Seront d'accord.

PYRANTE.

J'entens, tous deux séparement,
Me donnant par écrit un bon consentement.
Pouvoir de marier la niece à votre maître,
Cette réunion qui manqueroit peut-être
Se fera surement, c'est mon unique objet,
Votre maître arrivant, son mariage est fait.

FALAISE.

Il venoit aujourd'hui, sa chaise s'est brisée.
J'ai pris des Postillons la haridelle usée.
J'arrive à toute jambe, ici pour prévenir,
Monsieur Pyrante.....

PYRANTE.

Enfin je puis les réunir.

FALAISE.

Du secret.

PYRANTE.

C'est à quoi mon ministere engage.

FALAISE *seul.*

Du frere moi, je vais à la sœur dire rage,

Je dirai pis que pendre au frere de la sœur,
Et disant mal de deux je ne suis point menteur,
Quoique je sois natif de Falaise. Allons boire,
Et me bien rafraichir, en buvant, la mémoire
Des manceaux documens d'un maître très sensé,
Pateliner l'arbitre, ai-je bien commencé?
Trigauder frere & sœur, épier l'orpheline,
Prendre les souterrains, tournevirer Nerine,
Défiance sur tout ne disant oui, ni non,
Manœuvre plus obscure encor que le jargon:
Je viens exprès du Mans, enfin pour être traître;
Je vais tenir ici la place de mon maître.
Le grand homme en intrigue! on peut dire pourtant,
Qu'il n'est pas un parfait fripon, mais cependant,
Il croit en probité les excès ridicules:
Les sots veulent, dit-il, mettre un tas de scrupules,
Entre la probité solide & l'intérêt,
C'est pour l'homme d'esprit un incommode apprêt.
La probité d'accord, doit être la premiere,
Notre interêt après, le scrupule derriere.

Sc. 9. du 1. Act. de la Reconciliation Normande de Dufrêny.

MEME CARACTERE.

Falaise rentrant sur la Scene.

Ah! je viens de haïr....

LA MARQUISE.

Eh bien, mon cher !

FALAISE.

Je viens de haïr votre frere.
Madame presque autant que mon maître peut faire,
Je l'ai vû là passer, il ma regardé noir,
Ça, Madame, allez-vous délivrer ce pouvoir,
Et donner en secret votre niece à mon Maître?
Cette donation est faite.

LA MARQUISE.

Elle va l'être,
Je contente par là ma haine & mon amour.
Ma haine en la masquant & prenant le grand tour.
Car j'oblige ton Maître à bien plaider mon frere,
Je lui cede un procès, mais un homme d'affaire,
M'a dit qu'il ne peut pas durer plus de dix ans,
Ce procès que je cede, & c'est bien peu de tems.
Pourra-t'il pas en former quelqu'autre?

FALAISE.

Lui, mon Maître ?
Le pere des procès n'en pourront faire naître ?
Quand j'ai, car moi, c'eſt lui, le moindre échantillon,
Tenant le bout du fil du moindre procillon ;
Un quartier de terrain dans toute une Province,
Je m'accrois, je m'étends, j'anticipe, j'évince,
J'envahis, & le tout avec formalité.
Procedure eſt chez nous la regle d'équité.
Sur le terrain des ſots j'arrondis l'héritage,
Par droit de bienſéance, & droit de voiſinage.
En gagnant par Juſtice, on a rarement tort,
Mais ſuppoſé qu'on l'eut, tout eſt ſujet au ſort.
Il eſt juſte qu'on gagne une mauvaiſe Cauſe,
Puiſqu'à perdre la bonne, en plaidant on s'expoſe.
Car enfin après tout, qui ſçait en certain cas,
Si la terre d'autrui ne m'appartiendra pas,
Par quelque nullité, vice de procedure ?
Peut être à mon profit dans une affaire obſcure
Un Juge bien payé verra plus clair que moi.

LA MARQUISE.

Ces maximes me font aimer ton Maître & toi.
Vous pourſuivrez mon frere, & j'en rirai dans l'ame,

J'en aurai le plaiſir, ſans en avoir le blâme.
En faiſant cette paix, que je me vengerai?
Ce que l'on exigeoit, je l'exécuterai.
M'en voilà quitte, enfin, je me reconcilie.

FALAISE.

Se réconcilier, veut dire en Normandie,
Se le donner plus beau pour vexer l'ennemi. &c.

Ibid. Sc. 8. *Act.* 2.

OPINIATRE.

Son portrait. L'opiniatreté eſt un défaut des plus contraires à la ſociété: il corrompt toute la douceur des converſations & du commerce de la vie.

C'eſt un pere qui parle à ſon fils.

Je vous l'ai dit ſouvent, l'opiniatreté,
N'eſt pas de diſputer contre la vérité.
Sçavoir que l'on a tort, le voir & le comprendre,
Et de mauvaiſe foi, ne vouloir point ſe rendre.
C'eſt lors que prévenu de bonne opinion,
On croit obſtinément avoir toujours raiſon.
Et n'approuvant jamais les ſentimens des autres,
Sans rien examiner ne ſuivre que les nôtres.
Ce dernier vice eſt bas & ne tombe jamais,
Qu'en de lâches eſprits & dans les cœurs mal faits.

Et ce défaut n'eſt pas, que je penſe, le vôtre;
Mais aiſément, Eraſte, on y paſſe de l'autre.
On le voit tous les jours un eſprit prévenu,
D'abord de bonne foi ſoutient ce qu'il a crû.
Mais lorſqu'à la raiſon en vain on le rapelle,
Qu'à la prévention la paſſion ſe mêle,
Alors pour ſoutenir ce qu'il a d'abord dit,
Contre la vérité ſouvent il ſe roidit.
Et honteux d'avoüer qu'il ait pu ſe défendre,
Il voit, il ſent, il touche, & ne veut pas ſe rendre.
Vous vous reconnoiſſez ſans doute à ce portrait,
Car voilà juſtement ce que vous avez fait.

Sc. 3. Act. 1. de l'Opiniâtre de Brueys.

PATELIN.

C'eſt ici un homme dans l'indigence, qui veut par ſon patelinage eſcroquer du drap chez un Marchand pour ſe faire un habit.

On a dit que l'indigence rend inventif, mais il n'eſt pas moins vrai qu'elle pouſſe les ames baſſes à commettre mille lâchetés & ſouvent même des crimes.

M. GUILLAUME *Marchand & étant dans ſa boutique.*

Donne-moi mon livre de compte : approche cette chaiſe; c'eſt aſſez. Si un Sergent que

j'ai envoyé quérir me demande, fais-moi appeller.

M. PATELIN *à part.*

Bon, le voilà seul, approchons, voilà une piece de drap qui seroit bien mon affaire. *Haut.* Serviteur, Monsieur.

M. GUILLAUME.

Une robe? le Procureur donc.... Serviteur.

M. PATELIN.

Non, Monsieur, j'ai l'honneur d'être Avocat.

M. GUILLAUME *sans le regarder.*

Je n'ai pas besoin d'Avocat, je suis votre serviteur.

PATELIN.

Mon nom, Monsieur, ne vous est sans doute pas inconnu, je suis Patelin l'Avocat.

M. GUILLAUME.

Je ne vous connois point, Monsieur,

M. PATELIN *à part.*

Il faut se faire connoître. *Haut.* J'ai trouvé, Monsieur, dans les memoires de feu mon pere une dette qui n'a pas été payée, &c.

M. GUILLAUME.

Ce ne sont pas mes affaires, je ne dois rien.

M. PATELIN.

Non, Monsieur, c'est au contraire, feu mon

pere qui devoit au vôtre trois cens écus, & comme je ſuis homme d'honneur je viens vous payer.

M. GUILLAUME.

Me payer ? attendez, Monſieur, s'il vous plait, je me remets un peu, votre nom, Oui, je connois depuis long-tems votre famille, vous demeuriez au Village ici près, nous nous ſommes connus autre fois : je vous demande excuſe, je ſuis votre ſerviteur ; aſſoyez-vous là, je vous prie.

M. PATELIN.

Monſieur !

M. GUILLAUME.

Monſieur !

M. PATELIN.

Si tous ceux qui me doivent étoient auſſi exact que moi à payer leurs dettes, je ſerois beaucoup plus riche que je ne ſuis, mais je ne ſçai point retenir le bien d'autrui.

M. GUILLAUME.

C'eſt pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens ſçavent fort bien faire.

M. PATELIN.

Je tiens que la premiere qualité d'un honnête homme eſt de bien payer ſes dettes, & je viens

ſçavoir

ſçavoir quand vous ſerez de commodité de recevoir vos trois cens écus.

M. GUILLAUME.

Tout à l'heure.

M. PATELIN.

J'ai chez moi votre argent tout prêt & bien compté, mais il faut vous donner le tems de faire dreſſer mes quittances par devant Notaire; ce ſont des charges d'une ſucceſſion qui regarde ma fille Henriette, & j'en dois rendre un compte en forme.

M. GUILLAUME.

Eh bien demain matin à cinq heures.

M. PATELIN.

A cinq heures ſoit, j'ai peut-être mal pris mon tems, Monſieur Guillaume je crains de vous détourner.

M. GUILLAUME.

Point du tout, je ne ſuis que trop de loiſir; on ne vend rien.

M. PATELIN.

Vous faites pourtant plus d'affaires vous ſeul que tous les Négocians de ce lieu.

M. GUILLAUME.

C'eſt que je travaille beaucoup.

M. PATELIN.

C'eſt que vous êtes ma foi le plus habile homme de tout ce pays.... Voilà un aſſez beau drap.

M. GUILLAUME.

Fort beau !

M. PATELIN.

Vous faites votre commerce avec une intelligence....

M. GUILLAUME.

Oh Monſieur !....

M. PATELIN.

Avec une habileté merveilleuſe !

M. GUILLAUME.

Oh ! oh ! Monſieur !

M. PATELIN.

Des manieres nobles & franches qui gagnent le cœur de tout le monde.

M. GUILLAUME.

Oh ! point, Monſieur !

M. PATELIN.

Parbleu, la couleur de ce drap fait plaiſir à la vûë.

M. GUILLAUME.

Je le croi, c'eſt couleur de marron.

M. PATELIN.

De marron ? que cela eſt beau? gage, Monſieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur là.

M. GUILLAUME.

Oui, oui, avec mon teinturier.

M. PATELIN.

Je l'ai toujours dit, il y a plus d'eſprit dans cette tête là que dans toutes celles du Village.

M. GUILLAUME.

Ah! ah! ah!

M. PATELIN.

Cette laine me paroît aſſez bien conditionnée.

M. GUILLAUME.

C'eſt pure laine d'Angleterre.

M. PATELIN.

J'ai cru..... A propos, d'Angleterre, il me ſemble, Monſieur Guillaume, que nous avons été autre fois à l'école enſemble.

M. GUILLAUME.

Chez Monſieur Nicodème.

M. PATELIN.

Juſtement, vous étiez beau comme l'amour.

M. GUILLAUME.

Je l'ai oui dire à ma mere.

M. PATELIN.

Et vous appreniez tout ce qu'on vouloit.

M. GUILLAUME.

A dix-huit ans, je ſçavois lire & écrire.

M. PATELIN.

Quel dommage que vous ne vous ſoyez appliqué aux grandes choſes! ſçavez-vous bien, Monſieur Guillaume, que vous auriez gouverné un Etat?

M. GUILLAUME.

Comme les autres.

M. PATELIN.

Tenez, j'avois juſtement dans l'eſprit une couleur de drap comme celle là, il me ſouvient que ma femme veut que je me faſſe un habit, je ſonge, que demain matin à cinq heures en portant vos trois cens écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. GUILLAUME.

Je vous le garderai.

M. PATELIN *à part.*

Le garderai; ce n'eſt pas là mon compte. *Haut.* Pour racheter une rente, j'avois mis à part douze cens livres, où je ne voulois pas toucher, mais je vois bien, Monſieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. GUILLAUME.

Ne laiſſez pas de racheter votre rente ; vous aurez toujours de mon drap.

M. PATELIN.

Je le ſçai bien, mais je n'aime point à prendre credit..... Que je prens plaiſir à vous vous voir frais & gaillard ? quel air de ſanté ; & de longue vie !

M. GUILLAUME.

Je me porte bien.

M. PATELIN.

Combien croiez-vous qu'il faudra de ce drap ; afin qu'avec vos trois cens écus je porte auſſi de quoi le payer ?

M. GUILLAUME.

Il vous faudra.... Vous voulez ſans doute l'habit complet.

M. PATELIN.

Oui, très-complet, juſte-au-corps, culote & veſte doublés de même ; & le tout bien long & bien large.

M. GUILLAUME.

Pour tout cela, il vous en faudra... Oui... Six aunes.... Voulez-vous que je vous les coupe en attendant ?

M. PATELIN.

En attendant.... Non, Monſieur, non, l'argent à la main, s'il vous plaît, c'eſt ma méthode.

M. GUILLAUME.

Elle eſt fort bonne. *à part.* Voici un homme très exact.

M. PATELIN.

Combien, Monſieur Guillaume me ferez-vous payer de l'aune de ce drap?

M. GUILLAUME *voyant la marque.*

Voyons; un autre en payeroit, ma foi ſix écus, mais allons..... je vous le baillerai à cinq écus.

M. PATELIN.

Cela eſt trop honnête, ſix fois cinq écus, ce ſera juſtement.....

M. GUILLAUME.

Trente écus.

M. PATELIN.

Oui trente écus, le compte eſt bon..., Parbleu pour renouveller connoiſſance, il faut que nous mangions demain à dîner une Oye dont un plaideur m'a fait préſent.

M. GUILLAUME.

Une Oye, je l'aime fort.

M. PATELIN.

Tant mieux : touchez-là ? à demain à dîner. Ma femme les apprête à miracle ; par ma foi, il me tarde qu'elle me voye ſur le corps un habit de ce drap ; croyez-vous que le prenant demain matin il ſoit fait à dîner.

M. GUILLAUME.

Si vous ne donnez du tems au Tailleur il vous le gâtera.

M. PATELIN.

Ce ſeroit grand dommage.

M. GUILLAUME.

Faites-mieux, vous avez, dites-vous de l'argent tout prêt.

M. PATELIN.

Sans cela, je n'y ſongerois pas.

M. GUILLAUME.

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons ; il me ſouvient qu'il y en a de coupé juſtement ce qu'il en faut.

M. PATELIN *prend le drap.*

Cela eſt heureux !

M. GUILLAUME.

Attendez, il faut auparavant que je l'aune en votre préſence.

M. PATELIN.

Bon, eſt-ce que je ne me fie pas à vous ?

M. GUILLAUME.

Donnez, donnez, je vais le faire porter & vous m'envoyerez par le retour....

M. PATELIN.

Le retour : Non, non, ne détournez pas vos gens, je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi..... Comme vous dites, le tailleur aura plus de tems.

M. GUILLAUME.

Laiſſez-moi vous donner un garçon qui me raportera l'argent.

M. PATELIN.

Eh point, point, je ne ſuis pas glorieux, il eſt preſque nuit ; & ſous ma robe on prendra ceci pour un ſac de procès.

M. GUILLAUME.

Mais, Monſieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me....

M. PATELIN.

Eh! point de façon, vous dis-je.... A cinq heures préciſes trois cens trente écus & l'Oye à dîner. Oh ça il ſe fait tard : Adieu mon cher voiſin, ſerviteur.... eh ! ſerviteur.

M. GUILLAUME.

Serviteur, Monſieur, ſerviteur. Il s'en va, parbleu avec mon drap, mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du matin, je dine demain chez lui, il me payera, il me payera.

Sc. 5. Act. 1. de l'Avocat Patelin de Brueys.

PEDANT.

De la Pedanterie la plus craſſe, ſon langage moitié François moitié Latin. Les ſots dont les connoiſſances ſont les plus bornées veulent bon gré, malgré faire étalage du peu qu'ils ſçavent.

METAPHRASTE.

Mandatum tuum cero diligenter.

ALBERT.

Maître j'ai voulu....

METAPHRASTE.

Maître eſt dit à *Magiſter*.

C'eſt comme qui diroit trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure.

Si je ſçavois cela. Mais ſoit, à la bonne heure. Maître donc.....

METAPHRASTE.

Pourſuivez.

ALBERT.

Je veux pourſuivre auſſi.
Mais ne pourſuivez point, vous, d'interrompre ainſi.
Donc, encore une fois, Maître, c'eſt la troiſiéme,
Mon fils me rend chagrin, vous ſçavez que je l'aime.
Et que ſoigneuſement je l'ai toujours nourri.

METAPHRASTE.

Il eſt vrai, *Filio non poteſt præferri,*
Niſi filius.

ALBERT.

Maître en diſcourant enſemble,
Ce jargon n'eſt pas fort néceſſaire me ſemble.
Je vous crois grand Latin, & grand Docteur juré,
Je m'en raporte à ceux qui m'en ont aſſuré.
Mais dans un entretien qu'avec vous je deſtine,
N'allez point déployer toute votre doctrine.
Faire le Pedagogue & cents mots me cracher,
Comme ſi vous étiez en Chaire pour prêcher.
Mon pere quoi qu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes Heures.
Qui depuis cinquante ans dites journellement,

Ne ſont encor pour moi que du haut Allemand.
Laiſſez donc en repos votre ſcience auguſte,
Et que votre langage à mon foible s'ajuſte.

METAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils, l'hymen ſemble lui faire peur,
Et ſur quelque parti que je ſonde ſon cœur,
Pour un pareil lien il eſt froid & recule.

METAPHRATE.

Peut-être a t'il l'humeur du frere de Marc Tulle,
Dont avec Atticus le même fait ſermon,
Et comme les Grecs diſent auſſi Athanaton.

ALBERT.

Mon Dieu, Maître Eternel! laiſſez la, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Eſclavonie.
Et tous ces autres gens dont vous venez parler,
Eux & mon fils n'ont rien enſemble à déméler.

METAPHRASTE.

Eh bien donc votre fils?

ALBERT.

Je ne ſçai ſi dans l'ame,
Il ne ſentiroit point quelque ſecrete flâme.
Quelque choſe le trouble, où je ſuis fort déçu,
Et je l'apperçus hier ſans en être apperçu,

Dans un recoin d'un bois, où nul ne se retire.

METAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire?
Un endroit écarté. *Latinè secessus*,
Virgile l'a dit, *Est in secessu locus.*

ALBERT.

Comment l'auroit-il pu l'avoir dit ce Virgile?
Puisque je suis certain que dans ce lieu tranquile,
Ame du monde, enfin, n'étoit hors que nous deux.

METAPHRASTE.

Virgile est nommé là comme un auteur fameux,
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vites.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin,
De termes plus choisis, d'auteur ni de témoin,
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

METAPHRASTE.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage.
Par les meilleurs auteurs; *Tu vivendo bonos*,
Comme on dit, *Scribendo sequare peritos.*

ALBERT.

Homme ou Démon, veux-tu m'entendre sans
conteste?

METAPHRASTE.

Quintilien en a fait le précepte.

ALBERT.

La peste
Soit du causeur!

METAPHRASTE.

Et dit là-dessus doctement,
Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

ALBERT.

La fureur pour le coup me transporte.
Oui, je serai celui qui d'une bonne sorte,
Va faire sur ton muffle une application,

METAPHRASTE.

Mais qui cause, Seigneur, votre inflamation?
Que voulez-vous de moi?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai je dit vingt fois quand je parle.

METAPHRASTE.

Ah! sans doute,
Vous serez satisfait s'il ne tient qu'à cela,
Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez ſagement.

METAPHRASTE.

Me voilà ;
Tout prêt de vous ouir.

ALBERT.

Tant mieux.

METAPHRASTE.

Que je trépaſſe ;
Si je dis plus mot.

ALBERT.

Dieu vous en faſſe la grace.

METAPHRASTE.

Vous n'acuſerez point mon caquet déſormais.

Il l'intérompt toujours & parle ſi long-tems, qu'Albert vient avec une ſonnette lui ſonner aux oreilles, ce qui le fait finir.

Du dépit amoureux de Moliere.

PEDANT DE COLLEGE.

Dans les professions où l'on instruit les autres, les petits génies deviennent nécessairement Pédans, ils ont un jargon qui leur est propre.

TOINON *après avoir ouvert la porte à Anastase Précepteur du fils de Dorame & qui avoit frapé rudement.*

Au Diable l'animal !

DAPHNIS *fille de Dorame.*

Quoi ! Monsieur Anastase,
C'est donc vous ?

ANASTASE *après avoir fait une grande révérence.*

Oui, Madame, excusez si j'ai tort.

TOINON.

Comme il frappe !

ANASTASE.

J'ai cru ne pas frapper trop fort.

TOINON.

Justement, il croioit heurter à son College.

ANASTASE.

Il est vrai qu'on s'y donne un peu de privilege,
Et qu'à grand bruit toujours chaque chose s'y fait.

Avec des Ecoliers du repos!

DAPHINS.

En effet,

Mais Monsieur Anastase, en deux mots, voyons,
qu'est-ce?
Que voulez-vous?

ANASTASE.

L'étude orne bien la jeunesse,
Et j'ai mis grace au Ciel votre frere en état,
De soutenir bientôt sa Thése avec éclat.
A présent qu'il est Grec, ce sont ses galleries,
Que les Universaux & les Cathegories.
Sans certains argumens, sur l'être de raison,
Par lesquels.....

DAPHNIS.

Finissons, si vous le pouvez.

TOINON

Bon!
Pensez-vous qu'un Pedant d'un seul mot se contente?
C'est....

ANASTASE.

Madame, Toinon est toujours mordicante,
Et son aversion quoique sans fondement,
Ne m'a jamais traité qu'antipatiquement.
Quand elle auroit puisé dans le sein de la haine,

Les dedains corrosifs.....

TOINON.

Votre fievre quartaine.
Voyez ce qu'il veut dire avec son corrosif,
Eh! parlez-nous Chretien.

ANASTASE.

Ah cœur vindicatif!
Elle m'en a voulu, depuis qu'un jour contre elle....

DAPHNIS.

Oui, mais sçachons vers nous quel sujet vous appelle,

ANASTASE.

Je viens trouver Monsieur, de la part de son fils
Lui rendre cette lettre.

DAPHNIS.

Il n'est pas au logis.
Je la rendrai pour vous, donnez.

ANASTASE *retenant la Lettre.*

Je vais l'attendre.
L'affaire le requiert; pour vous la faire entendre,
Vous sçaurez.....

TOINON.

On ne veut y prendre aucune part,
Délogez, car Monsieur ne reviendra que tard.

ANASTASE.

Tard, soit, il est besoin que j'en aye audience,

TOINON.

Revenez donc tantôt.

ANASTASE.

Non, j'aurai patience;
Et n'incommodant pas, j'aime mieux en ce lieu.....

TOINON.

Le mouchoir de Madame est de travers, adieu.
Il faut le rajuster, point de témoin.

ANASTASE.

Diane fut jadis exposée aux regards d'un profane,
Ses yeux gâterent ils les beautés?....

DAPHNIS.

Eh de grace,
Ne moralisez point & nous quittez la place,

ANASTASE.

Vous avez droit d'agir imperativement,
Je sors & suis fâché.....

DORAME *qui arrive.*

J'étois en peine de mon fils;
Comment est-il?

ANASTASE.

Fort bien, Monsieur.

DORAME.

Nous ne l'avons point vû depuis ſept ou huit jours.

ANASTASE.

A ratiociner comme il vaque toujours,
Il ne ſort point & c'eſt pour cela qu'il m'envoye,
Vous faire humble Requête.

DORAME.

Ah! jen ai de la joye;
De quoi s'agit-il donc?

ANASTASE.

D'un accomodement.

DORAME.

Eſt-ce qu'il auroit eu querelle?

ANASTASE.

Nullement.
Il a vers la douceur propenſion entiere,
Mais un ſien Camarade agiſſant par priere,
Lui fait ſur certain cas prendre ſon intérêt,
Cette Lettre, Monſieur, vous dira ce que c'eſt.

DORAME *après avoir lu.*

Oui, Monſieur Anaſtaſe, avec plaiſir j'eſpere,
Venir ſans trop de peine à bout de cette affaire.
Aſſurez-en mon fils, j'aime à voir que ſon cœur,

A de ſemblables ſoins ſe porte avec ardeur.

ANASTASE.

Au bien *pedetentim* toujours je l'achemine,
L'induis aux bonnes mœurs, & ſous ma diſcipline,
Depuis cinq ans entiers il eſt à remarquer,
Qu'il n'a ſçu ce que c'eſt que de prévariquer.

DORAME.

Je ſuis content de vous autant qu'on le peut être.

ANASTASE.

Monſieur, ſans vanité ....

TOINON *bas.*

Finira t'il, le Traître!

ANASTASE.

Le Ciel m'a de tout tems concedé le talent;
Quand j'ai ſoin d'un terroir de le rendre excellent.
Il n'eſt que d'être mis d'abord en bonne école,
Car la jeuneſſe, elle eſt comme la cire molle.

DORAME.

C'eſt fort bien dit, allez, je ſçai ce que je dois,
Et l'on ne perd jamais ce que l'on fait pour moi.

Il ſort avec ſa fille.

ANASTASE *à Toinon qui eſt reſtée ſeule avec lui.*

Donc, Madame Toinon ſera toujours tigreſſe,

Et rien n'adoucira ſon naturel félon?

TOINON.

Montez-vîte, Monſieur vous appelle.

ANASTASE.

Moi? non.

Il ne m'appelle point.

TOINON.

Vous êtes ſourd, je penſe.

ANASTASE.

Ma faculté d'ouir n'eſt point en défaillance,
Et ſi quelque douceur de votre chere voix.

TOINON *comme ſi on l'appelloit.*

Tout à l'heure, avez-vous entendu cette fois?

ANASTASE.

Rien moins.

TOINON.

Il vous attend, montez là-haut;
Vous dis-je?

ANASTASE.

O trop fier rejetton d'une ſauvage tige!
Par quelle dureté m'envier le tréſor,
De l'heureux tête-à-tête, hélas qu'au poids de l'or,
Je voudrois mille fois....

TOINON.

Peſte de la pecore!

De Criſpin Muſicien de Haute Roche.

PEDANT.

Image facetieuſe du même Caractere qui peut ſervir de bonne leçon aux Pédans.

Dans la Scene ſuivante ce n'eſt pas un Pedant par état qui joue ſon rolle, c'eſt un valet plein d'eſprit qui pour rendre ſervice à ſon Maître veut bien faire le perſonnage de Précepteur. Le Lecteur verra s'il s'en aquite parfaitement, le Caractere paroîtra peut-être outré, mais il plaira par bien des endroits qui repréſentent admirablement le ton & les manieres de pluſieurs perſonnes de cette profeſſion.

GERASTE.

Si tu pouvois Criſpin, par ruſe, ou par bonheur,
Introduire quelqu'un, ſoit diſant Précepteur,
Le tour ſeroit fort bon.

CRISPIN.

J'ai déja votre affaire,
Je ſçais un bel eſprit qui prendra ſoin du frere.
C'eſt un homme, Monſieur, propre à ce double emploi,

Un beau génie.

GERASTE.

Eh bien dis-nous qui c'eſt?

CRISPIN.

C'eſt moi.

LISE.

Toi, Criſpin? Oh, Monſieur, le Précepteur groteſque!

CRISPIN.

Pourquoi non? n'ai-je pas la mine pédanteſque,
L'air ſévere? la voix d'un habile Orateur,
Et que faut-il de plus pour être Précepteur?
La ſcience il eſt vrai n'eſt guere mon partage,
Mais beaucoup de Pédans n'en ont pas d'avantage.
Hors l'habit, qui ſans doute eſt peu Préceptoral,
Je ſuis en tout le reſte un franc Original.
Je ſçai quelque morceau de la Langue Latine.

LISE.

Oui, je croi que tu ſçai du Latin de cuiſine.

CRISPIN.

Je ſervois autrefois au College d'Harcour,
Un Pedant qui parloit Latin & nuit & jour.
Après l'avoir ſervi deux ans à maints uſages,
De quelques mots latins il me paya mes gages.

Ainſi j'en ſçai ſans doute aſſez pour hazarder ;
D'être le Précepteur d'un ſot à nazarder.
Je ſçai tous les Auteurs par leur nom, je n'ignore
Que tout ce qu'ils ont dit : je ſçai fort bien encore,
Tout mon rolle & tiendrai ma mine juſqu'au bout,
Oui, je vais prendre un air un peu mélancolique,
Et digne Précepteur de nouvelle fabrique,
Puiſque les noms latins ſe terminent en *us*,
Je ne ſuis point Criſpin je ſuis *Criſpinius*.

Dans les Scenes ſuivantes Criſpin joue ſon rolle de Précepteur.

LISE.

Monſieur, voilà mon Maître.

CRISPIN *en Precepteur*,

Cela ſuffit, mamie ; allez, & Dieu vous gard.
Monſieur, je vous dirai, qu'ayant ſçu par hazard
Que vous cherchiez par-tout un Précepteur qui faſſe
La guerre ſans quartier à l'ignorance craſſe,
J'aurois cru faire tort à ce que je me doi,
De vous cacher long-tems un ſçavant tel que moi.

Vous

Vous me voyez : jamais les ſept ſages de Grece,
N'eurent autant que moi de ſcience & d'adreſſe.
Je fais plus dans trois ans qu'un autre dans ſix mois,
Sçavez-vous qui je ſuis ?

ANSELME.

Non.

CRISPIN.

J'étois autre fois
Le digne Précepteur des deux Jumeaux de Rome,
Remus & Romulus : dois-je être un habile homme ?
Parlez.

ANSELME.

Aſſurément.

CRISPIN.

Je les ai bien inſtruits.
De ma capacité ce ſont les premiers fruits.
Je les pris l'un & l'autre au ſortir de nourrice,
Ignorans comme vous dans le moindre exercice.
Que fis-je dans dix ans que je les gouvernai ?
Aux ſciences ſi bien leur eſprit je tournai,
Que Rome entiere vit que Remus & ſon frere,
Parloient tous deux Latin encor mieux que leur mere.

ANSELME.

Tant mieux pour mon neveu.

CRISPIN.

Quel eſt ſon nom?

ANSELME.

Colin.

CRISPIN.

Il eſt donc jeune? car ce nom eſt Enfantin.

ANSELME.

Il eſt pourtant bien grand.

CRISPIN.

Tant pis, mais il n'importe,
Je ſçaurai le réduire & de la bonne ſorte.
Car je ne ſonge point à l'interêt, & puis,
En l'inſtruiſant, Monſieur, vous verrez qui je ſuis.

ANSELME.

Liſe, fais-moi venir mon neveu tout à l'heure.
Monſieur je vous reçois.

CRISPIN.

Eh bien donc je demeure.
Connoiſſant mes talens, je ſçavois bien auſſi,
Que je ſerois de miſe & reſterois ici.
Mais comme il faut, Monſieur, penſer à toute choſe,
J'apporte un Rudiment & ce n'eſt pas ſans cauſe.

Sur le champ, s'il le faut, ſans faire de façon,
Je donnerai fort bien la premiere leçon.
Indiſpenſablement, ce livre eſt néceſſaire.
Voilà* de quoi punir une faute légere.
J'en puis avoir beſoin. Puis voici l'inſtrument,*
Avec quoi l'on procede au dernier châtiment.
On ne peut s'en paſſer avecque la jeuneſſe,
Et c'eſt avec cela qu'on chaſſe la pareſſe.

ANSELME.

Il faut faire apporter tous vos Livres ceans.

CRISPIN.

Bon, ma bibliotheque eſt toute la dedans.
Vous moquez-vous? Platon, Demoſtene,
Ariſtote,
Virgile, Claudian, Quinte-Curſe, Herodote.
Horace, Juvenal, Ovide, Ciceron,
Perſe, Stace, Lucain, Lucrece, Anacreon,
Grec ou Latin, n'importe, Heſiode, Petrone,
Homere, Rabelais, la belle Maguelone,
Les quatre Fils Aymon, les Amadis Gaulois,
J'ai tout là, ſans compter le Cuiſinier François.

ANSELME.

Vous n'ignorez donc rien?

* *Montrant une Ferule.*

* *Montrant un Fouët*

CRISPIN.

Ah vraiment, je le penſe.
Si j'ignorois, pourrois-je enſeigner la ſcience ?

ANSELME.

Que c'eſt un grand bonheur, Monſieur, pour mon neveu.
Mais le voici qui vient, examinez-le un peu.

Colin s'enfuit voyant que Criſpin tient un fouët & une ferule & crie.

Miſericorde !

CRISPIN.

Il fuit, qu'elle mouche le pique?

ANSELME.

Revenez, mon neveu.

CRISPIN.

Quelle terreur panique !

ANSELME *à Colin.*

Veut-on donc avancer & tôt ?

COLIN.

J'ai mal au ventre.
J'étudîrai demain, quand je ſerai guéri.

ANSELME.

Vous êtes un fripon, un enfant mal nourri.
Monſieur vous inſtruira: c'eſt un fort habile homme:
Il montra le Latin à Romulus & Rome.

CRISPIN.

Remus & Romulus, les deux freres, Monſieur.

ANSELME.

Vous ne méritez pas un pareil Précepteur,
Coquin, c'eſt de vous ſeul, enfin qu'il doit dépendre.
Prenez en tout le ſoin, Monſieur, qu'il en faut prendre.
Je vous le livre.

CRISPIN.

Bon, or Monſieur, mon livré,
D'où vient qu'en me voyant vous êtes effaré,
Quoi que je ſois bien noir, je ne ſuis pas ſi diable.

COLIN.

Pardonnez-moi.

ANSELME.

Le ſot! cela n'eſt pas croiable.
Mais quelqu'un vient ici, voyez ce qu'on me veut.....

LISE.

Que voulez-vous, Monſieur?

SEVERIUS.

Dire un mot s'il ſe peut.

LISE.

Eſt ce à moi?

SEVERIUS.

Nullement, au très honoré Maître,
A qui comme je crois, vous avez l'honneur d'être.

LISE.

Le voilà.

ANSELME.

Que faut-il ?

SEVERIUS.

Votre humble Serviteur,
Vous vient faire offre en moi, Monsieur, d'un Précepteur.

COLIN,

N'est-ce pas assez d'un.

CRISPIN.

Monsieur n'en a que faire.

COLIN.

Cherchez ailleurs. Ce drôle a la mine severe.

SEVERIUS.

Je suis un homme Idoine & propre à cet emploi,
Tout le pays Latin vous parlera pour moi.

ANSELME.

Je le crois bien, Monsieur, mais j'ai fait choix d'un homme,

SEVERIUS.

Seroit-il avoué de l'ancienne Rome ?
C'eſt à dire, Monſieur, a t'il les beaux talens,
Que n'ont point hormis moi, les modernes ſçavans ?

ANSELME.

Je ſuis content de lui.

SEVERIUS.

C'eſt beaucoup, mais au reſte,
Il faut avoir ſujet, & ſujet manifeſte,
D'être content d'un homme entre les mains duquel,
Vous avez dépoſé le pouvoir paternel.

CRISPIN *à Anſelme.*

Il ne ſçait ce qu'il dit. Que dites-vous Pécore ?
Monſieur n'a point de fils, perſonne ne l'ignore.
C'eſt mal faire juger de vos talens ſecrets,
Que de donner un fils à qui n'en eût jamais.

SEVERIUS *montrant Colin.*

Quoi, là ?

ANSELME.

C'eſt mon Neveu.

SEVERIUS.

Si.....

ANSELME.

Foi d'homme ſincere,
Je ne ſuis que ſon oncle & ne ſuis pas ſon pere.

SEVERIUS.

La mépriſe eſt petite, on peut la pardonner.

ANSELME.

Hé.....

CRISPIN.

Point: Dans la juſtice on doit vous condamner.
Il faut être ignorant à battre comme plâtre,
D'ignorer qu'un neveu que ſon oncle idolâtre,
Eſt pourtant ſon neveu, car s'il étoit ſon fils,
L'oncle ſeroit le pere, & pourtant je vous dis.
Que Monſieur n'étant pas le mari de ſa mere,
Il faut bien que Colin ſoit le fils de ſon pere.

ANSELME.

C'eſt fort bien raiſonner.

SEVERIUS.

Je le veux, mais auſſi,
Monſieur n'a pas raiſon de me traiter ainſi.
Quoi? ſans avoir égard à mon ſçavoir ſublime,
M'appeller ignorant?

CRISPIN.

Même ignorantiſſime,
Tout juſqu'à votre nom, à moins qu'il ſoit en us,

Eſt un franc ignorant.

SEVERIUS.

Je ſuis Severius.

Prenez garde, Monſieur, de me mettre en colere!
Je ſuis Severius, c'eſt-à dire Severe.

CRISPIN.

Je ſuis Criſpinius, c'eſt-à dire.... Mais non,
Vous ne méritez pas que j'explique mon nom.

SEVERIUS.

Que je plains le deſtin de cette jeune plante,
Qu'on abandonne aux ſoins d'une main ignorante!

COLIN.

Je ne ſuis pas la plante: ah! non, je ſuis Colin.

SEVERIUS.

Non, vous êtes la plante & ce Lourdeau la main.

CRISPIN.

Oui, je ſerai la main pour te couvrir la joüe
Excrément de College.

SEVERIUS.

Ame baſſe & de boüe,
Per Jovem!

ANSELME.

Eh, Meſſieurs!

COLIN.

Bon, nous verrons au moins;

Qui des deux baillera de plus gros coups de poing.

Laiſſez-les battre.

LISE.

Non, il faut qu'on les ſépare.
Ce gros Severius a la mine barbare.

SEVERIUS.

Satis eſt.

CRISPIN.

Sufficit.

SEVERIUS.

Cave tibi.

CRISPIN.

Comment?
Explique-toi. Que dis-je! ah! je t'entends vraiment.
Cave tibi, toi-même. Attend, j'ai bien la mine,
De payer en françois ton injure latine.

ANSELME.

Monſieur Criſpinius, ne faites point de bruit.

CRISPIN.

Non, de ſon inſolence il recevra le fruit.

SEVERIUS.

Intrepidus, ſpecto veni, non audes.

CRISPIN.

J'enrage.

Mais ce qu'on n'entend pas ne peut faire d'outrage.

ANSELME.

Quoi! vous n'entendez point?

CRISPIN.

Oh ſi fait, quant à moi,
Mais vous ne pouvez pas le comprendre, je croi.

ANSELME.

Non.

CRISPIN.

Il parle un Latin baragoüin, incommode,

SEVERIUS.

Rectè loquor.

CRISPIN.

Ces mots ne ſont pas à la mode.
Du tems de Ciceron, on parloit comme lui;
Mais la mode a changé: par exemple aujourd'hui,
On parle dans Paris de bien meilleure grace,
Que jadis ſous nos Rois de la premiere race.

ANSELME.

Il eſt vrai.

CRISPIN.

Vous voyez bien après cela;
Que c'eſt un ignorant que ce vieux Cuiſtre là

ANSELME *bas.*

Je le croi comme vous, mais....

LISE.

On juge à ſa mine,
Que c'eſt un ſot.

SEVERIUS.

Hola, la langue ſerpentine!
Mais je vois bien ici, que je n'avance rien,
Je vous plains l'un & l'autre, * & toi * l'homme de bien,
Cave tibi, je ſors.

CRISPIN.

Que ce vrai trouble fête,
Ce franc maraut, Monſieur, vous a rompu la tête!

ANSELME.

Je n'ai pu rien comprendre à ſon maudit jargon.

CRISPIN.

C'eſt du latin gaulois, comment l'entendroit-on? &c.

De Criſpin Précepteur. Theâtre de la Thuilerie.

* *A Colin & à Anſelme.*

* *A Criſpin.*

PEDANT DE SCIENCE.

De ces gens qui affectent de paroitre ſçavans. Ce ne ſont point les ſçavans que la Comedie veut tourner en ridicule, mais ceux qui ſe couvrent du maſque de la ſcience, & qui maltraités par la fortune ſont les bas valets des Grands.

CARITIDES.

Monſieur, le tems répugne ; à l'honneur de vous
voir,
Le matin eſt plus propre à rendre un tel devoir.
Mais de vous rencontrer il n'eſt pas bien facile,
Car vous dormez toujours, ou vous êtes en
Ville.
Au moins, Meſſieurs vos gens me l'aſſurent
ainſi,
Et j'ai pour vous trouver pris l'heure que voici ;
Encore eſt-ce un grand heur, dont le deſtin
m'honore ;
Car deux momens plus tard, je vous manquois
encore.

ERASTE.

Monſieur, ſouhaitez vous quelque choſe de moi ?

CARITIDES.

Je m'acquite, Monſieur, de ce que je vous dois.

Et vous viens... Excuſez l'audace qui m'inſpire,
Si....

ERASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire?

CARITIDES.

Comme le rang, l'eſprit, la généroſité,
Que chacun vante en vous....

ERASTE.

Oui, je ſuis fort vanté,
Paſſons, Monſieur.

CARITIDES.

Monſieur, c'eſt une peine extrême
Lors qu'il faut à quelqu'un ſe produire ſoi-même.
Et toujours près des Grands on doit être introduit,
Par des gens qui de nous faſſent un peu de bruit.
Dont la bouche écoutée avecque poids débite,
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.
Enfin j'aurois voulu que des gens bien inſtruits;
Vous euſſent pu, Monſieur, dire ce que je ſuis.

ERASTE.

Je vois aſſez, Monſieur, ce que vous pouvez être,
Et votre ſeule abord le peut faire connoître.

CARITIDES.

Oui, je ſuis un Sçavant charmé de vos vertus,
Non pas de ces Sçavans, dont le nom n'eſt qu'en us.

Il n'eſt rien ſi commun qu'un nom à la Latine,
Ceux qu'en habille en Grec, ont bien meilleure mine;
Et pour en avoir un qui ſe termine en es,
Je me fais appeller, Monſieur Caritides.

ERASTE.

Monſieur Caritides, ſoit, qu'avez-vous à dire?

CARITIDES.

C'eſt un Placet, Monſieur, que je voudrois vous lire,
Et que dans la poſture où vous met votre Emploi,
J'oſe vous conjurer de préſenter au Roi.

ERASTE.

Eh! Monſieur, vous pouvez le préſenter vous même.

CARITIDES.

Il eſt vrai que le Roi fait cette grace extrême,
Mais par ce même excès de ſes rares bontés,
Tant de méchans Placets, Monſieur, ſont préſentés.
Qu'ils étouffent les bons, & l'eſpoir où je fonde,
Eſt qu'on donne le mien quand le Prince eſt ſans monde.

ERASTE.

Et bien vous le pouvez & prendre votre tems.

CARITIDES.

Ah ! Monſieur, les Huiſſiers ſont de terribles gens.
Ils traitent les Sçavans de faquins à nazardes,
Et je n'en puis venir qu'à la Sale des gardes.
Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer
Pour jamais de la Cour me feroient retirer,
Si je n'avois conçu l'eſpérance certaine,
Qu'auprès de notre Roi vous ſerez mon Mecene.
Oui, votre credit m'eſt un moyen aſſuré.

ERASTE.

Eh bien, donnez-moi donc, je le préſenterai.

CARITIDES.

Le voici, mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non.

CARITIDES.

C'eſt pour être inſtruit, Monſieur, je vous conj e

PLACET AU ROI.

SIRE

Votre très-humble, très-obéiſſant, très-fidele & très ſçavant ſujet & ſerviteur Caritides, François de nation, Grec de profeſſion, ayant conſidéré les grands & notables abus qui ſe

commettent aux inſcriptions des Enſeignes des maiſons, boutiques, cabarets, jeux de boule, & autres lieux de votre bonne Ville de Paris, en ce que certains ignorans compoſiteurs deſdites inſcriptions, renverſent par une barbare, pernicieuſe & déteſtable Ortographe toute ſorte de ſens & de raiſon, ſans aucun égard d'Etimologie, d'Analogie, d'Energie, ni Allegorie, quelconque, au grand ſcandale de la République des Lettres & de la nation Françoiſe, qui ſe décrie & deshonnore par leſdit abus & fautes groſſieres envers les Etrangers, & notamment envers les Allemans curieux lecteurs & ſpectateurs deſdites inſcriptions.

ERASTE.

Ce Placet eſt fort long, il pourroit bien fâcher.

CARITIDES.

Ah! Monſieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

ERASTE.

Achevez promptement.

CARITIDES *continue.*

Suplie humblement Votre Majeſté de créer pour le beſoin de ſon Etat & la gloire de ſon Empire une charge de Controlleur, Intendant, Correcteur, Reviſeur & Reſtaurateur général deſdites inſcriptions, & d'icelles honnorer le Supliant, tant en conſidération de ſon rare & eminent ſçavoir, que des grands & ſignalés ſervices qu'il a rendus à l'Etat & à Votre Majeſté, en faiſant l'Anagrame de votre dite Majeſté en François, Latin, Grec, Hebreu, Syriaque, Caldéen, Arabe....

ERASTE *l'interompant.*

Fort bien, donnez-le vîte & faites la retraite,
Il ſera vû du Roi, c'eſt une affaire faite.

CARITIDES.

Hélas, Monſieur, c'eſt tout, que montrer mon Placet.
Si le Roi peut le voir, je ſuis ſur de mon fait.
Car comme ſa juſtice en toute choſe eſt grande,
Il ne pourra jamais refuſer ma demande.
Au reſte pour porter au Ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom & ſurnom.
J'en veux faire un Poëme en forme d'Acroſtiche,
Dans les deux bouts du vers & dans chaque Hemiſtiche.

ERASTE.

Oui, vous l'aurez demain, Monſieur Caritides
Ma foi de tels Sçavans, ſont des ânes bien faits.

Des fâcheux de Moliere.

PEDANT DE ROBE

OU DE PALAIS.

Reponſe d'un homme qui fait le perſonnage d'Avocat Pédant & babillard à un certain Trigaudin qui vouloit le dégoûter de ſe marier.

Les termes propres à une profeſſion deviennent un langage ridicule quand on les employe dans la converſation ordinaire & dans le commerce de la vie.

TRIGAUDIN *à La Riviere Avocat.*

Monſieur la conjoncture,
D'un hymen que demain vous prétendez conclure.
Me contraint à vous dire un mot ſur vos amours,
Qui peut être important au bonheur de vos jours.
Les ſoins d'un Avocat, ſes fréquentes abſences,
Font qu'une femme prend quelque fois ſes licences.
Et tandis qu'un mari tourmenté d'un procès,
Malgré tous ſes efforts perd ſa cauſe au Palais,
Pour peu que ſa moitié ſouffre quon l'entretienne,
Le galant au logis gagne ſouvent la ſienne....

Ma couſine a l'eſprit fort coquet & je penſe ;
Si vous en échapiez que vous ſeriez bien fin,
Elle aime à cajoler le ſoir & le matin.
Et je ne penſe pas qu'un jour à ne rien taire ;
Vous fuſſiez bon Marchand d'une pareille affaire.
Songez-y murement, c'eſt entre nous, Monſieur.

LA RIVIERE.

Comme *noviſſimè*, vous m'avez fait l'honneur ;
De m'avoir concedé quatre mots de réplique,
Par un raiſonnement ſuccint & juridique,
Je prouve que malgré ce diſcours plein d'aigreur,
Un Avocat doit prendre une femme, Monſieur.
Outre qu'avec les Loix, la nature & l'uſage
Ont parmi les mortels admis le mariage,
Qu'il eſt de tous les tems, & que cette union
Etablit ici bas la propagation ;
C'eſt pour un Avocat un nœud ſi néceſſaire,
Que qui peut l'éviter dément ſon caractere,
Et ſon devoir. *Primo.* L'on ſçait qu'un Avocat,
Eſt un homme en tout tems néceſſaire à l'Etat.
Que de peur qu'on en manque, il doit quoi qu'il ſe faſſe,
Avoir ſoin de laiſſer au barreau de ſa race.
De plus qu'étant contraint d'être ſouvent dehors,
La femme doit *intus* ſeconder ſes efforts.

Conſerver au logis par ſon œconomie,
Le fruit de ſes travaux comme de ſon génie.
C'eſt pourquoi l'Avocat ſe doit plutôt que tard,
Indiſpenſablement marier. A l'égard
Du bois dont vous parlez, qui ſi l'on veut vous croire,
De l'hymen parmi nous devient un acceſſoire;
Et pour répondre même au peu de ſûreté,
Que vous trouvez pour moi dans l'hymen concerté,
Je réplique: Il eſt vrai, c'eſt un abus qu'en France,
N'approuverent jamais les Loix ni l'Ordonnance.
L'uſage des Galans, dont on eſt entêté,
Ne trouve dans le code aucune autorité.
Mais enfin, ſans vouloir feuilleter de volume,
Il eſt autoriſé, Monſieur, par la Coutume:
C'eſt dans un Avocat dont le cœur s'eſt fixé,
A la profeſſion un malheur annexé.
Si la Belle malgré toute ma prévoyance,
Me deſtine à porter du bois à l'audiance,
Comme il n'eſt pas toujours à propos d'éclater,
Je me conſolerai de pouvoir me flatter
Du plaiſir de me voir par des Loix néceſſaires,
Semblable à quantité de Meſſieurs mes Confreres.

Et je ne penſe pas, parlant de ſonne foi,
Puiſqu'ils en portent bien, qu'ils ſe moquent de moi.

Du Trigaudin de Montfleuri.

PETIT MAITRE.

Petit maître aux Spectacles. Portrait de ces ſortes de gens. De tout tems il y a eu des hommes qui ont affecté des airs d'oſtentation & de fatuité aux Spectacles & autres lieux publics: ils ſont ordinairement mépriſés; ils s'imaginent néanmoins faire une impreſſion contraire, c'eſt-à-dire qu'on les croit aimables, charmans, opulens & du bel air.

ERASTE.

J'étois ſur le theâtre en humeur d'écouter,
La Piece qu'à pluſieurs j'avois oüi vanter.
Les Acteurs commençoient, chacun prêtoit ſilence,
Lorſque d'un air bruyant & plein d'extravagance,
Un homme à grands canons eſt entré bruſquement,
En criant: Hola, ho! un ſiege promptement;
Et de ſon grand fracas ſurprenant l'aſſemblée,
Dans le plus bel endroit a la piece troublée.
Eh, mon Dieu, nos François ſi ſouvent redreſſés,

Ne prendront-ils jamais un air de gens ſenſés,
Ai-je dit, & faut-il ſur nos défauts extrêmes,
Qu'en théâtre public nous nous jouïons nous-mêmes,
Et confirmions ainſi par des éclats de foux,
Ce que chez nos voiſins on dit par tout de nous?
Tandis que là-deſſus je hauſſois les épaules,
Les Acteurs ont voulu continuer leurs rolles:
Mais l'homme pour s'aſſeoir a fait nouveau fracas,
Et traverſant encor le theâtre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à ſon aiſe,
Au milieu du devant il a planté ſa chaiſe.
Et de ſon large dos morguant les Spectateurs,
Au trois quarts du Parterre a caché les Acteurs.
Un bruit s'eſt élevé, dont un autre eût eu honte,
Mais lui ferme & conſtant n'en a fait aucun compte;
Et ſe ſeroit tenu comme il s'étoit poſé,
Si pour mon infortune il ne m'eût aviſé.
Ha! Marquis, m'a t'il dit, prenant près de moi place,
Comment te porte tu, ſouffre que je t'embraſſe.
Au viſage ſur l'heure, un rouge m'eſt monté,

Que l'on me vit connu d'un pareil éventé.
Je l'étois peu pourtant, mais on en voit paroître,
De ces gens qui de rien, veulent fort vous connoître,
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
Plus haut que les Auteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissoit, & moi pour l'arrêter,
Je serois, ai-je dit, bien aise d'écouter.
Tu n'as point vû ceci, Marquis? ah! Dieu me damne,
Je le trouve assez drôle & je n'y suis pas âne.
Je sçai par quelles loix un ouvrage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait;
Là dessus de la piece il m'a fait un Sommaire,
Scene, à Scene, averti de ce qui s'alloit faire,
Et jusques à des vers qu'il en sçavoit par cœur,
Il me les recitoit tout haut avant l'Acteur.
J'avois beau m'en defendre, il a poussé sa chanse.
Et s'est devers la fin levé long-tems d'avance;
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien sur-tout d'oüir le dénoüment.
Je rendois grace au Ciel; & croyois de justice,
Qu'avec la Comedie eut fini mon suplice;
Mais comme si c'en eût été trop bon marché,
Sur

Sur nouveaux frais mon homme à moi s'eſt attaché,
M'a conté ſes exploits, ſes vertus, non communes,
Parlé de ſes chevaux, de ſes bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la Cour il avoit de faveur,
Diſant qu'à m'y ſervir il s'offroit de grand cœur.
Je le remerciois doucement de la tête,
Minutant à tous coups quelque retraite honnête.
Mais lui pour me quitter me voyant ébranlé,
Sortons, ce m'a t'il dit, le monde eſt écoulé.
Et ſortis de ce lieu, me la donnant plus ſeche,
Marquis allons au Cours faire voir ma Caleche,
Elle eſt bien entendue, & plus d'un Duc & Pair,
En fait à mon faiſeur faire une de même air.
Lors qu'un Carroſſe fait de ſuperbe maniere,
Et comblé de Laquais & devant & derriere,
S'eſt avec un grand bruit devant nous arrêté,
D'où ſortant un jeune homme amplement ajuſté,
Mon importun & lui courant à l'embraſſade,
Ont ſurpris les paſſans de leur bruſque incartade;
Et tandis que tous deux étoient précipités,
Dans les convulſions de leurs civilités

Je me ſuis doucement eſquivé ſans rien dire,
Non, ſans avoir long-tems gémi d'un tel martire.
Des fâcheux de Moliere.

PETIT MAITRE

Ou jeune évaporé. Son Caractere.

LE CHEVALIER.

Mon oncle, allons, gay, gay, vous avez l'air ſauvage,

VALERE.

Vous, n'aurez-vous jamais celui d'un homme ſage ?
Faudra-t'il qu'en tous lieux vos ris extravagans,
Vos ris immodérés donnent à rire aux gens ?

LE CHEVALIER.

Pour moi je n'ai pas tort, il faut bien que je rie,
De tout ce que je vois tous les jours dans la vie.
Cette vieille qui va marchander des galans,
Comme un autre feroit du drap chez les Marchands.
Cydaliſe qu'on ſçait avoir l'ame ſi bonne,
Qu'elle aime tout le monde & n'éconduit perſonne ?
Lucinde qui pour rendre un adieu plus touchant,

Juſques ſur la frontiere accompagne un amant,
Ne ſont pas des ſujets qui doivent faire rire?
Parbleu, vous vous moquez.

VALERE.

Eh bien, votre Satire,
S'exerce-t'elle aſſez? d'un trait envenimé,
Toujours l'honneur du ſexe eſt par vous entamé.
Celles dont vous vantez mille faveurs reçuës,
De vos jours bien ſouvent, vous ne les avez vuës.
Sur ce cruel défaut ne changerez-vous point?

LE CHEVALIER.

Il ne prêche pas mal, paſſez au ſecond point;
Je ſuis déjà charmé... * Que dis tu de ma danſe
Liſette?

LISETTE.

Vous danſez tout-à-fait en cadence.

VALERE.

Vous vous faites honneur d'être un franc libertin,
Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin;
Et lors que tout fumant d'une vineuſe haleine,
Sur vos pieds chancelans vous vous tenez à peine,
Sur un theâtre alors vous venez vous montrer,
Là parmi vos pareils, on vous voit folatrer.

* *Il fait quelques pas de balet.*

Vous allez vous baiſer comme des Demoiſelles.
Et pour vous faire voir juſques ſur les chandelles,
Pouſſant l'un, heurtant l'autre, & comptant vos exploits,
Plus haut que les Acteurs vous élevez la voix,
Et tout Paris témoin de vos traits de folie,
Rit plus cent fois de vous que de la Comedie.

LE CHEVALIER.

Votre troiſieme point ſera-t'il le plus fort?
Soyez bref en tout cas, car Liſette s'endort.
Moi, je bâille déjà.

VALERE.

Moi, votre train de vie,
Cent fois bien autrement & me laſſe & m'ennuye.
Et je ſerai contraint de faire à votre ſœur,
Le bien que je voulois faire en votre faveur.
Votre pere en mourant ainſi que votre mere,
Vous laiſſerent de bien une ſomme légere.
Et pour vous établir le reſte de vos jours,
Vous devez de moi ſeul attendre du ſecours.

LE CHEVALIER.

Mais que fais-je donc tant, Monſieur, ne vous déplaiſe,
Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaiſe,
J'aime, je bois, je joüe, & ne vois en cela
Rien qui puiſſe attirer ces réprimandes là.

Je me leve fort tard, & je donne audience
A tous mes créanciers.

LISETTE.

Oui, mais en récompense
Vous donnez peu d'argent.

LE CHEVALIER.

De-là je pars sans bruit;
Quand le jour diminue & fait place à la nuit,
Avec quelques amis, & nombre de bouteilles,
Que nous faisons porter pour adoucir nos veilles
Chez un de notre troupe, où nous passons la nuit,
Nous sortons au grand jour sans scandale & sans bruit.
Cette vie innocente est-elle condamnée?
Ne faire qu'un repas dans toute une journée!
Un malade entre nous se conduiroit-il mieux?

LISETTE.

Vous êtes trop réglé.

LE CHEVALIER.

Noyez-le par vos yeux?

Sc. 6. Act. 1. Du Distrait de Regnard.

PETIT MAITRE.

Petit maître affectant les airs d'un homme de la Cour & à bonne fortune. La fatuité eſt variée par les Auteurs Comiques ſous différens aſpects, elle eſt ſouvent repréſentée uniquement pour réjouir le ſpectateur, mais cela ne diminue rien du ridicule qu'une exceſſive vanité offre aux yeux.

LE MARQUIS *en entrant & ſe rajuſtant.*

Je ſuis tout en déſordre, un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaiſe à deux ou trois cens pas.
Et j'y ſerois encore dans des peines mortelles,
Si l'amour pour vous voir ne m'eût prêté des aîles.

LA COMTESSE.

Que Monſieur le Marquis eſt galant ſans fadeur!

LE MARQUIS.

Oh point du tout: je ſuis votre très-humble ſerviteur.
Mais à vous parler net, ſans que l'eſprit fatigue,
Près du ſexe je ſçai me démêler d'intrigue.
Ah! juſte Ciel! quel eſt cet admirable objet?

LA COMTESSE.

C'eſt ma ſœur.

LE MARQUIS.

Votre ſœur ! vraiment, c'eſt fort bien fait,
Je vous ſçai gré d'avoir une ſœur auſſi belle ;
On la prendroit parbleu pour votre ſœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit, il donne un joli tour !
Qu'il eſt ſincere ! on voit qu'il eſt homme de Cour.

LE MARQUIS.

Homme de Cour, moi ? non, ma foi, la Cour m'ennuye,
L'Eſprit de ce pays n'eſt que ſuperficie.
Si-tôt que vous voulez un peu l'approfondir ;
Vous rencontrez le tuf : j'y pourrois m'agrandir,
J'ai de l'eſprit, du cœur, plus que Seigneur de France,
Je jouë, & j'y ferois fort bonne contenance ;
Mais je n'y vais jamais que par néceſſité,
Et pour y rendre au Roi quelque civilité.

NERINE.

Il vous eſt obligé, Monſieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plutôt, soudain je perds haleine.
Ces fades complimens sur de grands mots montés,
Ces protestations qui sont futilités.
Ces serremens de main dont on vous estropie.
Ces grands embrassemens dont un flatteur vous lie,
M'otent à tout moment la respiration,
On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

ANGELIQUE.

Les Dames de la Cour sont bien mieux votre affaire.

LE MARQUIS.

Point, il faut être au moins gros fermier pour leur plaire.
Leur sotte vanité croit ne pouvoir trop haut,
A des faveurs de Cour mettre un injuste taux.
Moi, j'aime à pourchasser des beautés mitoyennes,
L'hyver dans un fauteuil avec des citoyennes.
Les pieds sur les chenets étendus sans façon,
Je conte la fleurette & je dis mes raisons.
Là toute la Maison s'offre à me faire fête,
Valets, fille de chambre, enfans, tout est honnête.

L'Epoux même discret, quand il entend minuit,
Me laisse avec Madame, & va coucher sans bruit.
Voilà comme je vis, quand par fois dans la Ville,
Je veux bien déroger.

NERINE.

La maniere est facile,
Et ce commerce là me paroît assez doux,

LE MARQUIS.

C'est ainsi que je veux en user avec vous,
Et quand de mon amour.....

LA COMTESSE.

Un peu de retenuë,
Vous me parlez, Marquis, une langue inconnuë
Le mot d'amour me blesse & me fait trouver mal.....

NERINE.

Dans la bouche d'un autre il seroit moins fatal.

LA COMTESSE.

Comment? qu'est-ce? plaît-il? parlez, expliquez-vous?
Parlez donc, parlez donc, aprenez, je vous prie,
Que mortel tel qu'il soit ne m'a dit de sa vie

Un mot douteux qui puisse effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur!....
A mon bonheur enfin, Madame, tout conspire.
Vous êtes tout à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire?...

LE MARQUIS.

Entre nous, sans façon,
A Valere de près j'ai serré le bouton.
Il m'a cedé les droits qu'il avoit sur votre ame.

LA COMTESSE.

Eh le petit poltron!

LE MARQUIS.

Oh palsambleu, Madame,
Il seroit un Achille, un Pompée, un Cesar,
Je vous les conduirois poings liés à mon char.
Il ne faut point avoir de molesse en sa vie.
Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond j'en ai l'ame ravie.
Vous ne connoissez pas, Marquis, tout votre mal,
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire,
Pour n'être que le prix d'une seule victoire,
Vous n'avez qu'à nommer.

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas;
Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce Financier de Noblesse mineure,
Qui s'est fait depuis peu Gentilhomme en une heure.
Qui bâtit un Palais, expose ses ayeux,
Dans des portraits divers & les place en tous lieux.
En sa maison de Ville, en celle de Campagne;
Les fait venir tout droit des Comtes de Champagne,
Et de ceux de Poitou, d'autant que pour certain,
L'un s'appelloit Champagne, & l'autre Poitevin.

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe,

LE MARQUIS.

C'est donc ce Senateur cet Adonis de robe,
Ce Docteur en soupez, qui se tait au Palais,
Et sçait sur des ragouts prononcer des arrets.

LA COMTESSE.

Non, Marquis, c'eſt Dorante, & j'ai ſçu m'en défaire,

LE MARQUIS.

Quoi Dorante ! cet homme à maintien débonnaire,
Ce croquant qu'à l'inſtant je viens de voir ſortir?

LA COMTESSE.

C'eſt lui-même.

LE MARQUIS.

Et parbleu vous deviez m'avertir.
Nous nous ſerions parlés ſans ſortir de la ſalle.
Je ne ſuis pas méchant, mais ſans bruit, ſans ſcandale,
Sans lui donner le tems ſeulement de crier;
Pour lui votre fenêtre eût ſervi d'eſcalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent, ſi vous étiez plus ſage,
On pourroit.....

LE MARQUIS.

La ſageſſe eſt tout mon appanage.

LA COMTESSE.

Quoi qu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
On auroit avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, volontier, vous me chatouillez l'ame,
Par affaire de cœur, qu'entendez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage? ou bien pour autrement.

LA COMTESSE.

Quoi! vous prétendriez, si j'avois la foiblesse...

LE MARQUIS.

Ah! ma foi, l'on n'a plus tant de délicatesse.
On s'aime pour s'aimer, tout autant que l'on veut,
Le mariage suit & vient après s'il veut.

LA COMTESSE.

Je prétens que l'hymen soit le but de l'affaire,
Et ne donne mon cœur que pardevant Notaire.
Je veux un bon contrat sur du bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement, je vous en felicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite.
Quoique cent fois le jour on me mette à la main,
Des partis à fixer un Empereur Romain.

LA COMTESSE.

Je croi que nos deux cœurs seront toujours fidelles.

LE MARQUIS.

Oh, parbleu nous vivrons comme deux tourterelles.
Pour vous porter Madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé.
A des beautés sans nombre à qui mon cœur renonce,
Et vous aurez dans peu ma derniere réponse.

Sc. 6. Act. 4. Du Joueur de Regnard.

PETIT MAITRE DE ROBE.

LISETTE *suivante déguisée enhomme de Robe.*

A t'on averti le bon homme Almedor que Monsieur de Lisletencourt veut lui parler ?

ALMEDOR.

Monsieur, me voilà prêt à vous répondre.

LISETTE.

Quoi c'est là ce Monsieur si riche, il est vêtu comme un Hobereau sec, qui a quitté l'arriere ban.

ALMEDOR.

A mon âge on ne se pique guere d'ajustement.

LISETTE.

Pour moi! j'avouë que ma fureur eſt d'avoir des habits magnifiques, rien ne me déplaît tant dans le parti de la robe, que j'ai pris par complaiſance pour ma famille, que tout eſt confondu, & que le Préſident & le Procureur ſont vêtus de même.

ALMEDOR.

Il y a encore moins de différence entre la Preſidente & la Procureuſe.

LISETTE.

Il faut voir auſſi comme je m'en dédommage, dès que je puis quitter cet attirail lugubre, & comme nous relevons ce triſte habillement par la gayeté des pierreries; nous en ſommes farcis depuis la tête juſqu'aux pieds, comme vous pouvez voir, ſans compter montres, étuis, bijoux, boëtes à portrait, tabatieres: goutez de ce tabac, il eſt de la Havane, je ſuis en tabac comme en vin de Champagne, je veux que le vin ait du vin, le tabac du tabac, qu'il ſoit fort, enfin, rien de foible ne m'accommode.

ALMEDOR.

Monſieur, que puis-je faire pour votre ſervice?

LISETTE.

Attendez que je vous demande auparavant ſi vous me connoiſſez?

ALMEDOR.

Je n'ai pas cet honneur, Monsieur.

LISETTE.

Le bon homme Accurse Jurisconsulte vous dira ce que c'est en Picardie que la maison de Gaudinot de Lissetencour. Je suis devenu le chef de cette maison par la mort de feu Monsieur mon pere, Lieutenant General au Présidial d'Abbeville, dont mes parens m'ont forcé de prendre la charge, jusqu'à ce que j'aie dégourdi mes talens.

ALMEDOR.

Monsieur, vous voulez bien que....

LISETTE.

Patience, vous n'êtes pas si borné que vous ne voiez bien que nous ne sommes pas faits sans vanité, pour la Province.

ALMEDOR.

J'ai une grande impatience Monsieur, de sçavoir à quoi je vous suis nécessaire.

LISETTE.

Je sçai que vous êtes fort ami du bon homme Accurse.

ALMEDOR.

Beaucoup.

LISETTE.

On dit qu'il marie ſa fille avec votre fils.

ALMEDOR.

Je l'eſpere ainſi.

LISETTE.

Cela n'eſt pas fait encore.

ALMEDOR.

Peu s'en faut.

LISETTE.

Elle ne le ſera pas, je croi.

ALMEDOR.

Pourquoi, Monſieur?

LISETTE.

Parce que j'ai ſur lui la priorité d'hypotheque & que je ſuis porteur d'une belle & bonne promeſſe de mariage d'Angelique.

ALMEDOR.

Angelique vous a fait une promeſſe de mariage, Monſieur? je ne l'aurois jamais cru.

LISETTE.

Oh que ſi, ſi vous ſçaviez tout....

ALMEDOR.

Mais, Monſieur, vous qui êtes un ſage Magiſtrat, & un Magiſtrat en chef, trouvez-vous qu'une jeune fille puiſſe ſans le conſentement de ſon pere.

LISETTE.

Je vous entends, & croiez-vous que le bon homme Accurſe veuille tâter d'un procès contre moi ? palſambleu je le promenerois dans toutes les Juriſdictions, & en attendant un arrêt définitif, je me ferois adjuger Angelique par proviſion.

ALMEDOR.

Je ſuis ſûr de votre credit, mais je le ſuis encore plus de la bonne juſtice.

LISETTE.

Ah, voici qui eſt bon, juſtice entre nous autres gens de robe, & ſur tout contre moi.

ALMEDOR.

Monſieur Accurſe a des amis, il n'y a guere de Juge à qui il n'ait donné autrefois des leçons.

LISETTE.

Et je leur donne des préſens tous les jours moi : tenez, c'eſt moi qui ai ſoin d'entretenir leurs buvettes de pâtés d'Amiens. Allez, allez, ſi vous êtes auſſi bon ami du bon homme Accurſe que vous dites, conſeillez lui de ne pas ſonger à ſoutenir le premier exploit que lui fera donner Monſieur Gaudinot de Liſſetencourt Lieutenant General du Préſidial d'Abbeville : mais le voici lui-même, je ſuis ravi

de trouver enſemble les deux perſonnes avec qui j'ai un different.

ACCURSE.

Je ne ſçai pas le different que vous pouvez avoir avec Monſieur, mais quant à moi, je n'eus jamais l'honneur de vous connoître.

LISETTE.

Comme vous dites cela, & ne connoiſſez-vous pas Monſieur Gaudinot?

ACCURSE.

J'ai eu autre fois en penſion chez moi un fou de ce nom.

LISETTE.

Monſieur le Docteur, parlez mieux des perſonnes de qualité; quoi qu'il ne ſoit que mon couſin aſſez éloigné, reſpectez un nom que je porte, mais venons au fait, j'ai entre les mains une promeſſe de mariage de Mademoiſelle Angelique.

ACCURSE.

De ma fille?

LISETTE.

Elle eſt faite au nom de mon couſin, & je l'ai acquiſe moi, par un bon Acte paſſé devant Notaire par lequel je ſuis ſubrogé à ſes droits, actions & hypotheques.

ACCURSE

Vous, Monſieur ?

LISETTE.

Oui, moi.

ACCURSE.

Comment ? & depuis quand eſt-ce qu'on cede, vend & tranſporte des promeſſes de mariage, comme des lettres de change ?

LISETTE.

Voici le fait en deux mots : Je ſuis amoureux, fou de votre fille, j'apprends que vous l'allez marier à un malotru. Le couſin heureuſement pour moi, n'en eſt plus amoureux, & l'eſt devenu à la fureur d'une ſœur que j'ai jolie comme l'amour, jugez-en, elle me reſſemble, elle a un air gaillard, & un petit nez retrouſſé comme moi : Que fais-je pour avoir votre fille malgré vous, malgré vos dents, malgré vos livres, malgré vos loix & vos paragraphes ? je ne ſuis ni fou, ni étourdi, je prens la balle au bond, & ſachant la promeſſe que le couſin avoit, je l'ai troquée contre un bon Contrat de mariage, par lequel je lui donne ma ſœur, avec ma terre de Liſſetencourt.

ACCURSE.

Je défie qu'en tout le Code & le Digeſte

on trouve une eſpece pareille, & que jamais une échange de cette nature ſoit tombée dans l'imagination d'aucun *Titius* ni *Mævius*.

LISETTE.

Vous me parlez là de plaiſans galopins, je prétens bien auſſi avoir la gloire de l'invention.

ACCURSE.

Vous en ſerez ma foi, pour votre ſœur & pour votre terre. Que dites-vous de ce fou là ?

ALMEDOR.

Ses prétentions ne me paroiſſent pas trop ſolides.

LISETTE *à Almedor.*

Ce ne ſera pas vous qui le jugerez, mon petit écumeur de mer.

ACCURSE.

Nous verrons.

LISETTE.

Eh bien oui, nous verrons, vous ne pouvez me rien reprocher une fois, ſi ce n'eſt que je n'ai pas acheté aſſez cherement votre fille, je ſçai bien que ce n'eſt pas la moitié de ce qu'elle vaut, mais où eſt-elle donc, ma petite maîtreſſe ? faites appeller ma future, vous verrez ſi dès qu'elle me verra elle ne me ſubrogera pas d'elle-même à la paſſion qu'elle a pour mon couſin.

ACCURSE.

Vous me feriez rire avec vos ridicules ſubrogations, ſi je n'avois pitié de vos diſcours dans la bouche d'un homme qui porte une robe. Il paroît bien que vous n'avez pas été mon écolier, vous ſçauriez que dans tous le droit écrit....

LISETTE.

Vous ne ſçauriez citer que votre Droit, votre Droit, je me moque de tout le Droit moulé & écrit: apprenez que toute ſorte de papiers ſe négocient aujourd'hui, j'ai agioté cette promeſſe; ainſi j'ai pour moi, l'uſage & la coutume préſente.

ACCURSE.

Je brûlerai mes livres.

LISETTE.

Et moi, je mangerai ma charge & mes terres: allez, allez, cette affaire ne m'embarraſſe guere, &c.

Sc. 11. Act. 3. De la force du ſang de Brueys.

PETIT MAITRE.

Caractere & jargon des Petits Maîtres à la mode. Critique du siecle.

VALERE *Petit Maître, ou jeune éventé.*
Eh bien Cleon, quelles nouvelles à Paris.

VALERE.

Oh ! cent mille, & toutes des plus belles ;
Paris est ravissant, & je croi que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talens plus féconds, les esprits plus aimables,
Le goût fait chaque jour des progrés incroiables.
Chaque jour le génie & la diversité,
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLEON.

Tout vous paroît charmant, c'est le sort de votre âge,
Quelqu'un pourtant m'écrit, & j'en crois son suffrage.
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé,
Que les arts, les plaisirs, les esprits font pitié,
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes faceties ;
Et qu'à force d'esprit & de petits talens,
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon sens.

Tout eſt colifichet, Ponpon & Parodie.

VALERE.

Le monde comme il eſt, me plaît à la folie.
Les Belles tous les jours vous trompent, on leur rend,
On ſe prend, on ſe quitte aſſez publiquement,
Les Maris ſçavent vivre, & ſur rien ne conteſtent,
Les hommes s'aiment tous, les femmes ſe déteſtent
Mieux que jamais.....

CLEON.

De ce parti,
Qui vous eſt propoſé, ſeriez-vous réfroidi.

VALERE.

Que diroit-on de moi, ſi j'allois à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le perſonnage ?
Ou j'aurois une Prude au ton triſte, excédent,
Une begueule enfin, qui ſeroit mon Pedant;
Ou ſi pour mon malheur ma femme étoit jolie,
Je ſerois le Martyr de ſa coqueterie.
Fuir Paris, ce ſeroit m'égorger de ma main,
Quand je puis m'avancer & faire mon chemin.
Irois-je accompagné d'une femme importune,
Me rouiller dans ma terre & borner ma fortune?
Ma foi ſe marier, à moins qu'on ne ſoit vieux,
Fi !

Fi! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLEON.

Quand vous étiez ici, l'on disoit ce me semble,
Que vous aimiez Chloé, qu'on vous voioit ensemble.

VALERE.

Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort,
Mais Paris guérit tout, & les absens ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie:
Comment la trouvez-vous?

CLEON.

Ni laide, ni jolie.
C'est un de ces minois que l'on a vû par tout,
Et dont on ne dit rien.

VALERE.

J'en croi fort votre goût.

CLEON.

Quant à l'esprit, néant, il n'a pas pris la peine,
Jusqu'ici de paroître, & je doute qu'il vienne.
Ce qu'on voit à travers, son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, & qu'elle a de l'humeur.....

VALERE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.

Sc. 7. Act. 2. Du méchant de Gresset.

PETIT MAITRE.

Petit Maître Abbé, ou plutôt Petit Maître sous la figure d'un Abbé, la terre en fourmille. Les gens d'une profession sérieuse méritent d'être tournés en ridicule & d'être couverts de confusion lorsqu'ils prennent un exterieur & des airs diamettralement opposés à leur état.

ANGELIQUE.

Vous n'avez donc pas dit là bas que je ne voulois pas être au logis, & l'on me laisse monter tout le monde.

LISETTE.

C'est Monsieur l'Abbé Cheurepid, Madame.

L'ABBÉ.

Je me serois donné cet ordre à moi-même, si je croyois que ma présence vous fût importune, Madame.

ANGELIQUE.

Oh pour cela, Monsieur l'Abbé, vous êtes bien persuadé qu'elle fait plaisir, qu'on ne vous voit jamais autant de tems que l'on voudroit, mais quelle métamorphose! Je ne m'étonne pas si je vous ai d'abord méconnu: cette perruque

ſi marronée & ſi poudrée, ce juſte-au-corps violet bleu, la veſte brodée, vous allez à la campagne, apparemment.

L'ABBÉ.

Non pas, Madame.

LA COMTESSE.

Quoi! pour demeurer à Paris, vous vous mettez en habit de chaſſe.

L'ABBÉ.

Ce n'eſt point un habit de chaſſe, Madame.

LISETTE.

Eh! ne voyez-vous pas bien, Madame, que c'eſt ſon habit à bonnes fortunes.

ANGELIQUE.

Vous perdez l'eſprit, Liſette.

L'ABBÉ.

Eh! laiſſez-la dire; Madame, les petites libertés ſont plaiſir.

LISETTE.

Mais auſſi n'ai-je pas raiſon? il faut être tout un, ou tout autre, Monſieur l'Abbé dans cette équipage n'a l'air, ni d'un beneficier, ni d'un homme d'épée, & il n'y a perſonne qui ne le prenne pour un animal Amphibie.

L'ABBÉ.

Vous voyez par-là, Madame, que je tâche

de m'accommoder â votre goût, & que je m'éloigne autant qu'il m'eſt poſſible du petit collet & du manteau.

ANGELIQUE.

Vous ne ſcauriez me faire plus de plaiſir.

LISETTE.

Ma foi, Madame, le petit colet & le manteau ne gâtent rien, on ſe répent quelque fois de s'en être défait, & c'eſt une eſpece de houſſe qui fait ſouvent honneur à ceux qui la portent

L'ABBÉ.

Liſette eſt franche, Madame, & il ſeroit à ſouhaiter pour moi qne vous fuſſiez auſſi ſincere

ANGELIQUE.

Vous doutez que je la ſois, Monſieur l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Vos ſentimens ſont impénétrables, Madame, on ne ſçait jamais comme on eſt avec vous.

ANGELIQUE.

Eſt-il ſi difficile de vous en appercevoir, & ne voyez-vous pas que vous y êtes auſſi bien qu'une perſonne de votre caractere y doit être ?

L'ABBÉ.

Une perſonne de mon caractere ! ah ! Madame, je n'ai point encore de caractere.

LISETTE.

C'eſt un jeune enfant qui ne ſçait à quoi ſe déterminer.

L'ABBÉ.

Oui, Madame, j'attens vos réſolutions pour prendre les miennes, expliquez-vous, je vous prie, vous ne me dites mot, mes beaux yeux, ma belle Reine.

LISETTE.

Monſieur l'Abbé a raiſon, Madame, reprendra-t'il la houſſe? voulez-vous qu'il ſe faſſe Mouſquetaire? il ne tient qu'à vous d'arracher un cœur à la moleſſe & de donner un guerrier de plus à l'Etat.

ANGELIQUE.

Ah! les belles malines.

LISETTE.

Que je les voye de près, Monſieur l'Abbé; je vous prie.

L'ABBÉ.

Elles ſont aſſez bien choiſies.

ANGELIQUE.

Ah! Ciel!

L'ABBÉ.

Qu'avez-vous?

ANGELIQUE.

Ah! je n'en puis plus, un fauteuil.

L'ABBÉ.

Ma belle Reine !

ANGELIQUE.

Un fauteuil, je me meurs, ah! ah!

LISETTE.

Madame, quel mal imprévu !

ANGELIQUE.

Eloignez-vous de moi, Monſieur l'Abbé, vous avez des odeurs, ah!

L'ABBÉ.

Ce n'eſt que de la poudre de Chipre, Madame.

ANGELIQUE.

Et c'eſt un poiſon qui me fait mourir, Sortez, d'ici, je vous prie, ah!

L'ABBÉ.

Mais il me ſemble que....

LISETTE.

Eh! les vilains Abbés, avec leur poudre, ils en portent exprès pour donner des vapeurs aux Dames.

L'ABBÉ.

Mais vraiment, j'en ai toujours & ce n'eſt que d'aujourd'hui que Madame m'en fait reproches, je m'étonne pour moi.....

LISETTE.

Le beau ſujet d'étonnement ! les femmes ſont capricieuſes, ne faut-il pas que leurs vapeurs le ſoient auſſi.

ANGELIQUE.

Ah ! me voilà malade pour quinze jours. Ah ! Monſieur l'Abbé, vous êtes un cruel homme, & ſortez encore une fois, ſi vous m'aimez.

L'ABBÉ.

Mes beaux yeux, je ſuis au déſeſpoir.

LISETTE.

Eh ! ſortez, vous vous déſeſpererez dans la ruë.

LISETTE.

Sans cela, nons aillions peut-être ſçavoir les ſentimens qu'elle a pour vous.

L'ABBÉ.

Voilà un accident qui me paſſe.

ANGELIQUE.

Ah ! ah !

LISETTE.

Eh ſortez donc, vous empeſtez cet appartement, voulez-vous donner des vapeurs à tout le monde ? Ah ! ah !

L'ABBÉ.

La maudite poudre ! je n'en mettrai de ma vie.

LISETTE.

Vous ferez fort bien. Adieu, allez prendre l'air dans la plaine.

ANGELIQUE.

Eſt il parti?

LISETTE.

Oui, Madame.

ANGELIQUE.

Va t'en le dire à Cydaliſe.

LISETTE.

Ah! ah! & les vapeurs! ſont-elles paſſées?

ANGELIQUE.

Les vapeurs! ah! que tu es bonne! eſt-ce que je ſuis ſujete aux vapeurs, & m'en a tu jamais vû?

LISETTE.

Quoi! la poudre de Chipre....

ANGELIQUE.

Il falloit ſe débarraſſer de cet importun, l'idée des vapeurs m'eſt venue, je m'en ſuis ſervie.

LISETTE.

La jolie choſe que l'eſprit d'une femme!

De l'Eté des Coquettes de Dancourt, Sc. 11.

PRECIEUSE.

Filles qui font les précieuſes.

La préciosité eſt de tous les tems, elle ne fait que changer de jargon. Du tems de Moliere, les Precieuſes parloient ſur le ton de la Scene ſuivante; de notre tems ce ne ſont plus les mêmes termes, mais le fond du caractere eſt le même en certaines femmes.

GORGIBUS.

Dites-moi un peu, ce que vous avez fait à ces Meſſieurs que je les vois ſortir avec tant de froideur, ne vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des perſonnes que je voulois vous donner pour maris?

MADELON.

Et quelle eſtime, mon Pere, voulez-vous que nous faſſions du procedé irrégulier de ces gens-là?

CATHOS.

Le moyen mon oncle, qu'une fille un peu raiſonnable ſe pût accommder de leur perſonne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MADELON.

La belle galanterie que la leur! quoi débuter d'abord par le mariage?

GORGIBUS.

N'eſt-ce pas un procedé dont vous avez ſujet de vous louer toutes deux auſſi bien que moi? Eſt-il rien de plus obligeant que cela? & ce lien ſacré où ils aſpirent, n'eſt-il pas un témoignage de l'honneteté de leurs intentions?

MADELON.

Ah! mon pere, ce que vous dites la, eſt du dernier bourgeois, cela me fait honte de vous ouir parler de la ſorte, & vous devriez un peu prendre le bel air des choſes.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air, ni de chanſon, je te dis que le mariage eſt une choſe ſacrée, que c'eſt faire en honnêtes gens que de débuter par là.

CATHOS.

Mon Dieu, que ſi tout le monde vous reſſembloit, un Roman ſeroit bientôt fini! la belle choſe que ce ſeroit ſi d'abord Cirus épouſoit Mandane, & qu'Aronce de plein pied fut marié à Clelie.

GORGIBUS.

Je penſe que vous êtes folles toutes deux, & je ne puis rien comprendre à ce Baragoüin. Cathos & vous, Madelon.....

MADELON.

Eh ! de grace, mon pere, défaites-vous de ces noms étranges & nous appellez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges ? ne ſont-ce pas vos noms de Batême ?

MADELON.

Mon Dieu, que vous êtes vulgaire ! pour moi, un de mes étonnemens, c'eſt que vous ayez pu faire une fille ſi ſpirituelle que moi, a t'on jamais parlé dans le beau ſtile de Cathos & de Madelon, & ne m'avoürez-vous pas que ce ſeroit aſſez d'un de ces noms pour décrier le plus beau Roman du monde ?

CATHOS.

Il eſt vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit ſérieuſement à entendre prononcer ces mot là, & le nom de Polixene que ma couſine a choiſi, & celui d'Aminthe que je me ſuis donnée ont une grace dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Il n'en faut point douter, elles ſont achevées, encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je me laſſe de vous avoir ſur les bras, & la garde de deux filles eſt une charge un peu trop péſante pour un homme de mon âge, ou vous ſerez mariées toutes deux, avant qu'il ſoit peu, ou ma foi vous ſerez Religieuſes, j'en fais un bon ſerment. *Il ſort.*

CATHOS.

Mon Dieu, ma chere, que ton pere a la forme enfoncée dans la matiere, que ſon intelligence eſt épaiſſe, & qu'il fait ſombre dans ſon ame!

MADELON.

Que veux-tu ? ma chere, j'en ſuis en confuſion pour lui, j'ai peine à me perſuader que je puiſſe être véritablement ſa fille, & je croi que quelque avanture un jour me viendra développer une naiſſance plus illuſtre.

MAROTE *ſuivante.*

Voilà un Laquais qui demande ſi vous êtes au logis, & dit que le Marquis de Maſcarille ſon Maître vous veut venir voir.

MADELON.

Ah! ma chere, un Marquis! un Marquis!

oui, allez dire qu'on nous peut voir, c'eſt ſans doute, un bel eſprit qui aura oui parler de nous.

CATHOS.

Aſſurément, ma chere, il faut le recevoir dans cette ſale plutôt qu'en notre chambre: ajuſtons un peu nos cheveux & ſoutenons notre réputation, vîte, apportez-nous ici le Conſeiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne ſçai point qu'elle bête c'eſt là; il faut parler chrétien, ſi vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante, que vous êtes, & gardez-vous bien d'en ſalir la glace par la communication de votre viſage.

MASCARILLE *après avoir ſalué.*

Meſdames, vous ſerez ſurpriſes ſans doute, de l'audace de ma viſite, mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, & le mérite a pour moi des charmes ſi puiſſans, que je cours par tout après lui.

MADELON.

Si vous pourſuivez le mérite, ce n'eſt pas ſur nos terres que vous devez chaſſer.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah ! je m'inſcris en faux contre vos paroles, la renommée accuſe en contant ce que vous valez, & vous allez faire pic, repic & capot, tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

CATHOS.

Mais de grace, Monſieur, ne ſoyez point inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras, contentez un peu l'envie qu'il a de vous embraſſer.

MASCARILLE *après s'être ajuſté.*

Eh bien, Meſdames, que dites-vous de Paris ?

MADELON.

Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? il faudroit être l'antipode de la raiſon pour ne pas confeſſer que Paris eſt le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, le bel eſprit de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens, que hors de Paris il n'y a point de ſalut pour les honnêtes gens, il y fait un peu crotté, mais nous avons la chaiſe.

MADELON.

Il eſt vrai que la chaiſe eſt un retranchement merveilleux contre les inſultes de la bouë, & du mauvais tems.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de viſites? quel bel eſprit eſt des vôtres?

MADELON.

Hélas! nous ne ſommes pas encore connuës; mais nous ſommes en paſſe de l'être.

MASCARILLE.

C'eſt moi qui ferai votre affaire mieux que perſonne, & je puis dire que je ne me leve jamais ſans une demi-douzaine de beaux eſprits, & je vous promets qu'il ne ſe fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne ſachiez par cœur avant tous les autres, je m'en eſcrime un peu quand je veux, vous verrez courir de ma façon dans les ruelles de Paris deux cens chanſons, autant de ſonnets, quatre cens épigrammes & plus de mille madrigaux, ſans conter les énigmes & les portraits.

MADELON.

Je vous avoue que je ſuis furieuſement pour les portraits, je ne vois rien de ſi galant que cela.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, & j'en ai fait quatre encore ce matin que je vous donnerai à deviner.

MADELON.

Les madrigaux sont agréables quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier, & je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire Romaine.

MADELON.

Cela sera du dernier beau, j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, & des mieux reliés, cela est au dessous de ma condition, mais je le fais seulement pour donner à gagner aux Libraires qui me persécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute, mais à propos, il faut que je

vous dise un impromptu que je fis hier chez une Ducheſſe de mes amies, que je fus viſiter; car je ſuis diablement fort ſur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu eſt juſtement la pierre de touche de l'eſprit.

MASCARILLE.

Ecoutez donc.

MADELON.

Nous y ſommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh oh, je n'y prenois pas garde,
Tandis que ſans ſonger à mal je vous regarde;
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur,
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur.

CATHOS.

Ah! mon Dieu, voilà qui eſt pouſſé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air Cavalier, cela ne ſent point le Pédant.

MADELON.

Il en eſt éloigné de plus de deux mille lieux.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement?

Oh ! *oh* ! voilà qui eſt à l'extraordinaire. *Oh* ! *oh* ! comme un homme qui s'aviſe tout d'un coup. *Oh* ! *oh* ! la ſurpriſe *oh* ! *oh* !

MADELON.

Oui, je trouve ce *oh oh*, admirable.

MASCARILLE.

Il ſemble que cela ne ſoit rien.

CATHOS.

Ah ! mon Dieu, que dîtes-vous là ? ce ſont de ces ſortes de choſes qui ne ſe peuvent payer.

MADELON.

Sans doute, & j'aimerois mieux faire ce *oh*, *oh*, qu'un Poëme Epique.

MASCARILLE.

Tu Dieu, vous avez le goût bon, tout ce que je fais me vient naturellement, c'eſt ſans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraie mere paſſionnée, & vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

Aquoi donc paſſez-vous le tems ?

CATHOS.

A rien du tout, nous avons été juſqu'ici dans un jeûne effroiable de divertiſſemens.

MASCARILLE.

Je m'offre de vous mener un de ces jours à la Comédie ; ſi vous voulez, c'eſt une piece nouvelle.

MADELON.

Cela n'eſt pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut quand nous ſerons là, car je me ſuis engagé de faire valoir la piece & l'auteur m'en eſt venu prier ce matin ; quand j'ai promis à quelque Poëte, je crie toujours, voilà qui eſt beau, avant que les chandelles ſoient allumées.

Des Precieuſes ridicules de Moliere.

Caractere d'un Provincial qui ne se pique d'aucune sorte de politesse : Sa surprise en arrivant à Paris.

L'humeur bourruë & l'impolitesse se contractent dans les genres de vie où l'on n'a aucune occasion de s'exercer à la politesse : une trop grande solitude, ou bien une vie campagnarde que l'on passe à boire, à chasser & à battre des paysans, contribuent beaucoup à rendre un homme sauvage & grossier.

VALENTIN.

A la fin vous voilà, Monsieur, depuis long-tems,
Pour tenir ma parole, ici je vous attends.

MENECHME.

Oui, vraiment, me voilà, mais j'ai cru de ma vie,
Ne pouvoir arriver à votre hôtellerie.
Quel pays ! quel enfer ! j'ai fait cent mille tours,
Je n'ai jamais couru tant de risque en mes jours.
On ne peut faire un pas que l'on ne trouve un piege,
Partout quelque filou m'investit & m'assiege.
Là l'épée à la main, des Archers malfaisans,

Conduiſant leur caprice, inſultent les paſſans.
Un Fiacre me couvrant d'un déluge de boüe,
Contre le mur voiſin m'écraſe de ſa roüe.
Et voulant me ſauver, des porteurs inhumains,
De leur maudit bâton me donnent dans les reins.
Quel bruit confus! quel cris! je croi qu'en cette Ville,
Le Diable a pour jamais élu ſon domicile.

VALENTIN.

Oh, Paris eſt un lieu de tumulte & d'éclat.

MENECHME.

Comment, j'aimerois mieux cent fois être au Sabat,
Un bois plein de voleurs eſt plus ſûr; ma valiſe
Contre la foi publique en arrivant m'eſt priſe.
On la change en un autre, où ce qui fut dedans,
A le bien eſtimer ne vaut pas quinze francs.
Des billets doux de femmes y ſont pour toute hardes.

VALENTIN.

Il faut en ce pays être un peu ſur ſes gardes.

MENECHME.

Je ne le voi que trop, ſuffit, ce coup de main,

Me rendra déſormais plus alerte & plus fin.
Heureuſement encor, laiſſant ma malle au coche,
J'ai mis fort prudemment mon argent dans ma poche.

VALENTIN.

En toute occaſion on voit les gens d'eſprit,
Je vous ai dans ce lieu fait préparer un lit
Dans un appartement fort propre & fort tranquille.
Comptez-vous de reſter long-tems en cette Ville?

MENECHME.

Le moins que je pourrai, je n'ai pas trop ſujet,
De me louer fort d'elle & d'être ſatisfait.
Je viens m'y marier.

VALENTIN.

C'eſt pourtant une affaire,
Que l'on ne conclut pas en un jour ordinaire.

MENECHME.

J'y viens pour prendre auſſi ſoixante mille écus,
Qu'un oncle que j'avois & qu'enfin je n'ai plus,
Attendu qu'il eſt mort, par grace ſinguliere,
M'a laiſſé depuis peu comme ſon légataire.

VALENTIN.

Tout eſt-il pour vous ſeul, Monſieur?

MENECHME.

Assurément,
La guerre m'a défait d'un frere heureusement.
Depuis près de vingt ans à la fleur de son âge,
Il a de l'autre monde entrepris le voyage,
Et n'est pas revenu.

VALENTIN.

Le Ciel lui fasse paix,
Et dans tous vos desseins vous donne un plein succès.

Sc. 2. Act. 2. Des Menechmes de Regnard.

Propos du même à la personne qu'il devoit épouser.

Madame, on m'a vanté par écrit vos appas,
J'en suis assez content, mais j'en fais peu de cas.
Quand l'esprit ne va pas de pair avec les charmes,
C'est à vous là-dessus à guérir mes allarmes.

ISABELLE *qui le prend pour le Chevalier Menechme, à cause de la parfaite ressemblance,*
Je ne le connois plus, son esprit s'est troublé.

MENECHME.

J'aime les gens d'esprit plus que personne en France,

J'en ai du plus brillant & le tout ſans ſcience;
Je trouve que l'étude eſt le parfait moyen ;
De gâter la jeuneſſe, & n'eſt utile à rien.
Auſſi je n'ai jamais mis le nez dans un livre,
Et quand un Gentilhomme en commençant à vivre,
Sçait tirer en volant, boire & ſigner ſon nom,
Il eſt auſſi ſçavant que deffunt Ciceron.

DEMOPHON.

Prendrez-vous une charge à la Cour, à l'armée?

MENECHME.

Mon ame dans ce choix eſt indéterminée.
La Cour auroit pour moi d'aſſez puiſſans appas,
Si la ſujetion ne me fatiguoit pas.
La guerre me feroit d'ailleur aſſez d'envie,
Si les gens bien verſés en l'art d'aſtrologie.
Ne m'avoient aſſuré que je vivrai cent ans.
Or comme les guerriers vont peu juſqu'à ce tems,
Quoi que mon nom fameux pût voler dans l'Europe,
Je veux ſi je le puis remplir mon horoſcope.
Oh, j'aime à vivre, moi.

VALENTIN.

Vous êtes de bon ſens.

ISABELLE.

ISABELLE *bas.*

Quel discours? quel travers? est-ce lui que j'entens?

MENECHME.

Qu'avez-vous, s'il vous plaît? vous paroissez surprise,
Comme si je disois ici quelque sottise.
Vous avez bien la mine & soit dit entre nous,
De faire peu de cas des leçons d'un époux.

ISABELLE.

Je sçais à quel devoir l'état de femme engage.

MENECHME.

Jusqu'ici je vous crois & vertueuse & sage,
Plaît-il, qu'en dites-vous?

DEMOPHON.

Monsieur, ne craignez rien,
Isabelle toujours doit se porter au bien.

DEMOPHON *à part.*

Mon gendre avoit d'abord de plus belles manieres.

MENECHME.

Les filles n'aiment pas des hommes si sinceres;

VALENTIN.

Vous ne les flattez pas.

MENECHME.

Oh, parbleu je suis franc,

Femme, maitreſſe, ami, tout m'eſt indifferent,
Je ne me contrains pas, & dis ce que je penſe.
De Menechme. Sc. 7. 8. Act. 3.

RICHARD.

Caractere d'un homme enorgueilli de ſes richeſſes vis-à-vis d'un frere qui n'a point de bien.

Les richeſſes donnent ſouvent une ſotte hauteur & elles étouffent quelque fois juſqu'aux ſentimens d'humanité.

PICARD *Domeſtique.*

Un Monſieur appellé Liſimon
Vient d'entrer & me ſuit.

ARISTE.

Qu'entens-je ? quoi mon pere !

PICARD.

A ce qu'il dit au moins.

ARISTE *à part.*

Ciel !

GERONTE.

Mon vieux fou de frere !
Ah ! nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon oncle s'il vous plaît,

Ne le maltraitez point.

GERONTE.

Comment ? quel interêt
Y prenez-vous ?

ARISTE.

Tout franc, la demande eſt fort bonne,
Celui de reſpecter & d'aimer ſa perſonne.

LISIMON *embraſſant Ariſte.*

Ah ! mon fils, quel plaiſir je ſens de vous revoir !

ARISTE.

Vous m'avez prévenu, j'allois vous recevoir.

GERONTE *à Liſimon.*

Eh bien, que voulez-vous ?

LISIMON.

Il m'eſt permis je penſe,
De venir voir mon fils.

GERONTE.

Eh l'on vous en diſpenſe.
A Ariſte.
Il ne vient de ſi loin que pour vous preſſurer.

ARISTE *à Geronte.*

Sa viſite en tout tems ne peut que m'honnorer.
Pouvez-vous à ce point mortifier un fiere ?
Vous me percez le cœur, ſongez qu'il eſt mon pere.
Qui bien qu'il m'ait trouvé bon fils juſqu'aujourd'hui,

Je ne pourrai jamais m'acquiter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frere & mon fils tout ensemble,
Que le Ciel vous béniſſe, & puiſqu'il nous raſſemble,
Mon fils, de ce bonheur je veux me réjoüir,
Sans que ſa dureté m'empêche d'en jouir.

GERONTE *à Liſimon.*

Vos benedictions ſeront ſon ſeul partage.

ARISTE *à Geronte.*

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage.
Mon oncle à ſon égard ſoyez plus circonſpect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de reſpect.

GERONTE.

Philoſophe imbécille! un pere d'ordinaire,
A ſon fils tout au moins, fournit le néceſſaire*
Ici tout au rebours; le fils depuis dix ans.....

LISIMON.

Je ſuis plus glorieux de vivre à ſes dépens,
Que s'il vivoit aux miens: oui, ma vive tendreſſe,
Se complaît à le voir l'appui de ma vieilleſſe:
Sentimens inconnus à votre mauvais cœur,

GERONTE.

Mais qui vous a rendu si pauvre ?

LISIMON.

Mon honneur.

GERONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoi qu'il frappe l'oreille.

LISIMON.

Mais celui du profit vous frape & vous réveille.

GERONTE.

Avant le point du jour.

LISIMON.

Moi dans ma pauvreté,
J'ai songé qui j'étois & me suis respecté,
Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait devenu financier ;
D'un pauvre Gentilhomme un riche roturier.

GERONTE.

Ah ! vous voilà bien gras, avec votre chimere ;
Pour vous le roturier fait l'office de pere.
A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien ;
Et moi je le marie & lui laisse un gros bien !
Blesserai-je par là votre délicatesse ?

LISIMON.

Non, l'action est belle & vous rend la Noblesse.

Sc. 12. & 13. Act. 3. Philosophe marié de Destouche.

MEME CARACTERE.

Et mêmes Perſonnages.

GERONTE.

Vous moquez-vous de moi, vous lever au deſſert,
Et pour me planter là, ſortir l'un après l'autre?
* Si vous étiez mon fils.... * Mais morbleu c'eſt le vôtre,
Il vous reſſemble en tout, & j'en ſuis bien fâché.

LISIMON.

Le terme eſt un peu rude.

GERONTE.

Oh! puiſqu'il eſt lâché.
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit: nous étions enſemble
Pour voir.....

GERONTE.

Eſt-ce ma faute, moi, s'il vous reſſemble?

LISIMON.

Non, c'eſt la mienne, il faut...,

* *A Ariſte.*

* *A Liſimon.*

GERONTE.

Il faut qu'il ſoit poli
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GERONTE *à Ariſte.*

Eſt-il joli,
Quand on traite quelqu'un de s'ennuyer à table.
D'en ſortir le premier &....

ARISTE.

Je ſuis excuſable;
Car.....

GERONTE.

Expoſer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'ennuyer tout ſeul.

LISIMON.

Il a tort.

GERONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me ſeconde, ou bien je boi de rage.

LISIMON.

Mon frere, nous parlions de notre mariage.

GERONTE.

A demain mon neveu, ſinon deshérité.

ARISTE.

Mais différez du moins.

GERONTE.

Le sort en est jetté.

LISIMON.

Sommes-nous si pressés ?

GERONTE.

Oh ! la lenteur m'assomme.

Veut-on ? ne veut-on pas ?

ARISTE *à part.*

Quel insuportable homme !

LISIMON.

Attendez.

GERONTE.

Une fois, deux fois, la voulez-vous ?

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour ! mais si sa fantaisie §

GERONTE.

Je lui donne huit jours par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah ! le terme est trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter,
Et pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GERONTE.

A huit jours, donc la noce.

ARISTE.

A huit jours.

GERONTE

Sans remiſe,

Ou je vous ferai cher payer cette ſottiſe.

Adieu.

Du Philoſophe marié. Sc. 3. Act. 4.

GERONTE *vient d'apprendre qu'Ariſte ſon neveu eſt marié, & qu'ainſi le projet du mariage qu'il avoit propoſé eſt rompu.*

GERONTE.

Oh le grand Philoſophe! oh le beau mariage,

Où ſe cache-t'il donc ce raiſonneur ſi ſage?

Qui n'impoſe jamais par ſes opinions,

Et qui ne veut parler que par ſes actions?

Ah! vraiment l'imbecille en a fait une belle.

LISIMON.

Eh! mon frere!

FINETTE *à Celiante.*

Il me fait une frayeur mortelle

CELIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON *la retenant.*

Eh ne l'irritez pas,

De ſang froid laiſſons lui faire tout ſon fracas.

GERONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de ſa Melite,

Mais qu'il ſache, morbleu, que je le deſherite.

Avec ma belle-fille, on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi ce neveu si cher.....

GERONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON

Mais.....

GERONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait son horoscope;
Et je veux qu'il enrage avec sa Penelope,
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

LISIMON.

Ah! ne vous flattez point de son consentement.

GERONTE.

L'affaire est entamée, il faut qu'il me le donne.
Mais je crois que voici *justement la personne,
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu.

FINETTE.

Madame il vient à vous.

CELIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON.

Gardez-vous de l'aigrir.

CELIANTE.

Mon Dieu, laissez-moi faire,
Je m'en vais en deux mots accommoder l'affaire.

* *Il prend Celiante pour Melite.*

DAMON.

Ou plûtôt la gâter.

GERONTE *à part.*

Ah ! ma belle eſt-ce vous ?
Dont mon ſot de neveu prétend être l'époux ?

CELIANTE.

Et quand cela ſeroit, qu'y trouvez-vous à dire ?

FINETTE *à part.*

L'entretien ſera vif & je m'apprête à rire.

GERONTE.

Mais je n'y trouve-moi, qu'une difficulté,
Le mariage eſt nul de toute nullité.

CELIANTE.

Je ſoutiens qu'il eſt bon, & bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonſtance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GERONTE.

Que mon conſentement,
Et celui de mon frere.

CELIANTE.

On s'en paſſe aiſément,
Comme vous le voyez.

GERONTE *à Liſimon.*

Tubleu quelle commere !

CELIANTE *à Liſimon.*

Apparamment, Monſieur, vous êtes le beau-pere.

LISIMON.

Je ſuis pere d'Ariſte.

CELIANTE.

Ayez la fermeté,
De vous ſervir ici de votre autorité.
Si j'en crois votre fils, vous êtes homme ſage,
Qui loin de chicanner ſur un bon mariage,
Signerez au Contrat, ſans vous faire prier.

à Geronte.

Pour vous, il vous ſied bien, mon petit Financier,
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur & d'illuſtre naiſſance.
Oh bien, tenez de moi pour un fait aſſuré,
Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'eſt riſquer beaucoup, qu'inſulter ma famille,
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille.

GERONTE *à Liſimon.*

C'eſt donc là cet eſprit ſage, modeſte & doux
Qui devoit tout d'abord deſarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit, mais quelle eſt ma ſurpriſe ?
Je crois que notre ſage a fait une ſottiſe.

DAMON *à Celiante.*

J'ai prevu cet effet de votre emportement,
Meſſieurs * vous vous trompez, écoutez un moment.

GERONTE.

Je n'écoute plus rien, je ſuis trop en colere,
J'aurois été peut-être auſſi ſot que mon frere ;
Mais puiſqu'on m'oſe encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu, va m'en faire raiſon.
Allons, malgré ce fils que vous croyez ſi ſage,
Je prétends qu'un Arrêt caſſe le mariage.

ARISTE. *qui arrive.*

Caſſer mon mariage, avoir un tel deſſein,
C'eſt vouloir me plonger un poignard dans le ſein &c.

Philoſ. marié, Sc. 7. & 8. du 5. Acte

On débrouille enſuite ce qui cauſoit l'erreur où étoit Geronte & Liſimon qui prenoient Celiante pour Melite ; celle-ci arrive, & par ſon air de douceur vient à bout de fléchir & d'attendrir Geronte qui conſent au mariage ; ce qui fait le dénoüement.

* *Ils veulent ſortir.*

ROBIN.

Jeune Robin fier & pédant. Divers traits qui le caracterisent : la vanité tire parti de tout. Les honneurs accordés à certaines Charges ne constituent pas le mérite de celui qui en est revêtu. Personne n'ignore cette vérité. Cependant ces mêmes honneurs enflent tellement l'orgüeil de plusieurs, qu'ils prennent un langage & un ton different, comme pour avertir qu'ils veulent être respectés.

MARTHE *suivante.*

Oui, ce Monsieur de Fierenfat
Tout fier de sa Magistrature,
Me semble avoir un procedé bien plat.
Adolescent qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Est à mon sens un animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable.
J'aime à mater cette fatuité,
Et l'air pedant dont il est encrouté.
Depuis qu'il est un petit Président,
On voit qu'il est gonflé d'impertinence,
Sa gravité marche & parle en cadence.

J'épouſerois plutôt un vieux Soldat
Qui jure, boit, bat ſa femme & qui l'aime,
Qu'un fat en robe enyvré de lui-même.
Qui d'un ton grave & d'un air de pédant,
Semble juger ſa femme en lui parlant;
Qui comme un Paon dans lui-même ſe mire,
Sous ſon rabat ſe rengorge & s'admire,
Et plus avare encor que ſuffiſant,
Voudroit vous plaire en comptant ſon argent.

Propos que ce Robin dont on vient de parler tient à ſa future.

FIERENFAT.

. . . Un ſi beau mariage.
Doit vous plaire beaucoup,
Surcroit de bien eſt l'ame d'un ménage;
Fortune, honnneurs & dignités, je croi
Abondamment ſe trouvent avec moi,
Et vous aurez dans la Ville à la ronde
L'honneur du pas ſur les gens du beau monde;
C'eſt un plaiſir bien flatteur que cela,
Vous entendrez murmurer: *La voilà.*
En vérité quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma
charge,

Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé;
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE *Suivante.*

Moi, je la plains, c'eſt une choſe infâme
Que vous mêliez dans tous vos entreriens,
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Etre tout à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice;
Lorgner ſans ceſſe avec un air content
Et ſa perſonne & ſon argent comptant;
Etre en rabat un petit Maître avare,
C'eſt un excès de ridicule rare.
Un jeune fat paſſe encor, mais ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous, probablement, ma mie,
A qui mon pere aujourd'hui me marie,
C'eſt a Madame, ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt,
Le ſilence eſt votre fait. (*à Liſe*) Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux ſerez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
De me chaſſer ce Cadet effronté
Qui ſous le nom d'une fille ſuivante

Donne carriere à ſa langue impudente.
Je ne ſuis pas un Préſident pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE *à Liſe.*

Defendez-moi, parlez lui, parlez ferme,
Je ſuis à vous; empêchez qu'on m'enferme
Il pourroit bien vous enfermer auſſi.

LISE.

J'augure mal déja de tout ceci.

Sc. du 1. *Act. de l'Enfant prodigue de Voltaire.*

MEME CARACTERE.

Robin réuniſſant la qualité de mari à celle de Magiſtrat. Portrait de ſa morgue & de ſa pédanterie.

C'eſt une Suivante qui parle.

Celui qui régle tout eſt homme d'importance;
Homme d'un grand crédit. C'eſt un Préſident d'Aix.
Mais un Préſident fait comme ils ne ſont plus faits.
Morgue de Magiſtrat, rebarbatif, ſevere,
Qui ne dément jamais ſon grave caractére,
Et regulier.... Je fus bien étonné un ſoir
De le voir arriver en poſte en manteau noir,

Le fat, pardon du mot, mais je ſuis en colere,
De la fatuité qu'il a dans cetre affaire
Comme en toute autre : un air, un ton d'autorité
Avec une foibleſſe, une timidité,
Lorſque voulant ſur tout préſider, il décide,
Sa prude Préſidente en ſecret le préſide.
C'eſt par elle qu'il fait ce mariage-ci,
Et domine par tout hors chez lui : c'eſt ainſi
Que tout homme qui prend une prude pour femme
Devient un ſot Monſieur, gouverné par Madame.

VALERE.

Et voilà l'aſcendant qui nous perd aujourd'hui,
Comme il l'a ſur ſa ſœur, ſa femme l'a ſur lui.

LA SUIVANTE.

Juſtement. Pour finir hier ce mariage
Ce Préſident tenoit à ſa femme un langage
Marital, mais pourtant poliment abſolu ;
Car il ne veut jamais qu'après qu'elle a voulu.
Elle de ſon côté veut avec politeſſe.
C'eſt par ſoumiſſion qu'elle ſe rend maîtreſſe ;
Sitôt qu'elle lui fait humblement entrevoir
Qu'elle voudroit, d'abord c'eſt lui qui croit vouloir.

Sc. 2. Act 1. du mariage fait & rompu de Dufreny.

THEATRE.

Rolle que joüent certains Petits-Maîtres aux Spectacles : leur maniere de décider sur les Pieces. Critique des mœurs du Siecle.

Dans le Prologue de la fauſſe Antipathie, le Génie de la Comédie parle ainſi à un Petit Maître.

LE GENIE.

Aimez-vous la Comédie ?

LE PETIT-MAITRE.

Oui quand elle eſt meublée.

LE GENIE.

Qui vous la fait aimer ?

LE PETIT-MAITRE.

Le monde & l'aſſemblée.

LE GENIE.

Mais.....

LE PETIT MAITRE.

Le monde ſe cherche, & je le cherche auſſi.

LE GENIE.

C'eſt là tout ce qui peut vous attirer ici ?

LE PETIT MAITRE,

Oüi, l'affluence eſt tout ce qui m'eſt néceſ-

ſaire,

Je jette en arrivant un coup d'œil circulaire.
Nous ne valons qu'autant que nous nous faisons voir ;
Si quelque femme d'importance,
Fiere d'être à la Cour un peu sur le trotoir
Veut éluder ma révérence.
Je me fais un plaisir d'abaisser son orgüeil
Jusqu'à me saluer : je fais la guerre à l'œil,
Je la tiens en arrêt & je m'opiniâtre
Tant qu'au milieu d'un Acte, enfin l'on m'apperçoit.
Je me léve, on me rend le salut qu'on reçoit,
Cela fait un coup de théâtre.

LE GENIE.

Et la piece ?

LE PETIT MAITRE.

Elle va son train & moi le mien.

LE GENIE.

Sans qu'elle vous occupe en rien ?
Car vous n'êtes pas homme à prendre la fatigue
D'entrer dans des détails, & découvrir l'intrigue.

LE PETIT-MAITRE.

L'intrigue ! ah palsambleu, l'auteur peut arranger

La ſienne pour le mieux. J'ai la mienne à ſonger.
Avant qn'on ſoit au fait des nouvelles courantes,
Que l'on ait décliné vingt femmes différentes,
A qui de loge en loge on va faire ſa cour,
Et qu'on ait au foyer été faire ſon tour,
La Piece eſt aux abois, le dernier Acte expire.

LE GENIE.

Et vous jugez alors...

LE PETIT-MAITRE.

Définitivement.

LE GENIE.

Mais encor que pouvez-vous dire?

LE PETIT-MAITRE.

Ma déciſion roule alternativement
Sur ces deux mots.

LE GENIE.

Qui ſont?

LE PETIT MAITRE.

Divin, ou déteſtable,
Et ſouvent le derniert eſt le plus véritable.

LE GENIE.

Ah! je vous reconnois pour être d'un pays,
Où d'abord on ſçait tout, ſans avoir rien appris.

De La Chauſſée.

THEATRE.

Frondeurs des Pieces de Théâtre. Portrait de certains chefs de cabale qui s'érigent en maîtres pour censurer toute Piece nouvelle.

VALERE.

Aux Spectacles sur tout, il faut voir le crédit
De ses décisions, * le poids de ce qu'il dit:
Il faut l'entendre après une piéce nouvelle;
Il regne, on l'environne, il prononce sur elle;
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulverise l'ouvrage & les admirateurs,

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre:
Est-ce-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre?
L'Orateur des foyers & des mauvais propos!
Quels titres sont les siens? l'insolence & des mots,
Les aplaudissemens, le respect idolâtre
D'un essain d'étourdis, chenilles du Théatre,

* *Il parle d'un de ces frondeurs.*

Et qui venant toujours groſſir le Tribunal
Du Bavard impoſant qui dit le plus de mal,
Vont ſémer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits des talens & des dons du Génie.
Cette audace, d'ailleurs, cette préſomption
Qui prétend tout ranger à ſa déciſion,
Eſt d'un fat ignorant la marque la plus ſure:
L'homme éclairé ſuſpend l'éloge & la cenſure,
Il ſçait que ſur les Arts, les eſprits & les gouts,
Le jugement d'un ſeul n'eſt point la loi de tous,
Qu'attendre eſt pour juger la regle la meilleure,
Et que l'arrêt public eſt le ſeul qui demeure.

Acte 4. du Mechant de Greſſet.

FIN.

CATALOGUE

DES LIVRES

qui ſe trouvent chez les mêmes Libraires

A

ABrégé (hiſtoire) de l'Ancien & du Nouveau Teſtamment par M. Royaumont in-fol. avec fig.
Le même in-4.
Le même in-12.
Le même avec fig. en bois in-fol.
L'Architecture-prarique, qui comprend le détail complet de tout ce qui a rapport aux Bâtimens par M. Bulet in-8.
Abrégé de l'Hiſtoire de France par Mezeray in-4. 4 vol.
Le même 13 vol. in-12.
Le même, ſous les Regnes de Louis XIII. & Louis XIV. 3 vol. in-12.
Abrégé de l'Hiſtoire des Plantes Uſuelles, par Chomel in-12. 3 vol.
Arrêts, Notables du Parlement de Paris, par Louet in fol. 2 vol.
Avantures de Bella, & de Dom M** Nouvelle Eſpagnolle, & le Comte de R** Nouvelle Françoiſe, par M. le Marquis Dargens, 2 parties ſous preſſe,

B

Biblia Sacra Cum Imitatione Chriſti, Pariſiis, Leonard in-24. 7 vol.

C

Concilium Tredentinum in-12.
Catbechismus Concilii Tridentini in-12.
Coûtume de Normandie in-24.
——— D'Orleans 2 vol. in-fol.
——— (Decisions sur la) de Normandie par Merville, in-fol.
Commentaire de Mathiole, sur Dioscoride, in-fol.
Considérations, sur les causes de la grandeur des Romains, & de leurs décadence, par M. le P. de Montesquieu. in-12.
Cours de Mathematique, à l'usage de l'Artillerie & du génie, par M. Bélidor, in-4.
Communes (des) Mesures & Racines communes, par M. Tanneguy-le-Févre, in-8.
Commentaire sur la Géométrie de Descartes, par Rabuel 2 vol. in-4.
Casaubonii Epistolæ, in-fol.

D

Discours sur les Bibles Poliglotte, in-12
De Tabernaculo Fœderis, de Sancta civitate Jerusalem & de Templo ejus Libri VII.
Idem Carta Magna
Dictionnaire des Arts & des Sciences, 2 vol. in-fol.
——— De l'Ortographe Françoise, in-8.
——— Botanique & Pharmaceutique in-8.
——— De Peinture & d'Architecture in-12 2 vol.
Dictionnaire des Alimens, Vins & Liqueurs, 3 vol. in 12.
Dissertations Anatomique, par Fonton, in-8.
Description du Château, & Parc de Versailles, par M. Felibien, avec fig. in-12
De l'Impossibilité & de l'insuffisance des Tourbillons, par M. Sigorgne, in-12.
Description Geographiques & Historique, de la haute Normandie contenant le Pays de Caux & le Vexin. François, in-4. 2 vol.

E

Epitres & Evangiles pour toute l'année.

Les Essais de Montagne. 7. vol.
——— Sur l'Origine des Connoissances humaines, in-12. 2 vol.
Ecole de Mignature, dans laquelle on peut aisément apprendre à peindre sans Maître, in-12.
Etat de la France, Nouvelle Edition; 6 vol. in-12.
Etudes Militaires, Contenant l'Exercices de l'Infanterie; avec fig. in-12,
Espion Turc dans les Cours des Princes Chrétiens, 6 vol. in-12.
Élémens de Mathématique & de Geométrie, par M. Varignon, in-4.

F

Fables de M. de la Fontaine in-12. 2 vol. fig.
Les mêmes in-12.
Les mêmes, petit in-12.
Phaerni Fabulæ in-12.

G

Grammaire Espagnole & Françoise, in-12.
——— Allemande, par Peplier, in-12.
Geographie ou Methode pour apprendre la Geographie, par M. Robbe. 2 vol. in-12.
Geographie de le François, connue sous le nom de Mademoiselle Crozas; Nouvelle Edition considérablement augmentée, enrichie de fig. in 12,
Gil-blas de Sentillane, par M. le Sage in-12. 4 vol.

H

Homelies ou Instructions familieres, par Bocquillot in-12. 8 vol
Histoire de l'Eglise, par l'Abbé de Choisi, 11. vol.
Histoire des plantes Usuelles, par Chomel, in-12. 3 vol.
——— Du Regne de Charlemagne, par M. Labruere, in-12. 2 vol.
——— De la Ville de Mons, in-4.
Histoire de la Ville de Paris, 5 vol in fol.
——— De Dom-Guichote in-12. 14 vol.
——— De France, par Mezeray.

——— Sous les Regnes de S. Louis de Philippe de Vallois, du Roy Jean, de Charles V, &de Charles VI, par l'Abbé de Choisy, 4 vol.

Histoire de la Religion de l'Eglise depuis la création du monde jusqu'à l'Empire de Jovien, avec des Réflexions in-12. 6 vol.

Histoire des Flagellans, par Boyleau, in-12.

——— De la Conquête du Perou, 2 vol.

——— De la Conquête du Méxique, 2 vol.

——— Des Révolutions Romaines, de Suede & de Portugal, par l'Abbé de Vertot, in-12 6 vol.

——— Des Révolutions de Gêne, in-12. 3 vol.

——— Critique de l'Etablissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules, par M. l'Abbé du Bos in-12. 4 vol.

Id. in-4.

——— De la Nouvelle France par le P. Charlevoix

——— Des Rois des deux Siciles de la maison de France, in-12. 4 vol.

——— Des Ducs de Bretagne, in-12. 4 vol.

——— Des Sarazins in-12. 2 vol.

——— De l'Empire Ottoman, par le Prince Cantimir,

——— Du Cardinal Ximenès, par M. Marsollier, in-12 2 vol.

——— Du Vicomte de Turenne.

——— Généalogique de la Maison Royale de France & des grands Officiers de la Couronne in-fol. 9 vol.

——— Générale d'Espagne, par le P. Marianna in-4. 6 vol.

Homelies de Mont-morel, in-12. 10 vol.

Homelies & Sermons de M. l'Abbé de Paris Grand Vicaire & Official de Nevers, contenant les Mystéres de Nôtre Seigneur; ceux de la Sainte Vierge les Panégyriques des Saints & autres sujets, in-12 3 vol.

Idem le Carême, in-12. 3 vol.

Histoire de la Chancellerie, par Tessereau, in fol 2 vol.

——— De la Jurisprudence Romaine, pour servir d'Introduction aux Loix Civiles, par M. Terasson, in-fol.

——— De l'Exil de Ciceron, par Morabin, in-12.

——— Du Cardinal Mazarin, par Aubery, in-12 4 vol. sous presse.

——— Du Cardinal de Richelieu, par le Clerc, 3 vol. sous presse.

——— Du Traité de Wesphalie, par le P. Bougeant, in-12. 6 vol.

Histoire Militaire du Regne de Louis XIV. par M. Quincy, 7 vol. in-4.

J

Journal des Audiences du Parlement de Paris, in-fol. *Tom* 6 & 7.

Idée Geographique & Historique de la France, pour l'instruction de la jeunesse, in-12. 2 vol.

Introduction à l'Histoire de l'Univers, par Pufendorff, in-12. 11 vol.

L

Les Emblêmes d'Amour Divin, & Humain ensemble, expliquez par des vers François, in-8. en 119. planches.

Les Mystéres de l'amour Divin, avec des Réflexions Morales tirée de l'Ecriture Sainte & des S. Peres, in-12. orné de 60. planches.

La science de la jeune Noblesse, contenant les maximes de la sagesse, l'Art Méthodique du Blazon, la Geographie Universelle depuis la Création du Monde jusqu'à l'Ere Chrétienne, l'Histoire Romaine, l'Histoire de France, la Versification Françoise, l'Arithmétique, la Chronologie, l'Histoire Ecclésiastique, les Fortifications, les Généalogies des Principales Maisons de France, in-12. 3 vol. avec fig.

Les Loix des Bâtimens suivant la coûtume de Paris, par M. Desgodets, avec les notes de M. Goupy, in-8.

Le Testamment Politique & Morale du Prince Rakoczi in-12. 2 vol.

Les Testaments Politiques du Cardinal de Richelieu, de MM. Colbert, de Louvoy & de Charles de Lorraine in-12. 4 vol.

Les Lettres de Bussi Rabutin, in-12. 7 vol.

——— ——— De Boursault, in-12. 3 vol.

——— ——— Perſanne, in-12.
Lettres d'un François, par M. l'Abbé le Blanc nouvelle édition revuë corrigée & augmentée, in-12. 3 vol.
Le Praticien Univerſel, par M. Couchot.
Le Parfait Maréchal, par Soleiſel, in-4.
——— ——— Par Garſault, in-4.
La Cuiſiniere Bourgeoiſe, ſuivie de l'Office a l'uſage de tous ceux qui ſe mêlent de Dépenſe de Maiſon, in-12.
La Science du Maître d'Hôtel Cuiſinier, in-12.
La Science du Maître d'Hôtel Coufiſeur, in-12.
Le Nouveau Traité de Cuiſine, in-12. 3 vol.
La Rhétorique du Prédicateur, traduite du Latin d'Auguſtin Valerio, Evêque de Veronne & Cardinal, compoſé par l'Ordre de S. Charles Borromée, in-12.
L'Eſprit des Loix.
Le Temple de Gnide diviſé par chants, & enrichis de jolies vignetes, in-8.
La Boucle des cheveux Enlevée Poëme, in-8.

M

Maître (le) Italien de Veneroni, in-12.
——— ——— De Berthera, in-12.
——— ——— De Muratori,
Medecine & Chirurgie des pauvres, in-12.
Méthode pour apprendre le Blazon, in-12.
Méthamorphoſe d'Ovide.
Mémoires de M. Amelot de la Houſſaye, in-12. 3 vol.
——— De M. le Duc de Sully.
——— De M. de Monchal, in-12. 3 vol.

O

Œuvres de Bacquet, in-fol. 2 vol.
——— De Patru, in-4. 2 vol.
——— De Toureille.
——— De Saint Real.
——— De Pavillon, in-12. 2 vol.
——— De Chaulieu, in-12.
——— De Deshoullieres, in-12. 2 vol.

——— De Regnier, in-12. 2 vol.
——— De Vergier, in-12. 2 vol.
——— De Racine, in-12. 3 vol.
——— De Moliere, in-12. 8 vol.
——— De Regnard, in-12. 4 vol.
——— De Corneille, in-12. 11. vol.
——— De Baron, in-12 2 vol.
——— De Crebillon, in-12. 3 vol.
——— De Campistron, in-12. 3 vol.
——— De Dancourt, in-12 8 vol.
——— De Quinault, in-12, 5 vol.

P

Paraphrases sur les Epitres de Saint Paul, in-12. 3 vol.
Pratique de la Perfection Chrétienne, par Rodriguez, in-12. 6 vol.
Philosophus in utramque partem auctore duhan, in-12.
Les Principes du Jeu du Trictrac, in-12.
Principes du Droit Naturel de Burlamaqui, in-8. 2 vol.
Les mêmes, in 12.

Q

Quinctilianus de Oratoria institutione, Autore Capperonnerio, in-fol.
Quintilien de l'Institution de l'Orateur, traduit par M. l'Abbé Gedoüin, nouvelle édition beaucoup augmentée, in-12. 4 vol. sous presse.

R

Regle (la) de Saint Benoist, in-4. 2 vol.
Réflexions sur les Playes, par M. Faudac, in-8.
Recueil des plus beaux Secrets de Medecine, par M. Emery, in 12. 4 vol.
Recherches Critiques & Historiques sur l'Origine, sur les divers Etats & sur les progrès de la Chirurgie en France, in-4.
Idem, in-12 2 vol.
Recherches Critiques sur l'Etat present de la Chirurgie, traduit de l'Anglois, in-12.

——— Sur la Langue Latine par raport au Verbe, & de la maniere de le bien Traduire in-12.
Rhétorique à l'Uſage des jeunes Demoiſelles, in-12.
——— Ou l'Art de parler, par le P. l'Ami, in-12.
Remarques de M. de Vaugelas ſur la Langue Françoiſe, in-12. 3 vol.
Recherches de la vérité, par le P. Malbranche, in-12. 4 vol.
Réponſes aux principales Objections, contenues dans l'Examen des Leçons de Phyſique, de M. l'Abbé de Moliere, par M. Sygorgne, in-12.
Recueil des Ouvrages Philoſophiques Hiſtoriques, Theologiques & Critiques du P. Daniel, in-12. 3 vol.

S

Scriptores Ordinis Prædicatorum, Auctore Echard, in-fol. 2 vol.
Stahl, *Ars Sanandi, in-8.*
Science du Grand & Petit Albert, in-12. 2 vol.
Le Spectateur ou le Socrate Moderne, 6 vol.
Science de la Cour de la Robbe & de l'Epée.

T

Traité de la Croix, ou Explications des Myſtéres de la Paſſion de N. S. J. C. ſelon la Concorde, par M. Dugué, in-12. 14 vol.
Traité des Superſtions, par M. Thiers in-12. 4 vol.
Traité de la Diſſolution du Mariage pour cauſe d'impuiſſance, in-8.
Traités des Criées & de la Vente des immeubles, & des Offices par decrets in-4. 2 vol.
Traité de l'Indulte, par M. Cochet de S. Valier, in-4. 3 vol.
——— Des Maladies des Femmes groſſes, par Mauriceau, in-4. 2 vol.
——— Des Maladies Vénériennes, par Cokbiun, in-12.
——— De la Vertu des Médicamens, par Boerhaave, in-12.
——— Des Maladies des Enfans, in-12.
——— (Emmologie) de l'Evacuation ordinaire aux Femmes in-12.

Thieullier, *Observationes Medico practicæ*, in-12.
Traité des Causes, des Accidens & de la Cure de la peste, par M. Sénac, in 4.
——— Des Jardins par le Sieur Saussay Inspecteurs des Jardins de S. A. S. Monseigneur le Duc de Bourbon, in-12.
——— (Nouveau) de la Vennerie contenant toutes sortes de chasse, avec la connoissance des chevaux propres à la chasse & des remedes pour les guérir, la maniere de dresser les chiens, & un Traité de la Pipée, in-8. fig.
——— De l'Ortographe Françoise, in-8.

V

Vie de Madame de Miramion, in-12.
——— Vies des Veuves, in-12.
Véritez de la Religion Chrétienne, par Abbadie, in 12. 4 vol.
La Vie d'Alexandre VI. & de son fils Cesar Borgia, in-12. 2 vol.
Les Vies des Anciens Orateurs Grecs, in-12. 2 vol.
Le véritable Pere Joseph Capucin, in-12. 2 vol.
Les Vies de Solon & de Publicola, avec leur Comparaison, tirée de Plutarque & autres Auteurs in-12.
Virgilii opera Amsteladami, petit in-12.
Varietez amusantes, in-8.
Varietez Historiques Philosophiques Morales & Littéraires in-12. 2 vol. sous presse.
——— De Pietro della Vallée, in-12. 8 vol.
Voyages du Pere Labat, en Amérique, en Espagne en Italie, in-12. 16 vol.
——— De M. Dellon avec sa relation de l'Inquisition de Goa, in-12. 3 vol.

L'on trouve chez les mêmes Libraires, toutes sortes de Livres nouveaux, & d'assortimens tant de France que des Pays Etrangers.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier *les Leçons de* THALIE, *&c.* Tous les morceaux qui compoſent cet Ouvrage ſont partie des pieces qui ont été jouées, & qu'on repréſente tous les jours ſur notre Théâtre, & je n'ai rien trouvé dans cette compilation qui doive en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris le 18. Janvier 1750.

DE CAHUSAC.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navare. A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hotel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; Salut: notre amé PIERRE GUILLYN Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au public un ouvrage qui a pour titre: *Les Léçons de Thalie, ou les Tableaux de divers ridicules que la Comédie préſente.* S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres

de Permiſſion pour ce néceſſaire. A ces Cauſes voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permetons par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou pluſieurs volumes & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la datte des préſentes; Faiſons défenſe à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, à la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelle, que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre Scel des préſentes, que l'impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le ſieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & feal Chevalier le ſieur DAGUESSEAU Chancelier de

France. Le tout à peine de nullité des présentes; Du contenu desquelles Vous demandons & enjoignons de faire joüir ledit exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons qu'à la Copie des présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original; Commandons au premier de nos Huissiers ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires sans demander autre permission. Et nonobstant clameur de Haro, Chartres Normande, & Lettres à ce contraire. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le trentieme jour du mois d'avril. L'an de Grace mil sept cent cinquante. Et de notre Regne le trente cinquiéme.

Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

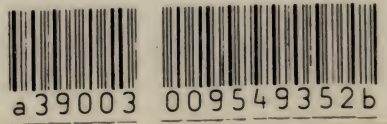
Registré sur le Registre douze de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 414. *Fol.* 292. *Conformement aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28. *Fevrier* 1723. *A Paris ce* 5. *May* 1750.

LE R A S *Syndic.*

JE reconnois avoir cedé à Monsieur Nyon fils, la moitié dans le manuscrit énoncé en la présente permission. A Paris ce treize May mil sept cent cinquante.

GUILLYN

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis


a39003 009549352b